

L.P. SICARD

LES CONTES
INTERDITS

MOT DE PASSE

ALIBABA
ET LES
40 VOLEURS

POUR UN PUBLIC AVERTI

A.A

LES CONTES
INTERDITS

ALI BABA
ET LES
40 VOLEURS



LES CONTES
INTERDITS



ALI BABA ET LES 40 VOLEURS



L.P. SICARD

ADA
ÉDITIONS

Avertissement :

Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens,
des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2022 L.P. Sicard

Copyright © 2022 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Révision linguistique : Marie-Thérèse Dumont

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photos de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Catherine Bélisle

ISBN papier : 978-2-89808-930-5

ISBN PDF numérique : 978-2-89808-931-2

ISBN ePub : 978-2-89808-932-9

Première impression : 2022

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1471, boul. Lionel-Boulet, suite 29

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Imprimé au Canada

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre:

*À la soif de vengeance et l'arme qui l'étanche ;
À cette source où l'on s'est un jour abreuvé ;
– À ce mal qui déferle ainsi qu'une avalanche,
Humblement, je dédie ce conte dépravé.*

L.P. Sicard

*« Aussitôt Ali-Baba quitta sa cachette, écarta les broussailles et découvrit une porte. Il se rappelait la phrase magique :
« Sésame, ouvre-toi ! » prononça-t-il.
Instantanément, la porte s'ouvrit et Ali-Baba aperçut une immense grotte, emplie de marchandises et surtout de pièces d'or et d'argent empilées dans de grands sacs de cuir. »*

– Ali Baba et les 40 voleurs

PREMIÈRE PARTIE

1

La tête basse, Ali entre dans le dépanneur, suivi de Sébastien, son complice.

Tous deux savent qu'une caméra est fixée sur eux. Ils devinent également que le propriétaire du commerce, affairé à la caisse avec un client, les a déjà remarqués du coin de l'œil. C'est pourquoi ils se dirigent sans détour vers la pièce réfrigérée, tout au fond, et s'emparent chacun d'une caisse de bière. Sans un mot, sans même attendre le moment propice, les deux voleurs reviennent sur leurs pas et franchissent la porte du bâtiment, dont les clochettes tintent.

Nul besoin de menacer qui que ce soit d'une arme blanche, nul besoin de stratagème élaboré.

Tout ce qu'il faut, c'est savoir courir, et juste assez d'avance pour semer son pourchasseur.

– HEY! s'écrie le propriétaire.

Le temps de contourner sa caisse et de prendre la porte de sortie, il est déjà trop tard; le propriétaire ne fait qu'un pas avant de s'immobiliser derrière les cambrioleurs, déjà loin sur le trottoir. Que lui servirait de partir à leur poursuite? Quand bien même il

les rattraperait, que ferait-il? Non seulement laisserait-il son dépanneur sans surveillance, il n'oserait s'en prendre simultanément à deux hommes. Risquer sa peau pour une quarantaine de bières est tout simplement hors de question. Il appellera la police, trop tard bien sûr, et remplira quelques papiers inutiles. Il n'y a rien d'autre à faire.

De leur côté, Ali et Sébastien rient aux éclats comme des évadés de prison. Leurs semelles s'enfoncent dans la terre détrempée d'une ruelle, tandis que les caisses de bière tintent comme des grelots dans leurs bras. Le soir est déjà tombé sur le quartier; novembre les recouvre d'un manteau d'obscurité tandis que les voleurs longent les rues peu fréquentées de ce quartier du Vieux-Longueuil.

— Attends! halète Sébastien quelques minutes plus tard.

Il s'immobilise dans ce parc désert, près d'un toboggan auquel il s'appuie. Ali s'arrête à son tour et s'assoit à même le sable de l'aire de jeu.

— Va falloir que tu fasses un peu de cardio, mon chum, lance Ali en secouant la tête.

— À quoi ça sert... de courir... *anyway*?

Il souffle un bon coup, puis s'agenouille.

— La police en a rien à foutre de nous autres, tu le sais bin, réplique Sébastien.

— Rien nous dit qu'ils vont pas se tanner un moment donné pis...

Ali se tait : sur la rue longeant le périmètre du parc vient d'apparaître une autopatrouille. Les deux voleurs se cachent derrière le toboggan.

Aucune sirène. Aucune lumière aveuglante.

Le grondement du moteur faiblit; la voiture s'est éloignée.

Poussant un soupir de soulagement, Sébastien déchire sans ménagement le carton de sa caisse et s'empare d'une bouteille.

– On en mérite au moins une avant de retourner à l'École.

– Là-dessus, t'as bin raison ! acquiesce Ali.

L'École désigne l'endroit où tous deux ont élu domicile depuis l'été dernier. Il ne s'agit pas en fait d'une métaphore ; l'École est bel et bien un établissement scolaire, cependant celui-ci a été abandonné il y a quelques années en raison de la présence d'amiante dans ses murs. Plutôt que de procéder aux laborieuses rénovations nécessaires, la municipalité a choisi d'abandonner le bâtiment et d'en construire un tout neuf, quelques rues plus loin. Depuis, l'École a été adoptée par des dizaines de miséreux, ex-détenus pour la plupart, pour qui l'amiante n'est guère la plus grande menace à la santé. Évidemment, les habitants du quartier se sont plaints maintes fois à la municipalité de la présence de ces indésirables, mais la bureaucratie étant ce qu'elle est, une trêve fragile permet encore aux gueux d'occuper cet établissement désaffecté... Du moins, jusqu'à l'arrivée prochaine d'un bulldozer.

En tout, quarante-et-un adultes occupent l'École. Bien que d'horizons complètement différents, chaque personne qui y a élu domicile partage avec autrui le même état de pauvreté, d'indigence ; tous ont dû, à un moment ou à un autre, s'en remettre au crime pour survivre.

Ils sont quarante-et-un voleurs.

Et pour ceux-là, le partage est l'unique manière d'assurer leur subsistance.

Ali sourit tel un enfant dès que le goulot de sa bière est libéré de son bouchon. Ce chuintement si caractéristique lui rappelle tant d'instant de plénitude, tant d'ivresses de cette époque sur laquelle luisait un peu d'espoir en l'avenir... Les

yeux fermés, il avale une première gorgée, l'esprit égaré dans un passé indistinct.

– Hey, s'offusque Sébastien.

Rouvrant les paupières, Ali voit son ami qui pointe sa bouteille dans sa direction. Rien de plus sacré que de trinquer avant la première gorgée, il aurait dû s'en souvenir.

– Santé, dit-il, tandis que les deux récipients s'entrechoquent.

La misère, quelle qu'elle soit, unit parfois mieux que le bonheur.

C'est dans un silence, qui serait entier sans la présence de ces grillons tout autour, qu'Ali et Sébastien entament leur boisson. La température en ce début d'automne est particulièrement clémente ; leurs cotons ouatés suffisent amplement pour l'instant. Quant aux semaines qui suivront... ils se débrouilleront. Ont-ils d'autres choix ?

– Aussitôt que tu t'es fait prendre la main dans le sac une seule fois, voler, c'est plus jamais pareil, lance distraitement Sébastien. Je me souviens, les premières fois, quand j'étais ado... On était sur un *high* pendant des jours, on laissait des indices derrière nous comme si on était dans un film...

Sébastien se tait, baissant la tête vers le sable de l'aire de jeu dans laquelle il est assis.

– Chaque fois qu'on réussissait à voler, on devenait plus confiants, plus fous.

– Je sais ce que tu veux dire par là, acquiesce Ali, se perdant dans ses pensées à son tour.

Ali se rappelle avoir commencé par voler des friandises au dépanneur, puis des barres de chocolat à l'épicerie. Réussir continuellement, vol après vol, enflait sa confiance, l'encourageait à pousser plus loin ses manigances. Les friandises ont

progressivement laissé place à des objets de plus grande valeur ; les jujubes sont devenus des crayons, des gommes à effacer de camarades de classe... Sans même s'en rendre compte, Ali se surprenait plus tard à voler avec autant de détachement des téléphones cellulaires et des consoles de jeu.

– Quand on revenait à notre appart, les sacs remplis d'argent, d'appareils électroniques ou d'alcool, on fêtait comme des débiles, enchaîne rêveusement Sébastien. C'est fou, quand même... On se sentait vivants, invincibles... J'ai jamais eu de meilleures baisés qu'après un braquage réussi.

Sur ce, il prend une longue gorgée de nostalgie à même sa bouteille de bière.

Ali ne peut s'empêcher de sourire.

– Me semble que je payerais cher pour te voir fourrer, Seb, s'esclaffe-t-il.

– Tu me payes quand tu veux, tant que tu me fournis la fille.

Sébastien se tourne aussitôt vers son compagnon, le pointant de l'index.

– T'es mieux d'en choisir une chaude, par exemple !

Ces mots prononcés par l'homme bedonnant, moustachu et couvert de sueur qui se tient devant lui font éclater de rire Ali.

– Je prends ça en note, mon chum.

Nouveau silence, nouvelles gorgées. Sébastien ne tarde pas à replonger dans ses souvenirs.

– À un certain moment, on vivait juste de ça : les vols. On n'avait besoin de rien, pour vrai. On volait pas par besoin, dans ce temps-là. On volait pour se sentir vivants, libres.

– Voler pour voler de nos propres ailes, commente Ali. Un vrai poète, Seb.

– Ah, ta yeule!

Ali reçoit un fraternel coup de poing bien mérité sur l'épaule.

– Tu peux rire, Ali, mais je te jure que c'est vrai. C'était comme... Jouer à la roulette russe juste pour se sentir vivant après avoir enfoncé la gâchette sans se tuer. Commettre un crime et s'en tirer indemne, ça t'élève.

Le sourire d'Ali se fige, tandis qu'il se revoit, plaqué au sol par deux agents, après avoir échoué à voler un camion blindé qui servait au transport de valeurs. Aucune seconde de cet instant n'a fui sa mémoire : il se rappelle la chaleur de l'asphalte sur laquelle on écrasait sa joue, les voix des agents à travers les émetteurs-récepteurs, les sirènes des autopatrouilles en renfort dans les rues voisines, le chant des oiseaux qui s'élevait comme un requiem à sa liberté...

Et surtout, il se rappelle son frère, assis dans sa voiture de l'autre côté de la rue.

Son frère, Cassim, qui l'a lui-même dénoncé.

– Comme tu dis, après s'être fait arrêter une fois, c'est plus pareil, reprend Ali, un goût amer au fond de la gorge.

– Ouais. Chaque fois que tu t'apprêtes à faire quelque chose d'illégal, tu revois le gris des murs de ta cellule...

Voyant le trouble de son compagnon, Ali sent le besoin d'intervenir :

– On retournera pas en dedans, Seb. À l'École, on pense tous pareil : on va mourir bien avant de retourner en prison.

Sébastien, égaré dans ses pensées, reste muet.

– Tu m'as jamais dit d'ailleurs pourquoi t'es resté en dedans, dit-il soudain d'une voix hésitante.

– Tout le monde le sait que j'ai essayé de voler un truck Garda, Seb.

Ce dernier, plissant les yeux, se tourne vers Ali.

– T'es resté combien de temps en dedans ? Vingt-et-un ans ? Et c'était même pas ta peine complète ; personne reste aussi longtemps en tôle pour avoir volé de l'argent.

Cette remarque fait grimacer Ali.

– Je suis curieux, c'est toute, enchaîne prudemment Sébastien pour ne pas envenimer la situation. Je pourrais aller faire une recherche à la bibliothèque pis trouver ton nom en deux secondes. Je préfère juste te le demander directement que de jouer dans ton dos.

Ali regarde distraitement le fond de sa bière.

– J'ai tué mon père, répond-il alors.

Sa voix est neutre, sans animosité, sans remords – rien. Dans le parc, non loin d'eux, un passant marche sur le sentier asphalté. Sans leur prêter attention, il promène un chien curieux qui renifle chaque poteau. Le silence malaisé qui s'installe entre les deux hommes pousse Ali à s'expliquer :

– C'était après que je me suis fait pognier pour vol, en attendant mon procès. Mon père... il m'a dit des trucs... Des trucs qui peuvent juste pas être effacés. Des trucs que tu peux pas dire à ton propre *kid*. C'est pas comme si ça allait bien dans ma famille, tu sais ; mes parents ont toujours eu honte de ce que j'étais devenu, ça se voyait dans leur face, pis mon frère me déteste. Mais ce qu'il m'a dit, mon père... Je pouvais pas vivre avec ça sur la conscience. Pas en sachant qu'il respirait encore, quelque part.

Il n'est pas nécessaire que Sébastien pose la question qui lui brûle à l'instant les lèvres pour en obtenir la réponse :

– Il m'a dit..., commence Ali après avoir longuement inspiré. Il m'a dit qu'il regrettait de m'avoir mis au monde dès qu'il

a posé les yeux sur moi, qu'il avait senti au tout début que j'apporterais juste de la cochonnerie dans sa vie, qu'il comptait les jours avant que je crève d'une overdose ou d'une cirrhose... Et tu sais quoi, Seb? C'est pas fini. Non. Mon cher père, après m'avoir craché tout ça en pleine face quand il est venu me voir au poste, a fini son speech avec ces mots-là : *tu mérites pas de vivre*.

– Crisse, Ali, c'est donc ben *rough*, réagit Sébastien en secouant la tête.

– Ouais, acquiesce-t-il d'une voix légère. Faque dès qu'on m'a remis en liberté conditionnelle, je me suis calé un douze onces de *Jack*, je lui ai rendu visite, pis j'ai répondu à ses insultes avec la bouche de mon Remington, pour paraphraser Frontenac. Je me suis assis sur le perron, je me suis ouvert un autre douze onces, avec ma mère qui hurlait derrière, accroupie sur le corps, à genoux dans le sang, pis j'ai attendu que la police vienne me chercher.

Sur ces mots, Ali cale le fond de sa bière, imité aussitôt par son compagnon, qui n'ose prononcer un mot. Sébastien savait qu'Ali était dangereux, ne serait-ce qu'à cette lueur malsaine qui brille en permanence dans son regard, mais de là à avoir tué son propre père... Mieux vaut sans doute ne pas tout connaître de ceux qu'il côtoie chaque jour à l'École. Être trop curieux, Sébastien est mieux placé que quiconque pour le savoir, n'est jamais bon.

Les bouteilles vides sont déposées dans la caisse, et les deux hommes reprennent leur marche vers l'École, qu'ils rejoignent une quinzaine de minutes plus tard. Il aurait été évidemment plus pratique de cambrioler un dépanneur à proximité. Or, mieux vaut prendre quelques précautions. Ali emprunte comme

d'ordinaire une porte donnant sur la cour de récréation. On ne remarque presque plus les lignes blanches et jaunes sur l'asphalte craquelé et parsemé d'herbes desséchées ; difficile de croire que quelques années auparavant, des enfants jouaient ici au ballon chasseur ou à la corde à sauter. La lourde porte métallique à la serrure arrachée se referme derrière les deux hommes. L'absence d'électricité dans l'École plonge les corridors dans les ténèbres. Par chance, Ali connaît le chemin par cœur. Il longe les casiers bosselés, enjambe quelques débris, gravit des marches puis ouvre une porte de classe dont la vitre est craquelée. Des exclamations fusent aussitôt :

– Les revoilà ! s'écrie une voix à travers le tumulte.

– J'étais sûr que les porcs vous trouveraient cette fois-ci !
ajoute une autre.

Ali et Sébastien n'ont pas le temps de s'asseoir sur le plancher que des hommes se précipitent sur les caisses de bières. Ali s'en débouche une deuxième en s'adossant à un vieux pupitre renversé.

– C'est vrai qu'un gros bedonnant qui court les mains pleines, c'est dur à rater, raille-t-il.

D'un habile coup de l'index, Ali propulse le bouchon dans un coin de la pièce, là où reposent quelques sacs de croustilles et plusieurs bouteilles vides. Cette salle de classe est cependant la mieux aménagée de l'École entière ; ici, pupitres, chaises et autres meubles ont été poussés sur le périmètre, laissant au centre un vaste espace où l'on se rassemble. De nombreuses couvertures, sacs de couchage et draps rapiécés font office de tapis. Ils sont présentement une vingtaine d'hommes, une femme et une adolescente, unis par la misère bien que d'origine différente. Des bougies, ici et là, mélangent leurs parfums en offrant

une douce lumière. Une carte du monde aux couleurs délavées est encore accrochée à l'un des murs ; divers casse-têtes et boîtes de jeux de société reposent sur une étagère ; et le tableau vert, occupant une des cloisons, est entièrement recouvert de mots et de symboles inscrits à la craie.

– Faque ça s'est bien passé au dépanneur ? demande la femme du groupe, dont le visage est constellé de taches de rousseur.

– Comme toujours, Steph, comme toujours, assure Sébastien.

– Je peux pas croire que le propriétaire ose même pas vous courir après, intervient celui qui insiste pour qu'on le surnomme T-Roy.

– Il sait bin que s'il nous rattrape, on a une petite surprise pour lui, explique Ali en sortant un canif de sa poche de jean.

T-Roy hausse les épaules puis avale sa bière presque d'un trait. Ses tatouages sont innombrables, couvrent la peau de ses avant-bras musclés jusqu'à son menton. Ali parcourt ainsi du regard ses autres partenaires d'infortune qui discutent et rient aux éclats. Rien ne le rend plus heureux que de les voir savourer une bière, assis en cercle les uns près des autres. Son sourire s'étire plus encore lorsqu'il pose ses yeux sur cette fille, installée sur un pupitre, un peu plus à l'écart. Celle-là, elle s'appelle Estelle – c'est du moins ce nom qu'elle lui a fourni lorsqu'Ali lui a adressé la parole la toute première fois. Pour Ali, elle ne fait pas officiellement partie du groupe ; trop jeune avec ses maigres treize ans, sans dossier criminel, elle est presque toujours silencieuse, égarée dans ses pensées. Ali l'a entendue quelquefois pleurer durant les nuits froides de septembre, mais jamais ne l'a-t-il vue se plaindre ou demander quoi que ce soit. À croire qu'avoir un toit, aussi pourri soit-il, est pour elle un luxe incomparable. Il s'agit sans doute d'une enfant abandonnée, qui a suivi

ses pas sans se poser de questions. En ce moment, Estelle hume une bougie éteinte, les paupières closes, sourde aux bruyantes discussions qui se tiennent tout près d'elle, comme si ses souvenirs secrets posaient leurs mains invisibles sur ses oreilles blanches.

– La p'tite ! l'appelle Ali comme il en a l'habitude. Tu veux l'allumer, ta bougie ?

La jeune adolescente ne comprend que quelques secondes plus tard que c'est bien à elle qu'on adresse la parole. Elle relève la tête avec égarement. Ali délaisse son pupitre pour rejoindre celui d'Estelle, de l'autre côté de la classe.

– Tiens, allume-la, insiste-t-il calmement en lui tendant un paquet d'allumettes.

Il se penche vers une caisse et en extirpe une bière, qu'il pose près d'elle.

– Et ça aussi, c'est pour toi.

L'adolescente hoche la tête en esquissant un sourire. Ses doigts frêles saisissent le petit paquet de carton et en retirent une allumette chétive. Estelle en embrase alors l'extrémité avec une facilité déconcertante, puis transmet la flamme jusqu'à la mèche noircie de la chandelle. La lueur ondoyante étend sa clarté sur le sourire discret de l'adolescente.

– Ça sent la vanille, souffle-t-elle en fermant les paupières à nouveau. Comme le parfum de maman...

Ali baisse la tête, ne sachant que répondre dans l'immédiat. Cette douleur d'avoir perdu sa mère, il la connaît lui aussi. Seulement, en ce qui le concerne, il s'en sait entièrement responsable ; il ne doit sa solitude et sa misère qu'à lui-même. Il secoue la tête, n'ayant guère envie de se plonger à nouveau dans son passé trouble.

– Bois, lui dit-il simplement en tapotant le dessus de la bière. Puis il s'écarte d'Estelle pour regagner sa place, de l'autre côté de la salle de cours.

– Vous avez des plans pour cet hiver? demande Stéphanie. Quelques rires et soupirs s'entremêlent.

– Y'a vraiment quelqu'un ici qui a des plans? se moque Sébastien.

– Bah! répond T-Roy. Mon cousin parcourt le pays avec un autobus qu'il a tout retapé. Il m'a dit qu'il serait partant pour que j'embarque avec lui. Y'est censé passer par ici dans quelques jours.

– T'es sérieux? s'exclame Stéphanie avec émerveillement. Tu veux dire que tu vas passer l'hiver à Banff, genre?

Ali éclate d'un rire moqueur, puis enfile une autre gorgée de bière.

– Je sais pas pourquoi, mais je suis juste pas capable d'imaginer T-Roy sur des skis.

– J'en ai déjà fait, tu sauras! se défend l'intéressé pour contrer les rires qui se multiplient.

– Dans tous les cas, faudra se trouver une autre place où dormir, intervient à son tour Daniel, le plus vieux du groupe.

Daniel est dans la fin cinquantaine. Il a des airs de bohémien plus que d'itinérant, bien qu'il assure détester la peinture autant que le théâtre.

– C'est vrai, on gèle déjà comme le crisse, la nuit, acquiesce Sébastien. Me semble que ça ferait pas de tort, un foyer. Y'a pas ça quelque part, un manoir abandonné? Pourquoi y faut que ce soit une école? Y'a tu quelque chose de plus plate qu'une école?

Des bouteilles tintent au sein de grognements d'approbation.

– Ouais bin, Ali, cette caisse-là est déjà presque vide, annonce T-Roy. Vous auriez dû voler quatre caisses à place.

– Oublie ça, répond-il. Sébastien, avec sa nouvelle bedaine, a failli crever après un kilomètre en en portant juste une.

Nouveaux rires tandis que Sébastien envoie un doigt d'honneur bien senti à son compagnon.

– Pour ceux que ça intéresse, reprend T-Roy, j'ai de quoi nous amuser un peu quand on sera à sec.

Il agite un sachet garni de comprimés blancs.

– J'ai jamais compris comment tu faisais pour dormir après avoir pris ça, commente Stéphanie, visiblement peu intéressée.

Autant Ali ne cache pas son attrait pour l'alcool, autant il abhorre toute forme de drogue.

– D'ailleurs, ça vous dérange pas si je prends les bouteilles vides? demande T-Roy. Disons que... Je dois pas mal d'argent, et c'est pas le genre de dettes que j'ai envie d'avoir pendant longtemps.

La plupart des individus présents dans la classe se taisent, y compris ceux des autres groupuscules.

– Dis-moi que c'est pas à Keven que tu dois de l'argent...

Ali a soupiré cette phrase et secoue déjà la tête face à l'expression de T-Roy. Ce n'est pas la première fois qu'il accumule des dettes envers Keven, le pusher du quartier. Cet homme-là n'a peut-être qu'une vingtaine d'années, ses méthodes sont parmi les plus cruelles auxquelles Ali a assisté. Une foule de rumeurs circulent au sujet de Keven, et Ali n'a surtout pas envie d'aller lui-même en vérifier la véracité.

– Non, c'est pas ce que vous pensez! se défend aussitôt T-Roy. J'ai pas *poppé* tout ce qu'il m'a demandé de vendre, cette fois-ci, j'ai juste pas encore trouvé d'acheteurs! Je vous le jure!

Daniel soupire à son tour et se détourne, ne cherchant visiblement pas à s'embarquer dans cette affaire.

– Mais pourquoi t’es retourné le voir? le questionne Stéphanie. C’est pas toi qui disais qu’il a failli te tuer?

T-Roy hausse nonchalamment les épaules.

– Un méchant débile ce gars-là, ajoute Sébastien. J’ai déjà croisé quelques-uns de ses gars dans un bar, y’a une couple de mois. Y’ont tous la langue coupée, et je suis pas mal certain que c’est Keven lui-même qui s’est occupé de cette boucherie-là. Pour une raison que je veux pas savoir, il s’assure que ses gars parlent pas.

– C’est encore pire depuis que son frère Terry a été tué, renchérit Daniel. J’ai entendu toutes sortes d’histoires quand j’étais à Montréal, le printemps passé. Ça a l’air que Terry a été retrouvé mort, enchaîné, dans une vieille boutique abandonnée. Quand Keven a appris la nouvelle, il est devenu encore plus débile; il a tué une dizaine d’hommes sans même savoir s’ils étaient responsables du meurtre de son frère.

– Hostie que c’est des malades, conclut Stéphanie en grimaçant.

Un moment de silence malaisé plane parmi les individus rassemblés. La jeune Estelle délaisse son pupitre et quitte la salle de classe, sa bougie vanillée dans les mains. Derrière elle, sa bière encore intacte est demeurée là où Ali l’a laissée.

– Prends-les, les bouteilles, répond enfin Ali à l’attention de T-Roy. Pas sûr que ça va couvrir tes dettes, *anyway*.

– C’est mieux que rien, *thanks*.

Ali plonge sa main dans la caisse la plus près et s’empare d’une énième bière.

Les discussions se poursuivent et les heures s’écoulent.

Si la bouteille pleine et son décapsulage sonore ont toujours été pour Ali synonymes de bonheur, la bouteille vide lui rappelle

invariablement des instants sombres, des marées de colère qui montent, des orages de confusion qui grondent ; la bouteille vide lui rappelle que son cœur l'est autant.

Nouvelle gorgée, nouveau déni.

Comme si l'alcool pouvait régler les problèmes qu'il a lui-même causés. Ali sait pourtant que le feu ne combat pas le feu ; il le nourrit.

Mais il boit, encore et toujours dans son indifférence odieuse.

Il lui est plus facile de considérer le problème comme étant une solution ; Ali est habitué, de toute manière, à jouer les rôles de bourreau et de victime avec pour unique masque celui de l'ivrogne.

Et à mesure que l'alcool se concentre dans son sang, sa bouche s'emplit d'un goût amer, ses mots se font plus rudes.

– Y'en reste plus, lui fait remarquer Sébastien tandis qu'il fouille parmi les caisses vides, un peu plus tard.

– Hostie...

Frappé de stupeur, Ali se laisse tomber sur le derrière. Alors, il se souvient.

Tout près de son lit, il se rappelle cette bouteille de vodka qu'il n'a pas vidée la veille. Sans plus attendre, il se rend au placard dans un coin de la classe, là où, quelques années plus tôt, étaient sans doute rangés dictionnaires, ordinateurs portables et projecteurs. Il retrouve le matelas qu'il a déniché dans l'entrepôt du gymnase et qui lui sert de lit, se glisse sous le plafond bas et tâte le plancher de ciment. Dans l'obscurité, ses doigts fauchent plusieurs bouteilles vides, puis s'enroulent finalement à celle à moitié pleine de spiritueux.

Il se retire victorieusement du réduit et exhibe sa bouteille salvatrice au reste du groupe.

– Te voilà ! se régale-t-il.

– Tu devrais arrêter de boire, Ali, lui conseille Stéphanie. Sinon, ça va finir comme ça finit toujours.

– Ah, pourquoi tu fermes pas ta yeule juste pour une fois ?

Les yeux de la femme s'arrondissent, non pas d'étonnement, mais de déception. Elle tape une fois dans ses mains et se redresse.

– Pas question que je l'endure encore *drunk* de même. Bonne nuit tout le monde.

Ali se contente de maugréer en lui décochant un doigt d'honneur, qu'elle ne remarque même pas. Cette annonce se révèle un signal pour plusieurs autres, qui quittent cette salle de classe pour rejoindre l'une des pièces aménagées tel un dortoir, où maints matelas recouvrent le plancher.

Nullement secoué par ces départs, Ali se rassoit en tailleur, sa bouteille de vodka blottie entre ses jambes. Il en avale aussitôt deux grosses gorgées, puis s'essuie maladroitement le menton.

– Tu partages ? lui demande T-Roy.

Les yeux vitreux d'Ali décrivent une courbe incertaine, puis se fixent sur ceux de son compagnon.

– À condition que tu me laisses tranquille avec... avec des... des sermons, comme l'autre, là...

T-Roy pouffe de rire en s'emparant de la bouteille.

– Tu me prends pour qui, Ali ? Tu penses que j'étais un premier de classe, moi ?

– Oubliez pas d'en laisser aux autres, hein ? s'immisce Sébastien, voyant la vitesse ahurissante à laquelle baisse le liquide.

– Faudrait penser aux aînés d'abord !

Le trio se tourne avec étonnement vers Daniel, assis près du tableau de classe.

– Eh quoi! On va se geler le cul encore cette nuit. Faut bien que je me réchauffe!

Sébastien boit à son tour, puis tend le récipient à l'aîné du groupe, qui s'est approché.

– Messieurs... J'ai le regret de vous apprendre que cette bouteille de vodka est vide! clame Daniel après avoir bu.

Ce dernier la fait rouler doucement d'une poussée. La bouteille termine son avancée sur une chandelle déposée à même le plancher. La petite flamme vacille.

– On fait quoi, là? demande Sébastien le premier.

– Quelle heure il est? relance Ali.

– Je sais pas, moi. Minuit? Une heure?

– Le bar... le bar de mon frère est encore ouvert.

Les épaules de Sébastien s'affaissent.

– *Come on*, Ali. Tu le sais mieux que tout le monde : ton frère veut rien savoir de toi. Il nous laissera jamais entrer là.

– Ouais, il va nous laisser! grogne Ali essayant de se redresser.

Ses genoux se sont à peine dépliés de moitié qu'il perd l'équilibre, s'écrasant sur un amoncellement de chaises qui tombent bruyamment sur le plancher.

– Ça va... ça va... Qui vient, là?

– C'est pas à un kilomètre d'ici, le bar de ton frère? s'intéresse T-Roy. Tu te rendras jamais comme ça, *dude!*

– Tu veux... tu veux parier?

Daniel, T-Roy et Sébastien échangent un regard – visiblement, ils hésitent. Les trois hommes sont bien au courant de la relation houleuse d'Ali et de son frère, Cassim. Tous deux se détestent comme des ennemis de longue date, pour des raisons que Sébastien connaît, à présent.

– *Dude*, la dernière fois que t’es allé le voir à son bar, ça a fini par un appel au 911, lui rappelle Sébastien. Qu’est-ce qui a changé, depuis ?

Ali se contente de grimacer, l’œil vitreux.

– Moi j’y vais, en tout cas, se contente-t-il de répondre.

– On te suit, décide T-Roy, que rien n’impressionne.

Il extirpe de son sachet un comprimé blanc, qu’il pose sur l’ongle de son pouce et projette dans les airs comme une pièce de monnaie avant de l’avaler tout rond. Daniel se lève à son tour, se plaignant de ses vieux os rongés par l’arthrose tandis qu’il s’appuie à un pupitre. Ali s’empare d’une vieille règle et en frappe la porte de la salle de classe.

– QUI VIENT AU BAR? s’écrie-t-il. QUI VIENT AU BAR?

De la quarantaine d’occupants de l’École, seule une personne lui répond, depuis une salle de classe tout au bout du corridor :

– TA GUEULE, ALI! Y’EN A QUI ESSAIENT DE DORMIR!

– C’est ça, allez tous vous faire foutre, marmonne Ali en se dirigeant vers l’escalier menant au rez-de-chaussée.

En bas de celui-ci, les quatre hommes croisent la jeune Estelle, recroquevillée près d’une fenêtre comme une sirène perchée sur son écueil. Son regard est illuminé par l’allumette qui se consume entre ses doigts à la manière d’un phare balisant le chemin des égarés.

La flamme vacille puis s’éteint tandis que la porte se referme derrière Ali, qui s’engouffre dans la brume de la nuit.

2

C'est une autre soirée tranquille qui s'achève à la brasserie ; Cassim a tout juste servi suffisamment de clients pour payer le loyer. Depuis qu'un populaire restaurant franchisé a été construit de l'autre côté de la rue, Cassim a vu ses revenus diminuer considérablement ; la plupart de ses clients ont adopté ce nouveau concurrent, et peu de nouveaux visages apparaissent dans son établissement. Sa relation avec sa conjointe, Suzanne, se détériore à la mesure de la rentabilité de l'entreprise dont ils sont copropriétaires. Il leur arrive en effet de se quereller dans les cuisines, tandis que certains quarts de travail se terminent sans que le couple ait échangé une seule parole. Le manque d'argent exacerbe tout problème ; plus les jours avancent, plus la lumière au bout du tunnel semble faiblir pour Cassim.

— Je vais fermer la cuisine, tu t'occupes des clients ? demande Suzanne en s'éloignant de la caisse.

Cassim hoche la tête, sachant qu'il s'agit davantage d'un ordre que d'une question. Pour l'instant, seuls trois clients occupent le bar, se partageant les quelques mètres de comptoir — trois vieillards, scotchés à l'écran qui affiche une rediffusion du match

des Canadiens de la veille. En arrière-plan, dans les haut-parleurs, une chanson répète ses paroles pour la troisième fois depuis l'après-midi. La monotonie abrutissante de son quotidien frappe Cassim de plein fouet. Égaré dans ses pensées, il se tient immobile, s'imaginant vendre le bar au premier offrant et quitter vers il ne sait quel pays – au loin, au plus loin possible de Longueuil.

L'ouverture bruyante de la portée d'entrée le tire de ses réflexions. De nouveaux clients, à cette heure? Son sourire se décompose presque aussitôt lorsque Cassim reconnaît, parmi les quatre hommes mal vêtus qui approchent, son propre frère, Ali. Sa venue coïncide avec le retour du Suzanne derrière le comptoir.

– Tu me *fucking* niaises, peste-t-elle sans même prendre la peine de murmurer. Dis à ton frère de décriisser, sinon j'appelle la police. J'attendrai pas une heure comme la dernière fois, Cassim.

La femme se croise les bras, menton levé avec défi, alors que les quatre hommes, la démarche boiteuse, prennent place sur les tabourets.

– Je m'en occupe, lui assure Cassim à voix basse. Laisse-moi faire, s'il te plaît.

La mâchoire serrée, inspirant profondément, Suzanne semble avoir bien de la difficulté à empêcher un flot d'insultes de franchir ses lèvres. La vue d'Ali, sale et l'œil vitreux, l'emplit d'une haine incommensurable. Il est encore ivre, c'est évident.

– Y'est mieux d'être parti quand je vais revenir dans deux minutes, le prévient-elle. Sinon, je te jure que j'appelle la...

– Je sais, je sais, la coupe Cassim aussi doucement que le lui permet sa propre impatience.

Cette antipathie à l'égard d'Ali est partagée. Seulement, Cassim sait faire preuve d'un peu plus de diplomatie; s'il n'en

tenait qu'à Suzanne, l'indésirable frère de son conjoint serait déjà chassé à coups de batte de baseball.

Les trois autres clients, ayant délaissé des yeux la télévision, semblent s'être imprégnés de la tension qui flotte dans l'air. Enfilant leurs manteaux, ils quittent le bar sans plus attendre, au grand désespoir de Cassim. Ce dernier appuie ses deux mains sur le comptoir pour approcher son visage de celui de son frère. Nulle attention n'est accordée aux hommes qui l'accompagnent.

– Qu'est-ce que tu câlisses ? lui lance-t-il avec une colère difficilement contenue. Je pensais avoir été clair : je veux plus jamais que tu mettes les pieds dans mon bar.

Ali chasse l'air de sa main droite avec désinvolture, affichant une grimace.

– *Come on*, Cassim, réplique-t-il, sa tête oscillant comme un navire en pleine tempête. Tu le sais que j'ai rien. J'ai pas une cenne. Je te demande juste une bière. Juste une. Pour moi, pis ma gang.

Cassim redresse brusquement l'échine, lèvres pincées. C'est tout juste s'il se retient d'envoyer son poing à la figure de son frère.

– Est-ce qu'il va falloir que je te rappelle chaque hostie de mois toute la merde que t'as faite, Ali ? Que si t'as pas une cenne, que si t'es pogné à vivre dans la rue, c'est juste de ta faute ? Que c'est à cause de toi que maman est à l'hôpital, à cause de toi que papa...

Cassim ferme les yeux, la conscience flagellée par le souvenir de la tête pulvérisée de son père, étendu dans le vestibule. Par le souvenir de l'énorme flaque de sang dans laquelle ses cheveux gris étaient trempés.

– Sache que j'ai pas une cenne moi non plus, complète-t-il, la gorge nouée. La différence entre toi pis moi, c'est que j'essaie

de m'en sortir. J'essaie de me déprendre de mon piège, au lieu de l'apprivoiser. Maintenant, crisse le camp de mon bar.

Il regarde alternativement T-Roy, Daniel et Sébastien, qui ont pris place sur les bancs.

– Crissez tous le camp!

– Une bière! s'écrie Ali sans oser confronter son frère du regard. T'es même pas capable de me donner une bière?

– T'en as déjà eu une dizaine, à te voir aller. T'auras rien de plus de moi, Ali. J'ai déjà assez donné.

– Hostie de prétentieux, d'élitiste de mon cul!

Ali se redresse brusquement. Malgré sa perte d'équilibre, il réussit à agripper son frère par le col de sa chemise.

– Tu t'es toujours pensé meilleur que moi, hein? siffle-t-il entre ses dents, à quelques centimètres du visage de Cassim.

Son haleine empeste l'alcool et les dents avariées.

Cassim repousse brutalement Ali, le faisant lourdement tomber par-dessus le tabouret. Légèrement assommé, il reste ainsi, étendu sur le plancher.

– Hey, calme-toé, *man*, intervient T-Roy en se redressant.

Daniel et Sébastien quittent leur banc pour s'enquérir de l'état de leur camarade.

Cassim remarque la main de cet homme couvert de tatouages qui se glisse vers sa poche de jeans, où paraît le manche d'un canif. Suzanne sort en trombe des cuisines et traverse le comptoir.

– Ma gang de tout croches, le message était pas assez clair? s'emporte-t-elle. Pis toé...

Elle confronte T-Roy, allant jusqu'à lui planter son index dans le thorax.

– Qu'est-ce que t'as dans' tête, maudit fêlé? Tu vas faire quoi, nous poignarder?

– T-Roy, range ça, lui ordonne calmement Daniel en remettant Ali sur ses jambes. On s'en va.

Mais une étincelle démente brille à présent dans les yeux de T-Roy, qui défie la jeune femme du regard.

Elle aurait déjà dû remarquer ses pupilles anormalement dilatées.

– Et toi, la p'tite, tu vas faire quoi si on décide de rester?

– Hey, ça va faire! s'interpose Cassim en les séparant du mieux qu'il peut.

Or dès que sa main touche la peau de T-Roy, ce dernier saisit le bras de Cassim et le tord douloureusement.

– Touche-moé pas, martèle-t-il.

C'est alors qu'une gifle violente lui percute le côté du visage. L'impact est si brusque, si soudain, que T-Roy libère Cassim pour porter ses deux mains à sa joue qui s'empourpre. Cette étincelle au creux de ses pupilles se transforme aussitôt en brasier. Suzanne ne le constate qu'à cet instant : cet homme est sous l'effet d'un psychotique.

– T-Roy, non! tente de le calmer Sébastien, qui connaît le tempérament de son ami.

Trop tard : en un tournemain, T-Roy s'empare de son couteau et en approche la lame de la gorge de la jeune femme. Les yeux exorbités par la terreur, Suzanne est plaquée contre le mur, tandis que Cassim se pétrifie – il sait qu'un seul faux pas de sa part suffirait pour condamner sa femme.

– S'il te plaît, laisse-la, tente-t-il d'une voix tremblante.

Suzanne se met à gémir, partagée entre la peur, l'impuissance et la colère. Le sourire de T-Roy s'accroît au gré de la détresse de sa proie.

– Tu sais ce qui est arrivé à la dernière salope qui m'a giflé?

Il raffermi son emprise sur le corps de Suzanne lorsqu'elle tente de se déprendre. La lame de l'arme blanche s'enfonçe lentement dans la peau de son cou agité de soubresauts, faisant perler une première goutte de sang.

Impossible pour Cassim de demeurer plus longtemps immobile : il franchit le comptoir d'un bond puis frappe T-Roy directement à la tempe. L'homme armé, à peine étourdi, projette violemment Suzanne au plancher en lui tirant les cheveux, puis bondit sur Cassim comme un animal.

Cassim reçoit d'abord au bas du ventre un coup de genou qui lui fait plier le tronc. Un uppercut lui fracture le nez et lui fait aussitôt mordre la poussière. Un instant plus tard, la lame ensanglantée du couteau luit juste au-dessus de ses yeux.

– ASSEZ! hurle Ali. Laisse-le, on s'en va.

Un lourd silence s'abat sur les hommes. T-Roy semble hésiter entre écouter son ami et poignarder celui qui est à sa merci.

– Go, T-Roy, on décrisse d'icitte, insiste Sébastien.

Suzanne a une main plaquée sur sa gorge, d'où s'écoule un mince filet de sang. Elle est terrorisée. T-Roy finit par s'écarter, sa lame toujours en main, puis sort son téléphone cellulaire de sa poche afin de prendre Cassim en photo.

– Pour pas oublier ta face, lance-t-il tandis que le flash aveugle l'homme étendu sur le plancher. Si je te croise dans la rue, t'es fait, mon homme.

Sur cette menace, T-Roy rejoint ses complices à l'entrée de la brasserie.

Ali, qui titube encore, s'arrête en entrouvrant la porte puis fait volte-face.

Son frère est assis à même le plancher du bar, sa conjointe tremblante recroquevillée dans ses bras. Tous deux le regardent,

tétanisés, comme si le temps s'était arrêté; seule la musique, insensible, rappelle que l'heure court. Ali ouvre la bouche, une once de remords au creux des yeux; une excuse semble chercher à se frayer un chemin hors de ses lèvres; pourtant il ne dit rien.

Contre toute attente, Suzanne détache ses mains de sa blessure au cou pour s'accrocher au tabouret tout près. Elle se relève et s'approche d'Ali, dont elle pointe le thorax d'un index accusateur. Jamais ne l'a-t-il vue aussi véhémence.

– T'es un hostie de *loser*, Ali. Tu le sais, ça?

Elle pince les lèvres, cherchant parmi l'arsenal de son vocabulaire les mots qui blesseront le plus son infâme beau-frère :

– T'es rien qu'un alchimiste de cul : tout ce que tu touches devient de la merde, persifle-t-elle. Briser ta famille, scrapper ta propre vie, c'était pas assez pour la vidange que t'es. Non, fallait que tu continues. Fallait que tu débarques pour faire chier encore ton frère. Pour jeter notre business à terre, pour nous menacer avec ta gang de décérébrés...

Elle le gifle avec une telle force que le claquement résonne dans l'air tel un coup de fouet. Suzanne s'en serait prise à un *punching bag* que l'effet aurait été identique : Ali, imperturbable, accueille cette correction comme un âme pénitente, sans même détourner le regard.

Cassim, qui craint que son frère quitte sa torpeur pour s'en prendre à sa conjointe, rejoint cette dernière. La frayeur qui l'habitait le quitte subitement, laissant dans son sillage une fureur galvanisée par celle de Suzanne. Ali se contente de faire pivoter ses yeux vitreux vers lui sans un mot, l'épaule appuyée contre le cadre de porte.

– Viens plus jamais me voir, Ali, lui dicte-t-il. C'est bien rentré, ça, dans ta p'tite tête d'alcoolique?

Bien que muet, Ali laisse paraître une lueur de haine dans ses pupilles.

– Je sais que tu m’as toujours haï, enchaîne Cassim. Le problème, c’est que tu me détestes parce que ce que tu vois, quand tu me regardes, c’est le reflet de tes propres échecs. Si t’avais eu un tant soit peu d’introspection, t’aurais compris qu’à force de détester les autres parce qu’ils ont pas été assez caves pour commettre les mêmes erreurs que toi, ça fait juste t’enfoncer plus creux dans tes problèmes.

Un silence tendu, insoutenable, se prolonge. Cassim inspire, puis laisse tomber dans un long soupir :

– Crisse ton camp, pis reviens jamais.

Ali ravale son orgueil et quitte ainsi la brasserie. T-Roy, à l’extérieur, crache sur la fenêtre, arrachant un sursaut à Suzanne, qui éclate brusquement en sanglots.

• • •

Toute les bougies sont éteintes dans l’École. Ali, fidèle à l’ivrogne qu’il est, heurte chaque obstacle en travers de son chemin. C’est tout juste s’il parvient à se retenir à la rampe en gravissant l’escalier aux dalles fissurées, puis à gagner la salle de classe. Son pied maladroit fauche une bouteille de bière vide, qui tournoie bruyamment sur le plancher. Ali retrouve enfin son placard et son matelas, sur lequel il se laisse tomber.

L’alcool l’insensibilise au froid qui l’entoure. Couché à plat ventre, Ali sent sa fatigue écrasante le supplier de dormir, pourtant sa tête bourdonne. À la manière d’un train où ne montent que des condamnés, un remords insidieux reconduit une foule de souvenirs vers sa conscience — Ali se souvient. Il se souvient

de tous ces instants qu'il a tant cherché à enterrer dans les profondeurs de sa mémoire sans y parvenir; il se souvient d'avoir surpris son ex avec un autre, d'être habité d'une rage qu'il s'est entêté à noyer dans l'alcool au prix de sa propre santé; il se souvient d'avoir vu sa mère pleurer en silence après qu'il l'a traitée de tous les noms, de son père qui a perdu son emploi...

Ne devient pas voleur qui jouit de l'abondance; Ali n'a jamais eu la chance d'être comme tous les autres. S'il a ultimement volé par habitude, c'était d'abord par nécessité qu'il a dû tendre une main fourbe vers autrui.

Voler les lunchs de ses camarades de classe pour se nourrir.

Voler une bicyclette pour s'enfuir.

Voler une montre pour compter sa misère.

Ses amis l'ont abandonné. Sa famille s'est brisée.

À défaut de trouver un remède aux blessures incurables, on cherche à apaiser la douleur qu'elles provoquent. Ali a voulu se punir, commuer une peine en une autre, croyant naïvement oublier son adolescence blessée. Mais il n'a fait en vérité que punir tous ceux qui l'entouraient alors.

Et sa propre âme, rampant dans les méandres du regret, gémit sans qu'une oreille puisse l'entendre.

Maintenant, plus que jamais, son frère le déteste. Or en raison de toute cette vilénie qui l'habite, d'être abhorré par son frère emplît Ali d'une fureur inexorable. Il voudrait lui faire comprendre ce que c'est que d'être honni, détesté de tous. Il voudrait, comme le prédateur infuse son venin dans sa proie, déverser en lui tout le poison qui le ronge, tout le mal qui l'habite. Oh! Que ne donnerait-il pas pour échanger sa place avec celle de Cassim? De l'imaginer ici, dans cette École répugnante, à se battre pour la moindre gorgée de spiritueux, l'emplît d'une satisfaction amère.

Mais la vie est injuste, il le sait trop bien ; sa misère n'appartient qu'à lui.

Dire qu'il était sur le point de s'excuser, là-bas, dans son bar... Ali ne s'excusera jamais d'être qui il est, non !

Ali se tourne sur le côté, recroquevillé sur son vieux matelas tel un enfant. Renflant, il gémit, puis envoie son bras vers sa réserve d'alcool. Ses doigts fauchent les récipients vides, les soupèsent l'un après l'autre.

À sec. Tout est à sec.

Impossible de noyer plus profondément sa douleur, cette fois ; il devra se débattre avec les flots noirs du passé, chercher son souffle entre les vagues, nager contre le courant, emporté vers un abysse sans fond.

Ali halète, toussote, puis pousse un râle profond. Une larme glacée glisse de son œil vitreux jusqu'à sa lèvre tremblotante.

Et, plus il pleure, plus s'accroît son dégoût envers sa propre personne.

Les gens comme lui ne devraient pas avoir la grâce de pleurer ; ils n'ont pas droit à la douceur d'un cœur qui rend les armes.

À défaut d'une énième gorgée d'alcool lénifiant, Ali s'empare furieusement du couteau dans sa poche. Paupières closes, mâchoire serrée, il relève la manche de son coton ouaté et approche le tranchant de la lame de son bras gauche. Le bout de ses doigts effleure la peau légèrement boursouflée par le tissu cicatriciel issu de ses innombrables mutilations passées, puis il y enfonce la lame. Chaque millimètre qu'elle creuse apporte une douleur apaisante – un châtiment mérité.

Inutile de le nier encore : Ali se déteste tellement.

Et l'aversion de soi-même est la plus contagieuse des antipathies ; elle se répercute sur tout ce qui l'entoure.

Le sang s'écoule en gouttes régulières sur le matelas. Ali ne cherche pas à se tuer, non, il n'en a point la force.

Substituer une douleur à une autre.

Rien d'autre ne lui permettra de dormir cette nuit.

Les doigts ensanglantés d'Ali se referment sur la lame, et ses paupières se closent enfin.

3

Le réveil d'Ali est brutal, mais le pauvre homme s'y connaît en gueules de bois. Il gémit, peine à ouvrir ses paupières collantes. Sa bouche est pâteuse, sa tête, parcourue d'élancements. Se tourner sur le dos lui est pénible.

Mais quel est ce bruit ?

Et quelle heure est-il ?

Par l'entrebâillement de la porte du placard qui lui sert d'alcôve, Ali remarque la faible clarté du jour illuminant l'ancienne salle de classe. Sa main, plaquée contre le plancher froid, sent alors la charpente de l'établissement trembler. Il entend le bruit d'une foule qui monte les marches à l'instant même. S'agit-il de la police ? Ali s'ébroue. Sébastien et lui ont en effet commis un vol dans un dépanneur, et quiconque est doté d'un peu de perspicacité saurait aisément où trouver tous les itinérants du quartier. Surmontant la douleur que lui provoque le moindre mouvement, Ali se lève et titube jusqu'à la porte de la pièce. Un rapide coup d'œil dans le corridor lui confirme la présence d'une dizaine d'hommes.

Ce ne sont pas des policiers.

Non, c'est encore bien pire.

Ali s'écarte et se plaque dos contre le mur, cherchant une cachette où se mettre à l'abri. Derrière cette montagne de chaises et de bureaux, le trouverait-on ? Il sursaute et échappe un cri lorsqu'une poigne lui saisit tout à coup le bras et l'entraîne brusquement au sol. Ali lève une main devant lui, à la fois pour se défendre et implorer la pitié. Entre ses doigts tremblants, il distingue le visage d'un homme, sous l'œil gauche duquel est tatouée une minuscule étoile à six branches.

L'homme grogne, cherchant à attirer l'attention. Un instant plus tard, trois autres surgissent dans la salle de classe, dont un individu qu'Ali reconnaît sur-le-champ.

Keven, le redoutable pusher dont ils ont discuté la veille. Fin vingtaine, Keven arbore cette même étoile tatouée au visage, symbole du gang qu'il dirige. Ali sent son cœur se débattre dans sa poitrine lorsqu'il remarque le pistolet argenté que tient le trafiquant.

– Non, c'est pas lui, dit Keven d'une voix lasse.

L'homme projette Ali sur le plancher le libère, tandis que le meneur et ses sbires se dirigent vers la pièce voisine. Une fois sa stupeur passée, Ali se rappelle les mots de T-Roy.

Je dois pas mal d'argent, et c'est pas le genre de dettes que j'ai envie d'avoir pendant longtemps.

Keven est venu chercher son dû.

Ali doit s'appuyer au mur de béton pour se remettre sur pieds. T-Roy, où est-il ? A-t-il déjà fui ? Le tumulte qui lui provient de la pièce voisine lui confirme que son ami vient d'être repéré : des cris se mêlent au bruit des chaises et des pupitres qui tombent bruyamment au sol. Sur la pointe des pieds, Ali rejoint le corridor puis s'approche de la pièce d'où provient le tohu-bohu.

Stéphanie en sort à toute vitesse, bousculant Ali au passage. Ses yeux sont arrondis de terreur.

– Va-t'en, Ali, lui souffle-t-elle. Ça va mal finir.

La femme scrute le corridor d'un côté comme de l'autre.

– Estelle, tu l'as vue?

Ali, toujours sous le choc, secoue la tête en déglutissant. Tout près, T-Roy s'est mis à balbutier d'inintelligibles paroles. Un coup de feu déchire le silence.

Cette détonation précède la fuite de tous les occupants de l'École : des hommes par dizaines courent dans le corridor jusqu'aux escaliers situés aux extrémités. Terrorisé, Ali ne peut pas s'enfuir avant de s'être assuré que son ami est encore vivant. Il s'approche, laissant subrepticement sa tête dépasser du cadre de porte.

Keven, quelques mètres plus loin, le fixe comme s'il l'avait observé à travers le mur.

– Tu veux voir ce qui va arriver à ton chum, c'est ça? lance-t-il à Ali. Allez, viens voir!

Ali remarque avec un bref soulagement que, à genoux devant le trafiquant, T-Roy est encore en vie. À en juger par le trou qui perfore le plafond, le coup de feu n'était qu'un avertissement. Sur tout le périmètre de la pièce, des hommes de main de Keven observent et patientent, adossés au mur, assis sur des chaises ou des coins de pupitres. L'un d'entre eux tire Ali à l'intérieur de la pièce, avant de refermer la porte.

Déjà, Ali maudit sa curiosité.

Il échange avec T-Roy un regard empli d'impuissance et d'effroi.

Keven se met à faire les cent pas devant sa proie, savourant visiblement l'aura de terreur qu'il induit.

– Tu sais quel jour on est, T-Roy? demande-t-il, faisant tourner son pistolet autour de son index. On est le treize novembre. Samedi. Pour être plus clair : un jour en retard.

Un violent coup de crosse est assené à T-Roy, qui reçoit le métal en plein visage. Son nez se met aussitôt à saigner. Le corps du pauvre homme vacille sous la force de l'impact; T-Roy joint ses mains sur son nez fracturé, n'osant se plaindre ni gémir.

Incapable d'observer plus longtemps ce spectacle sordide, Ali se détourne. C'est ainsi qu'il remarque, au bras d'un des hommes de main du trafiquant, un sac de hockey dont la fermeture à glissière entrouverte laisse paraître des liasses de billets.

Keven sort un joint de la poche de son manteau de cuir et s'approche d'un de ses hommes, qui le lui allume sans qu'un ordre soit nécessaire. Il tire une bonne bouffée, la garde longuement au creux de ses poumons, puis l'expulse par le nez. Ali remarque que Keven s'observe sur la vitre avec une admiration malsaine.

De toute évidence, il a regardé trop de documentaires sur les gangsters à la télé.

Un détestable mélange de jalousie et d'exécration fermente dans la poitrine d'Ali. Un instant, il souhaiterait être cet homme; le suivant, il rêverait de lui pulvériser le crâne d'un bon coup de botte à cap d'acier.

– T-Roy..., toussote le trafiquant en observant la fumée odorante s'élever vers le plafond. À part être un surnom de DJ poche, ça remplace quoi, au juste?

L'homme à genoux délaisse brièvement son nez sanguinolent.

– Thierry, répond-il faiblement. Mon nom, c'est Thierry Roy.

Keven se gratte distraitemment la joue, tout près de l'étoile qui y est encreée, puis se penche vers sa proie pour lui décocher un sourire.

– Thierry, y'est où, mon *cash*?

Sa voix est aussi calme qu'incisive ; elle porte la lourde tranquillité de l'horizon qui précède l'arrivée du tonnerre.

Tout autour, personne ne remue ; les sbires de Keven se tiennent bien immobiles – tous, à l'exception de ce jeune, dans le coin opposé à celui d'Ali. Celui-là a tout l'air de la plus récente recrue. Un frisson parcourt les vertèbres d'Ali lorsqu'il perçoit le geste de l'adolescent qui essuie une goutte de sang perlant à la commissure de ses lèvres, puis déglutit en grimaçant.

Y'ont tous la langue coupée, et je suis pas mal certain que c'est Keven lui-même qui s'est occupé de cette boucherie-là.

On vient de trancher la langue de la recrue ; c'est apparemment le rite de passage pour entrer dans la bande à Keven. Ali ne le constate qu'à ce moment : personne n'a dit un seul mot ; il a juste perçu quelques grognements.

Keven, toujours penché près de T-Roy, secoue la tête.

– Si tu veux pas parler, mon p'tit Thierry, je vais m'arranger pour que tu parles plus jamais.

Le trafiquant saisit la mâchoire de sa victime et la force à s'ouvrir. Il enfonce alors le canon de son pistolet dans la bouche de T-Roy, qui s'agite vainement.

– Mon frère aurait appelé ça «la peine capitale», continue Keven.

Un grommellement freine le bourreau. Quelques signes suffisent pour attirer son attention vers la porte près de laquelle Ali est assis. Ce n'est cependant pas lui qu'on désigne, mais la jeune fille immobile dans l'entrebâillement de la porte.

Estelle se tient là, impassible, sa chandelle éteinte entre ses mains frêles.

Keven retire aussitôt son pistolet de la bouche de T-Roy pour le ranger sous sa ceinture, dans son dos.

– Estelle, va-t'en, lui murmure Ali le plus discrètement possible.

Mais la petite ne bouge pas.

Les hommes se consultent des yeux, ne sachant que faire. Ali se surprend à bouger le premier.

– Viens-t'en, Estelle, on s'en va, dit-il en se dirigeant d'un pas décidé hors de la pièce.

Comme si connaître cette fille lui permettait de facto de partir sans autorisation. Keven, les yeux ronds et un sourire incrédule aux lèvres, hausse les épaules en les observant qui s'éloignent.

Heureusement pour eux, Ali et Estelle ne sont pas la priorité du trafiquant.

Lorsque la porte est refermée derrière lui, Ali expulse tout l'air contenu dans ses poumons. Hélas, il ne peut rien pour son ami ; il n'a d'ailleurs pas osé croiser son regard avant de partir.

Estelle se cache dans un placard, obéissant aux conseils d'Ali. Ce dernier, de son côté, dévale les marches de l'escalier puis gagne la cour de l'école. Son étourdissement lui rappelle une fois de plus ses excès de la veille. S'accroupissant sur l'asphalte grise, il vomit une bile acide entre ses bottes éculées. S'essuyant le menton en grognant, il remarque alors une poignée de véhicules stationnés en désordre près du bâtiment.

Les voitures de Keven et de ses hommes.

Un pick-up noir, excessivement surélevé sur ses roues, capte particulièrement son attention. Serait-ce celui de Keven lui-même ?

Il semble à Ali avoir déjà aperçu ce véhicule. Une bâche noire recouvre la caisse, et d'après les angles curieux qu'adopte cette toile, de nombreux objets y ont été mis à l'abri.

Une idée aussi folle que soudaine germe dans l'esprit d'Ali.

Il revoit, les yeux scintillant dans le firmament de sa mémoire, ce sac de hockey rempli de billets, le pistolet du trafiquant... Et si...

Et si la caisse du pick-up abritait d'autres sacs débordants d'argent, d'autres armes à feu? Se trouverait là un sauf-conduit pour quitter définitivement la misère de son quotidien... Ali sait que le temps presse. Du reste, réfléchir lui ferait assurément comprendre qu'espérer voler quoi que ce soit à Keven relève de la folie pure. C'est pourquoi il se précipite aussitôt vers le véhicule. Un coup d'œil vers les fenêtres du deuxième étage ne parvient pas à le rassurer; la clarté de l'aube ne lui permet pas d'y distinguer une seule silhouette.

Ali met un pied sur le pneu du pick-up et se hisse jusqu'à la caisse. Il soulève un pan de la bâche puis se glisse en dessous.

Par une des fenêtres fissurées de l'établissement lui parviennent des rires. Un objet percute bruyamment quelque surface.

Il doit se dépêcher.

Accroupi sous la toile, Ali bénéficie de peu de clarté. Étourdi, haletant, il envoie ses mains tâter la moindre surface. Qu'y-a-t-il donc ici? Il s'empare d'abord d'un contenant en plastique — un coffre de pêche? Il ne trouve à l'intérieur qu'une panoplie d'outils, jetant aussitôt son dévolu sur une quelconque boîte de bois. Celle-ci ne dispose d'aucun couvercle; impossible d'en deviner le contenu.

— Je vous garantis que cette vidange-là aura mon argent dans cinq jours, éclate la voix lointaine de Keven.

Un claquement résonne.

Ce son, Ali le reconnaît sur-le-champ : celui de la porte d'entrée de l'École.

Vite, vite!

Ali s'empare du coffre de bois et tente de s'extirper de la caisse du pick-up. Il s'apprête à soulever la bâche lorsqu'un vrombissement lui arrache un sursaut.

Le véhicule vient de démarrer!

La main libre d'Ali délaisse la toile. Il est trop tard ; les autres voitures rugissent de même. S'agit-il d'un démarreur à distance? Ali en a la preuve lorsque le pick-up se secoue – Keven vient tout juste d'y monter.

Devrait-il sauter, maintenant?

Laisser le contenant derrière lui et prendre ses jambes à son cou?

Non, on le remarquerait, immanquablement.

Ali glisse sur le côté lorsque le pick-up accélère : sa tête heurte durement une surface métallique. Dans un bref instant de lucidité, il sent des points lumineux obstruer sa vision. Un tournis s'empare de lui, puis il perd connaissance.

4

— **A**pportez tout ce qu'on a ramassé. J'ai pas envie qu'on laisse quoi que ce soit à portée de main en attendant qu'on retourne au casino.

Ali cligne péniblement des paupières. Son estomac crie famine, sa gorge exige à boire, sa tête tourne...

Où est-il ?

L'obscurité est entière.

— Mais avant, faites votre ronde, comme d'habitude. Si vous trouvez quelqu'un dans le coin, vous me l'emmenez, vous connaissez la règle.

Cette voix consolide les fragments épars de souvenirs qui gravitent dans sa cervelle. Ali se rappelle avoir vomi près de l'École, avoir aperçu les véhicules, puis être monté dans la caisse du pick-up. Alors...

Il est encore ici, à l'arrière du camion, à l'abri de la bâche. Visiblement, la nuit est tombée — pendant combien de temps a-t-il perdu connaissance ? Des bruits de succions et de branches cassées se multiplient tout autour, puis faiblissent. Ali se risque à soulever un pan de la toile, ne laissant assez d'espace que pour un œil.

Il est dans une forêt. Les feuillages des arbres que l'automne n'a pas encore dépouillés couvrent la clarté de la lune. Les hommes de Keven semblent ratisser le périmètre à la recherche d'intrus. Pourquoi ?

Le cœur d'Ali se met à battre avec force. Doit-il sortir maintenant, ou attendre ? Il n'en a aucune idée.

Apportez tout ce qu'on a ramassé.

C'est bien ce qu'a ordonné Keven à ses sbires. Toutes ces boîtes et ces coffres qui entourent Ali... Quoi qu'ils contiennent, c'est sans doute d'eux que parlait le trafiquant. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'on retire la bâche et qu'on le découvre.

Ali doit bouger. Maintenant.

Dès que la clarté de la lampe de poche du dernier homme de main disparaît de son champ de vision, Ali s'extirpe du véhicule. Dans son empressement, il chute durement sur le tapis de feuilles mortes et de boue. Le souffle coupé, il demeure là, à plat ventre sur la terre détrempée, alerte au moindre bruit.

On ne semble pas l'avoir entendu. L'ivrogne rampe jusqu'à la roue avant du pick-up. À une dizaine de mètres de sa position, il reconnaît Keven grâce à une lanterne de camping posée à même le sol. Seul, le trafiquant s'accroupit, écarte quelques feuilles mortes du revers de la main, puis...

Il jette un coup d'œil rapide dans la direction d'Ali, qui a tout juste le temps de se cacher derrière le pneu. La menace qui le cible devient tentaculaire : des bruits indistincts, de tous côtés, indiquent que les associés du trafiquant achèvent leur ronde. Ali doit bouger.

Dès que Keven détourne le regard, l'ivrogne cherche une direction vers laquelle s'enfuir. Or chaque point cardinal qu'avisent

ses yeux exorbités par la peur semble périlleux. Les hommes du trafiquant, aisément repérables grâce aux faisceaux de leurs torches, sont partout. Jamais Ali ne réussira à s'enfuir sans attirer l'attention.

C'est alors qu'il lève la tête.

Le pin, dont la ramure s'étend au-dessus de lui, présente des branches qu'il pourrait escalader. Tout ce qu'il souhaite, à présent, est d'avoir suffisamment de temps pour en atteindre la cime.

Ali quitte sa cachette et se rue vers le conifère, dont il agrippe la première branche. Ses mains, bientôt couvertes de résine collante, ignorent tant bien que mal l'écorce morcelée, les irrégularités du bois et les échardes — s'il est repéré en pleine ascension, il risque infiniment plus que quelques égratignures.

En contrebas, les faisceaux lumineux convergent vers l'endroit où Keven était accroupi. Ali, qui distingue tout juste les contours des branches à travers l'obscurité, se perche sur une solide ramification. De cette position, les touffes d'épines des branches basses lui offrent un camouflage suffisant ; ne reste plus qu'à espérer que nul ne l'a surpris alors qu'il grimpeait.

Ali essaie de contrôler et d'apaiser ses halètements et grelottements pendant que les hommes entourent leur chef. Cependant, impossible de maîtriser sa curiosité. Le voleur verrouille son regard à ce qui se déroule plusieurs mètres à ses pieds.

— Rien ? veut s'assurer Keven.

Sa voix qui perce le silence de la forêt, est étonnamment nette. Tout autour du trafiquant, les hommes à la langue coupée bafouillent un grognement approbatif.

— Bien.

D'un geste théâtral, Keven retire une couverture, révélant ainsi une trappe en métal directement posée sur le sol de la forêt. Il y a donc un bunker, ici.

– Sacrée belle job! On dirait que j'en reviens toujours pas. Tout ce qu'il me manque, c'est des caméras à installer dans le coin. Mais le plus beau dans tout ça, c'est que même si le meilleur crocheteur de la planète découvre cette trappe-là, il réussira jamais à l'ouvrir. Vous savez pourquoi?

Sans surprise, Keven n'obtient aucune réponse; ses hommes, bras croisés pour la plupart, se contentent d'observer. Ali glisse légèrement sur sa branche afin d'avoir une meilleure vue de ce qui se déroule en bas. À travers le fond d'épines, il distingue le trafiquant, accroupi près de la trappe.

– Elle a aucune serrure, poursuit-il victorieusement. Pas de clé! Pour l'ouvrir, il faut un mot de passe. Et le système derrière ça, il est bien plus intelligent que vous autres!

Une bourrasque soudaine fait vaciller Ali, qui se retient de justesse au tronc du conifère. Keven s'immobilise, comme s'il avait senti cette présence d'un intrus.

– Je vous montre l'intérieur? poursuit-il.

Ali constate avec soulagement que le trafiquant approche sa bouche du coin supérieur droit de la trappe. Il distingue alors avec peine les mots prononcés :

– Sésame, ouvre-toi...

Un glissement de pêne parvient jusqu'aux oreilles de l'ivrogne, juché en haut de son arbre. Un instant plus tard, la trappe s'ouvre d'elle-même, révélant un escalier qui s'enfonce dans l'obscurité.

– Vous deux, restez dehors, ordonne Keven en pointant son index et son majeur vers deux membres à l'arrière du groupe.

Les autres, prenez tout ce qu'il y a dans les coffres et apportez ça à l'intérieur.

La bâche recouvrant la caisse du pick-up est retirée. Parcouru d'un énième frisson, Ali se demande alors ce qu'il serait advenu de lui s'il n'avait pas repris connaissance à temps. Frigorifié, il regarde, dans un mutisme complet, les hommes qui s'activent sous lui telles des fourmis. Des sacs et des boîtes par dizaines sont charriés par les sbires jusqu'au bunker. De sa position, Ali ne peut voir plus loin que les trois premières marches de béton.

Il faut quelques minutes au groupe pour terminer la besogne. Keven est le dernier à émerger du repaire.

– Inutile de vous dire que ce qui se passe icitte, ça doit demeurer secret, dit-il en refermant doucement la trappe.

Le déclic qui s'ensuit confirme le verrouillage automatique de la trappe. Le trafiquant la recouvre d'une couverture, puis envoie négligemment quelques feuilles mortes pour compléter le camouflage.

– Bon, on se retrouve icitte demain pour notre *run*. Bonne nuit, les *boys*.

Les portes des voitures claquent, les moteurs rugissent.

Une minute plus tard, Ali se retrouve complètement seul dans la forêt ténébreuse. Le chant des grillons meuble le silence tandis qu'Ali entreprend de descendre des branches du conifère. L'ivrogne n'est pas dans une forme physique exemplaire, et il ne sent presque plus ses doigts ; par deux fois, il manque perdre pied et chuter de plusieurs mètres.

Néanmoins, il parvient à rejoindre la terre ferme. Se frictionnant les bras pour se réchauffer, il repère le coin de la couverture qui émerge du lit de feuilles mortes. Il tire sans plus attendre, révélant la trappe de métal. Un rare rayon lunaire, perçant les

frondaisons, se mire sur sa surface polie, faisant scintiller l'œil
avide de l'ivrogne, qui se penche sans plus attendre :

– Sésame, ouvre-toi...

Un déclic, puis...

La trappe s'ouvre.

5

Il est de ces instants où la vie prend un tournant imprévu, de ces chemins qui ne peuvent être franchis qu'une seule fois et desquels nul ne revient. Tandis qu'Ali pose un pied sur la première marche, il sent que l'homme qui descend cet escalier n'est pas le même que celui qui le remontera — ce qu'il trouvera dans ce bunker changera définitivement son existence, il en a la conviction profonde. C'est pourquoi son cœur bat à une vitesse folle, pourquoi, malgré le froid ambiant, ses mains se couvrent de sueur. L'enfant qui déballe son cadeau n'aurait pas plus grande excitation.

Une marche après l'autre, Ali descend l'escalier de sa renaissance.

Son pied se pose sur un plancher de ciment. Toujours aucune lumière en ce lieu. Ali envoie sa main sur le mur et repère un interrupteur, qu'il actionne sans plus attendre. Des néons s'illuminent au plafond, l'aveuglant de leur lumière blafarde.

Entrouvrant ses paupières, Ali découvre enfin les trésors que recèle ce bunker vaste comme le gymnase de l'École.

Il ne sait où fixer ses yeux, qui courent follement dans tous les sens.

Des sacs débordants de liasses d'argent par dizaines.

Des caisses pleines d'alcools fins.

Des œuvres d'art encore sous leurs enveloppes matelassées.

Des écrins garnis de bijoux.

Des armes, de toutes tailles et de tous calibres...

Ali se fige.

Puis il éclate de rire – d'un rire excessif, interminable. Ses genoux fléchissent ; Ali s'affale contre une caisse emplies de bouteilles de champagne. Il s'empare d'une bouteille au hasard puis d'une machette, s'apprête à la sabrer lorsqu'une pensée lui traverse l'esprit, juste à temps.

Il ne comprend qu'alors la gravité de l'erreur qu'il s'apprêtait à commettre. Tous les trésors du monde pourraient bien se trouver devant lui qu'il n'aurait pas plus de moyens pour s'en emparer. À dire vrai, il ignore parfaitement où il se trouve à l'instant même. Combien de temps Keven l'a-t-il transporté sans le savoir dans la caisse de son pick-up depuis l'École avant d'arriver ici ?

Non, Ali, aussi affaibli soit-il, a suffisamment de clairvoyance pour comprendre qu'il ne doit laisser aucun indice quant à son intrusion dans ce bunker.

On se retrouve ici demain pour notre run.

Il suffirait d'un morceau de verre, d'une bouteille manquante, pour que Keven comprenne qu'un inconnu connaît son mot de passe.

Alors, il changerait le code, enquêterait, et qui sait ce qu'il ferait ensuite ?

Aussi bien dire adieu à ses chances d'être riche... et de vivre encore de nombreuses années !

Ali, malgré sa soif, repose la bouteille dans la caisse. Idéalement, il lui faudrait revenir ici avec un véhicule et d'autres bras

pour l'aider à transporter toutes ces richesses. Pour cela, en revanche, il lui faudrait attendre, échauffer un plan d'action ; comment quiconque pourrait quitter cet endroit sans rien prendre – sans toucher ne serait-ce qu'à un seul de ces milliers de billets qui débordent de ces sacs, tout au fond ? À bien y penser, une partie du trésor sera nécessaire afin de rendre crédible son histoire. Du reste, comment compte-t-il se procurer une voiture sans argent ?

L'ivrogne retire ses bottes et foule le plancher froid jusqu'au fond du bunker, où il s'empare d'une liasse de billets de cent dollars.

Une autre...

Ah, et pourquoi pas une troisième ?

L'argent bien enfoncé dans sa poche de jean, il revient sur ses pas, respectant une certaine distance avec les œuvres d'art comme s'il se trouvait au Louvre. En passant près des armes à feu, il ne peut s'empêcher de lorgner un pistolet argenté, visiblement neuf. Des armes identiques à celle-ci, il y en a au moins six, d'après ce qu'il voit dans la caisse de bois.

Une de moins passera assurément inaperçue...

D'ailleurs, un peu de protection est de mise.

Ali saisit un des pistolets. Après quelques tentatives, il réussit à retirer le chargeur, constate qu'il est plein de balles, puis glisse l'arme sous sa ceinture, dans son dos.

Il reprend ses bottes, essuie les traces de boue avec sa manche puis s'apprête à quitter le bunker. C'est en voulant refermer la trappe qu'il s'avise de la présence d'un petit clavier à l'arrière.

Mieux vaut ne rien toucher.

Ali regagne le sol de la forêt, se chausse, replace la couverture sur la trappe et y jette quelques feuilles mortes.

Jamais Keven ne remarquera que quelqu'un s'est introduit dans son bunker.

Du moins, pas aujourd'hui, pense-t-il avec un sourire mauvais.

• • •

Le froid et l'obscurité de la nuit de novembre rappellent à Ali qu'il est encore bien loin d'être tiré d'affaire. Assoiffé, le ventre creux, le voleur ignore toujours où il se trouve. Attentif aux traces de pneus comme à un fil d'Ariane, il marche sans s'arrêter, priant pour que la lisière de la forêt soit tout près.

Plus il s'éloigne, plus il doute de retrouver un jour l'endroit précis du bunker. Lui qui souhaitait être riche, n'espère plus à présent qu'à sortir des bois et à se réchauffer.

Et ce souhait, il le réalise une heure plus tard.

Les traces dans la boue le mènent à une clôture cadénassée qui semble délimiter la fin du chemin privé. Ali la contourne sans peine, puis se retrouve dans un champ de maïs.

Au loin paraissent les clartés de la ville – mais laquelle, au juste? Les traces de pneus qu'il a jusqu'alors suivies semblent l'éloigner plus encore de la civilisation. Ali n'est pas prêt à prendre ce risque; il ira là où se trouvent la lumière, la chaleur.

Résigné, l'ivrogne se remet en marche, longeant le sillon du terrain cultivé. Ses semelles s'enfoncent constamment dans la boue. Il se surprend à fredonner des chansons dont il ignore tant le titre que les paroles – de ces airs qui l'ont bercé durant sa jeunesse. La notion du temps s'incline face au froid qui lui mord la peau.

Un pas après l'autre.

Sa vie ne tient qu'à cela.

Ali pousse un long soupir de soulagement lorsque ses semelles se posent sur le bitume, après ce qu'il lui a semblé des heures.

Où est-il ?

Un lointain lampadaire agit tel un phare en pleine tempête. Ali s'y dirige, le pas lourd, presque titubant. Il a atteint à présent un arrêt d'autobus. En haut à droite du panneau affichant l'horaire, il remarque le logo de la municipalité de Sainte-Julie. Est-ce donc ici que Keven a établi son repaire ? L'ivrogne se tourne vers le champ de maïs qu'il vient de franchir.

Oui, avec un peu de chance, il retrouverait cette trappe cachée dans les bois, à condition bien sûr qu'il repère d'abord un moyen de revenir ici.

Un bruit de moteur lui fait tourner la tête vers la gauche : Ali plaque sa main sur son visage pour se protéger des phares aveuglants. Une indication lumineuse lui confirme qu'il s'agit d'un autobus. Ce dernier s'immobilise devant lui, tandis que l'habituel chuintement précède l'ouverture de la porte coulissante.

– Bonsoir, le salue le chauffeur.

Ali se fige un instant, puis s'ébroue.

– Quelle heure il est ? demande-t-il.

– Vingt-deux heures dix-sept.

– Et ce bus... il s'en va où ?

– Au terminus, en bas de la côte, répond l'homme derrière le volant.

– Si je veux aller à Longueuil, est-ce que...

– C'est la 325. La navette part dans une quinzaine de minutes ; c'est là que je vais vous déposer.

Ali hoche la tête puis monte à bord de l'autobus. Un frisson court le long de ses bras tandis qu'il s'imprègne de la chaleur ambiante.

– C’est... C’est combien? demande-t-il en tâtant ses poches.

Le chauffeur observe Ali de la tête aux pieds, sourcils froncés. Il semble ne remarquer qu’à cet instant l’état dans lequel se trouve ce passager. Ses bottes sales ont laissé leurs empreintes de boue sur les marches; ses vêtements, déchirés par endroits, ne sont guère adaptés à la température extérieure; et ses poches, pleines à craquer, laissent paraître quelques liasses de billets. Par chance, aucun autre passager ne se trouve à bord.

– La navette est gratuite dans la ville; c’est au transfert vers Longueuil qu’il faudra payer.

Ali se trouve un banc tout au fond et s’assoit tandis que l’autobus repart. Un coup d’œil vers le rétroviseur du conducteur lui confirme qu’il est bien à l’abri de son regard. Il se permet donc de retirer une liasse pour l’observer plus attentivement.

Des billets de cent dollars. Neufs. Au moins une centaine.

Le cœur de l’ivrogne se met à battre à vive allure.

Il prend une longue bouffée du parfum qui nage autour de ce plastique¹ sophistiqué et brillant, croyant y reconnaître des effluves de sucre d’érable. Ali en est enivré.

Il ne faut surtout pas qu’on le remarque avec autant d’argent sur lui. Lorsque deux passagers montent dans l’autobus, Ali se laisse glisser sur son siège, cherchant à disparaître. Par chance, les deux adolescents ne lui portent aucune attention.

Mille fois déjà le voleur s’est-il demandé rêveusement ce qu’il ferait avec une somme pareille en sa possession, ce qu’il s’achèterait en premier, ce qu’il voudrait visiter, découvrir. Or maintenant qu’il possède plusieurs dizaines de milliers de dollars, il est incapable de réfléchir convenablement; tout ce qu’il veut,

1. Depuis 2011, la série des billets de banque canadiens est en polymère.

c'est être là où personne ne le remarquera — disparaître, et emporter cette somme avec lui.

• • •

Une fois arrivé au terminus, dès qu'il descend de l'autobus, il jette des œillades effrayées de chaque côté, comme un animal traqué. Ali monte dans le deuxième autobus, celui qui se charge du trajet reliant la municipalité de Sainte-Julie à celle de Longueuil. Des éclats de rire, puissants, excessifs, lui font aussitôt tourner la tête vers l'arrière du véhicule : trois adolescents y sont assis, leurs jambes nonchalamment appuyées sur les bancs d'en face.

— C'est six dollars et cinquante, l'informe le chauffeur, un homme bedonnant qui empeste le tabac.

Il a débité cette phrase sans même regarder le nouveau passager. Plongeant une main dans sa poche de jean, Ali retire un billet de la liasse qui y repose.

Un billet de cent dollars.

— Vous... Vous avez du change? demande-t-il à voix basse avant de s'éclaircir la gorge.

Le conducteur tourne lentement la tête vers lui. Ses sourcils broussailleux se froncent aussitôt.

— Non, j'ai pas de change, répond-il finalement en tapotant un petit récipient fixé près de lui.

Ali remarque qu'au fond de celui-ci reposent quelques pièces de monnaie ainsi que des billets de cinq dollars.

— Vous pouvez pas me laisser passer? tente nerveusement Ali.

Le chauffeur soupire aussitôt. Visiblement, ce n'est pas la première fois qu'on cherche à obtenir un sauf-conduit.

– Non, je peux pas. Vous payez ou vous sortez, c’est simple de même !

– Mais j’ai juste des cent piasses ! insiste l’ivrogne, plus fort qu’il ne l’aurait souhaité.

Son oreille attentive constate que les discussions, tout au fond de l’autobus, se sont transformées en murmures, à peine audibles à travers le bourdonnement du moteur.

Résigné, Ali plie le billet brun et le glisse par la mince fente du contenant, marmonnant quelque juron. Dévisageant brièvement ceux qui l’observent à l’arrière, il prend enfin place sur un des bancs. Le métal froid pressé contre sa peau au bas de son dos lui rappelle la présence du pistolet, qu’il prend entre ses mains.

Ce n’est pas la première arme qui se retrouve entre les mains d’Ali.

Son autre jouet, il risque d’ailleurs de ne jamais l’oublier.

La dernière fois qu’il en a enfoncé la détente, c’était pour faire éclater la cervelle de son père.

Tandis que l’autobus se met à rouler, Ali observe l’arme à la clarté des lampadaires bordant la rue. Ce pistolet est flambant neuf, sans doute n’a-t-il jamais été utilisé. Quelques étincelles pétillent dans ses yeux lorsqu’il jette un nouveau coup d’œil au chargeur. En le remettant en place, un déclic résonne. Ali se raidit sur son siège, tournant subrepticement la tête.

Ils le fixent.

Ces adolescents, assis tout à l’arrière, se sont tus pour l’observer.

Non, sa tête doit lui jouer des tours. N’a-t-il presque rien avalé de la journée ? Sans parler du coup qu’il a reçu à la tempe, dans la caisse du pick-up... Ali se tourne vers la fenêtre,

cherchant à se distraire en observant les immeubles qui bordent l'autoroute 20. Au lieu de s'inquiéter de menaces illusoire, mieux vaudrait pour lui réfléchir aux prochaines étapes. Que fera-t-il, une fois de retour à Longueuil? Ali pourrait évidemment se prendre un taxi jusqu'à l'École, où la plupart des occupants seront endormis; il lui faudrait attendre le lendemain pour discuter avec Daniel, Sébastien et T-Roy...

T-Roy.

Que lui est-il arrivé, d'ailleurs? Pour tout ce qu'il en sait, T-Roy a bien pu être abattu par Keven peu de temps après qu'Ali l'a abandonné dans cette salle de classe.

Non, Keven semblait convaincu qu'on le payerait dans les prochains jours; T-Roy doit encore respirer à l'heure qu'il est.

Le chuintement des freins fait tout à coup sursauter le voleur, qui lève la tête en rangeant nerveusement l'arme à feu sous sa ceinture. Sont-ils donc déjà arrivés au métro? La bande d'adolescents le dépasse alors à vive allure, sortant sans saluer le chauffeur. Ali s'assure de n'avoir rien laissé sur le banc, puis quitte à son tour. Derrière lui, la porte se ferme, puis l'autobus s'éloigne. La tête basse, l'ivrogne s'apprête à franchir la porte coulissante de la station de métro lorsqu'une main s'y plaque brusquement.

— Hey!

L'adolescent qui lui barre le chemin agite le menton vers lui, puis son regard se baisse vers sa poche pleine, dont le renflement trahit les liasses de billets qui y reposent.

— Y'a quoi, dans ces petites poches là, hein?

Ali sent quatre bras saisir les siens. Chercher à se déprendre ne lui attire qu'une douleur aux épaules.

— Pas ici, les gars, y'a des caméras partout, ordonne le jeune homme.

– On l’emmène où? demande un autre, sa bouche tout près de l’oreille droite de l’ivrogne.

Pour toute réponse, l’apparent meneur désigne de l’index le pont Jacques-Cartier, dont les arches lumineuses constellent la nuit.

Ali se voit ainsi traîné sur le trottoir. L’idée de hurler est abandonnée dès qu’il remarque que le meneur s’est muni d’un couteau papillon, qu’il fait tourner habilement entre ses doigts. La clarté environnante faiblit, tandis que le groupe est avalé par l’ombre immense du pont. Son mugissement continu rappelle le grondement d’un orage qui approche. Sous ses pieds, les tremblements d’Ali se joignent au frissonnement du sol, propagé depuis les véhicules lourds qui roulent sur le pont qui les surplombe.

Une bourrasque froide, portée par le fleuve Saint-Laurent, fait crisser le gravier tout autour lorsque le groupe d’adolescents s’immobilise.

Le meneur, le visage à demi voilé par une casquette posée de travers, cesse d’agiter son arme blanche, qu’il pointe alors vers Ali. Ce dernier halète, les jambes molles et le cœur affolé.

Ali voudrait ne pas trembler, garder le contrôle de lui-même, agir comme tous ces héros de fiction qui savent argumenter, même dans les plus périlleuses situations.

Mais il en est incapable.

L’ivrogne ne réussit qu’à trembler, qu’à balbutier, qu’à sentir ses pulsations cardiaques s’accélérer jusqu’au bout de ses doigts. Sa pression chute.

– *Check-le*, dit le meneur à un de ses amis.

On relâche aussitôt le bras droit d’Ali afin de le fouiller.

Une pareille opportunité ne se représentera peut-être jamais. Les idées embrouillées, la poitrine gonflée d’angoisse, l’ivrogne

s'empare de la poignée du pistolet, que nul n'a jusqu'alors remarqué sous le pan de son vieux polar.

Son index trouve la détente.

Le canon est tourné vers l'adolescent, qui, à sa droite, se pétrifie.

Le brouillard qui nage dans l'esprit d'Ali l'empêche de réfléchir convenablement – de réfléchir tout court. De l'autre côté du fleuve assombri, les lumières de la métropole s'affadissent, le tumulte de l'autoroute se voile de silence.

Les pupilles d'Ali se dilatent plus encore.

Et son doigt soubresaute, enfonce la détente.

La détonation fulgurante propage des acouphènes à ses tympans, tandis qu'il voit devant lui le corps de l'adolescent s'écrouler.

On aurait pu croire que ses deux amis auraient bondi sur l'ivrogne ; que le meneur, déjà armé de son couteau, aurait tenté de lui transpercer le sternum.

Mais la peur est sans foi ni loi ; elle ne reçoit d'ordres de personne : toutes les volontés et tous les courages s'inclinent devant sa terrible prééminence. Ainsi, les deux autres prennent leurs jambes à leur cou, cherchant refuge dans les ténèbres.

Un courant électrique affolant traverse les synapses d'Ali, dont le contact avec le réel s'effrite davantage.

Le canon encore fumant est braqué vers les deux fuyards, à peine visibles au loin.

Deuxième coup de feu.

Le fugace éclat de lumière jaillissant de la bouche de métal éclaire la silhouette d'un autre adolescent qui mord la poussière. L'arme pivote alors vers la troisième et dernière cible.

Nouveau tir.

Cette fois, Ali rate son objectif. Les poumons emplis d'air enfumé, l'ivrogne tire, puis tire encore.

La cinquième balle fait mouche ; un affreux cri relaie la déflagration. Ali se met à courir, la poignée du pistolet bien calée dans sa paume droite.

Le jeune homme gémit de plus belle en voyant apparaître le visage du tireur au-dessus de lui. La balle l'a atteint au niveau des hanches.

Ses lèvres ensanglantées remuent, comme s'il cherchait une supplication, mais seul un geignement s'en échappe.

L'adrénaline enflammant ses sens, Ali actionne la gâchette.

Alors, les poumons de l'adolescent se vident de tout leur air.

L'ivrogne constate à quel point ses mains sont secouées de tremblements – qu'il ait pu atteindre deux cibles mouvantes relève du miracle. Progressivement, les clartés de Montréal gagnent en brillance ; les acouphènes s'évanouissent, puis revient le bruit des pneus fauchant le pont en surplomb.

Ali recule d'un pas, butant contre le corps de l'autre victime.

L'horreur, brusquement, le saisit à la gorge.

Il n'ose même pas regarder son pistolet avant de le lancer de toutes ses forces dans le fleuve. Il court ensuite vers la station de métro, ahuri, mais s'immobilise une dizaine de mètres plus loin.

Il y a des caméras par dizaines à l'intérieur. Hors de question qu'Ali prenne le risque d'être identifié ; ce n'est qu'une question de temps avant que la police débarque ici. Près de l'entrée du terminus, trois voitures de Taxi sont stationnées.

Ali évalue brièvement ses vêtements. Aucune trace de sang.

Un regard est échangé entre le conducteur du taxi et Ali, qui monte dans la voiture.

– Où est-ce que je vous emmène? demande-t-on.

Ali est pris de court par la question, pourtant évidente.

– Le premier hôtel que vous croiserez. Sur l'île, pas ici, précise-t-il en remarquant l'hôtel Sandman, tout près à leur gauche.

6

En refermant la porte de la chambre d'hôtel, Ali a senti s'abattre sur lui une incommensurable fatigue. Il a titubé jusqu'à la salle de bain, a ouvert les robinets sans réfléchir, sans même toucher au filet d'eau, sans boire... Que pour blesser le silence.

En s'observant dans le miroir, les yeux exorbités, les cernes creux, il avoue ne pas se reconnaître. Il lui semble avoir vieilli de dix ans depuis la dernière fois qu'il s'est regardé dans la glace, dans les toilettes d'une quelconque taverne. Il emplît enfin d'eau le verre qui repose sur le bord de l'évier, constatant une fois de plus à quel point ses mains tremblent.

Ce qui s'est produit quelques minutes plus tôt est bien là, dans son esprit, mais sa mémoire n'ose encore laisser remonter ces images. Ali délaisse le miroir, se dévêt et entre sous la douche. L'eau chaude réussit à chasser tous les tourments qui rampent dans sa conscience ; il se laisse bercer par la chaleur réconfortante.

Depuis combien de temps n'a-t-il pas pris une douche ?

L'eau grisâtre qui s'accumule à ses pieds témoigne de toute la saleté qui le recouvre. Ali reste là, sous le jet d'eau, durant plusieurs minutes, savourant chaque instant.

Il enroule ensuite une serviette à sa taille et se laisse tomber sur le lit.

Ce matelas est infiniment plus confortable que le tapis de gymnastique qui lui sert de grabat à l'École. L'ivrogne ouvre la télévision, s'arrêtant au hasard sur un poste de musique lounge. Il repère ensuite un menu de l'hôtel, dans lequel on propose une bouteille de champagne et une foule de repas divers.

Il ne lui en faut guère plus pour s'emparer du combiné et téléphoner à la réception.

Étendu sur son lit, Ali n'a d'autre choix que de se confronter. Comme on ouvre la porte à un inconnu en pleine nuit, l'ivrogne laisse ses pensées les plus inquiétantes envahir sa conscience. Les paupières closes, il revoit le trio d'adolescents dans l'autobus, leur arrivée au terminus Longueuil ; il revoit le canif du meneur, puis son propre pistolet...

Il entend à nouveau, avec une netteté terrible, chaque coup de feu, chaque cri.

Ali ne saurait dire si c'est simplement l'effet de la musique, l'absence de sang sur ses mains ou le soulagement de n'être plus en possession de l'arme, mais d'avoir tué trois adolescents ne le trouble plus autant qu'il l'aurait pensé. Lui qui a ressassé derrière les barreaux durant deux décennies le meurtre de son père se surprend à demeurer étrangement stoïque. Comme si la nuit avait avalé la dernière heure dans ses ténèbres.

Ces tremblements, cette détresse, cet affolement...

À croire que l'eau de la douche a tout lavé.

On frappe à la porte de la chambre. Un regard par le judas lui confirme qu'on est venu lui apporter sa précieuse bouteille de champagne ainsi que son repas. En un tournemain, il expulse le

bouchon et fait frémir le vin mousseux, avant de s'en verser une coupe généreuse.

Il s'approche alors de la fenêtre, observant la métropole illuminée.

Au loin, il distingue les phares bleus et rouges d'une autopatrouille qui s'éloigne.

Jamais il n'aurait pu prédire le sentiment qui le gagne à cet instant.

Une ivresse toute nouvelle. Un sentiment d'invulnérabilité.

L'odeur du champagne lui fait fermer les yeux de contentement.

Le meurtre peut certes troubler l'âme de l'assassin.

Or dès qu'il s'accompagne d'une somme d'argent, il peut à l'inverse devenir grisant.

En prenant une première gorgée du vin mousseux, Ali a la sensation puissante de goûter pour la première fois au pouvoir.

• • •

En se réveillant, Ali a fermé les stores de sa chambre d'hôtel, puis il a étalé sur le matelas ses nombreux billets afin de les compter, un par un.

Trente mille dollars.

Il est demeuré longtemps debout, au pied du lit, à fixer tout cet argent sans trop y croire. Que faire, maintenant ? Les possibilités sont infinies. Si tous les individus ne choisissaient pas les mêmes dépenses en obtenant une pareille somme, un sentiment les unirait cependant tous : l'envie d'obtenir plus d'argent encore. L'avarice de l'être humain, dans l'équation d'un monde constamment en mouvement, est l'une des rares constantes. Ali

n'oubliera pas de sitôt ces sacs emplis de liasses ; des millions reposent dans ce bunker.

Nul ne tournerait le dos à une pareille fortune.

Connaître le mot de passe de ce repaire, c'est aussi être condamné à y retourner, sans égard aux innombrables dangers.

Du reste, il a déjà compris que seul, il ne pourrait s'emparer d'un tel trésor. Il connaît justement des dizaines d'individus qui seraient prêts à tout risquer pour s'extirper de la misère.

Mais avant, Ali a une vengeance douce et savoureuse à satisfaire. Le plus grand plaisir lorsqu'on réussit enfin à tirer son épingle du jeu, c'est de l'utiliser pour piquer l'orgueil de ceux qui n'ont jamais cru en soi.

Ali se surprend à sourire plus encore.

Une petite visite à son frère Cassim s'impose.

• • •

L'après-midi de novembre s'enorgueillit d'un soleil radieux lorsqu'Ali entre dans le bar de son frère. Dès son arrivée, plusieurs têtes de clients se tournent vers lui. Il faut avouer que son habillement détonne : veston parfaitement ajusté, nœud papillon, chemise fuchsia... L'ivrogne semble tout droit sorti d'une tour à bureaux dans un riche arrondissement du Vieux Montréal. On a coupé ses cheveux, rasé finement sa barbe... Or, plus que les vêtements, l'attitude d'Ali a changé — une confiance et une suffisance nouvelles habitent son regard, redressent sa posture. Lorsqu'il prend place à un tabouret au bar, il faut près de trois secondes à Suzanne pour le reconnaître.

Elle ne dit pas un mot ; sa bouche s'arrondit de même que ses yeux, empreints d'une fascination craintive, incrédule. La

femme demeure ainsi, figée, avant de brusquement s'éloigner vers les cuisines. À travers la musique, Ali n'entend pas ce qui s'y dit, mais son frère en ressort un instant plus tard. Son premier mouvement d'étonnement laisse rapidement place à un air accusateur.

Manifestement, de beaux habits ne suffiront pas à éclipser ce qui s'est passé deux jours plus tôt entre ces mêmes murs – ni toutes les années précédentes, d'ailleurs. Ali lui-même n'a rien oublié des invectives qu'on lui a crachées au visage...

Alchimiste de merde, ouais...

– Je sais pas à quoi tu joues, Ali, mais tu vas partir de mon bar, ou j'appelle tout de suite la police, lui ordonne-t-il dans un murmure difficilement contenu.

Quelques clients, autour d'eux, observent la scène silencieusement.

– Je viens juste te commander un *old fashioned*, tu peux faire ça quand même pour ton frère, non? répond nonchalamment Ali.

Voyant que son frère s'apprête à répliquer virulemment, l'ivrogne s'empare de son portefeuille flambant neuf et en sort un billet brun, qu'il fait glisser sur le comptoir. Cassim y verrouille ses yeux le temps de secouer faiblement la tête.

– C'est quoi ça? l'interroge-t-il finalement. Qu'est-ce que tu veux, Ali?

Ce dernier hausse les épaules, puis pointe nonchalamment les bouteilles de whiskey qui reposent sur les étages derrière le comptoir. Se sachant observé de part et d'autre par des clients, Cassim se résigne à servir son frère.

Lorsque le cocktail lui est tendu, Ali s'en empare, le boit d'une traite, puis tapote le billet de cent dollars.

– Tu peux garder le change, marmonne-t-il en mâchouillant un glaçon.

Cassim saisit le billet sans cesser de fixer son frère.

– Et maintenant ? insiste le propriétaire. Tu pars, ou tu m'expliques ?

– Qu'est-ce que tu préfères ?

Cassim se pince les lèvres avec un agacement évident. Rien ne lui ferait plus plaisir que de chasser son détestable frère de son établissement.

Rien, hormis peut-être une grande somme d'argent...

– Viens, lui répond laconiquement Cassim en faisant signe à Ali de le suivre.

Tous deux se retrouvent à l'arrière du bâtiment, près d'une benne à ordures où stagne une odeur aigre de friture, enflée par le soleil. Cassim se croise aussitôt les bras, appréhendant l'explication farfelue que lui débitera son frère dans un instant. Il le connaît trop bien pour savoir que cet argent n'est pas le sien ; inutile au demeurant de mentir en argüant avoir remporté une somme farmineuse à la loterie – Cassim n'en croira pas un mot.

Et cela, Ali en est bien conscient.

De toute manière, il n'est pas venu ici pour tenter d'acheter le respect de son frère ; tout l'argent du bunker ne suffirait pas. Ses plans sont tout autres.

– Tu m'as dit que les affaires allaient pas trop bien ces temps-ci, commence Ali. Comme tu l'as déjà deviné, j'ai trouvé... Disons... Pas mal d'argent récemment. Une sorte de trésor caché.

– Un trésor caché ? raille Cassim en pouffant d'un rire dubitatif. J'imagine que tu as simplement pris une marche et que tu t'es frappé le pied sur le coin d'un coffre, c'est ça ?

Ali ne se laisse pas démonter par la raillerie de son frère.

– Difficile à croire, mais c'est à peu près ça, oui. Pour te faire un résumé, j'ai découvert le *spot* où le plus gros *dealer* du coin cache son argent, ses armes pis toutes ses affaires. Je l'ai suivi dans la forêt. Quand il s'est arrêté, j'ai grimpé dans un arbre. Pis j'ai tout vu.

Cette fois, Cassim ne réplique rien ; il se contente d'écouter avec avidité. Le bruit d'une voiture quittant bruyamment le stationnement tout près d'eux retarde la suite des explications d'Ali.

– Je sais qu'on a pas mal de problèmes, toi pis moi, poursuit l'ivrogne une fois le silence revenu. Mais tu restes mon frère. De l'argent, il y en là-bas assez pour tout le monde. Si tu es partant, je pourrais te montrer c'est où. Tu prends ce que tu veux.

– L'argent effacera jamais toute la merde que t'as causée, Ali, réplique Cassim à brûle-pourpoint.

– L'argent efface rien, c'est vrai. Mais ça te permet d'écrire plein de nouvelles choses.

Ali soupire.

– Écoute, enchaîne-t-il. Je te propose ça. À toi de voir si ça t'intéresse. Personnellement, j'y retourne demain. Après ça, je vais disparaître. Tu me verras plus jamais. Si tu veux embarquer, dis-le maintenant.

La réticence de Cassim disparaît face à cet ultimatum.

– Vas-y, décide-t-il après avoir jeté un œil vers la porte du bar. C'est où, ton fameux trésor ?

Ali ne peut retenir un rictus satisfait qui lui étire les lèvres.

– T'as ton cell sur toi ?

Cassim retire aussitôt l'appareil de sa poche, déverrouille l'écran d'un rapide coup de pouce, puis le tend à son frère. Ali repère l'application *Maps* et se met à naviguer sur l'image satellite. Il est loin d'être un expert en géographie, mais il se souvient

d'avoir franchi un champ après avoir quitté la forêt, dans la municipalité de Sainte-Julie. Il lui faut moins d'une minute avant de repérer cette zone boisée, traversée visiblement par un discret sentier.

– Je pense que c'est là, conclut l'ivrogne en rendant l'appareil à son frère.

– Tu *penses*? ironise Cassim.

– Si tu t'attends à la latitude et la longitude précises, *sorry*, j'ai pas ça. Au bout de ce petit chemin là, y'a un cercle de terre pour que les véhicules fassent demi-tour. C'est là que se trouve la trappe en métal. Ils la cachent avec quelques branches et des feuilles mortes, mais elle reste facile à trouver.

Le propriétaire du bar se croise les bras.

– Pourquoi tu me dis tout ça?

Ali hausse les épaules.

– Y'a assez d'argent là-bas pour que je partage, répond-il après un moment.

– Et... Le *dealer*, pis ses gars..., chuchote Cassim après avoir lancé un coup d'œil par-dessus son épaule. Comment tu sais qu'ils vont pas arriver en même temps que toi?

– Je vais attendre que leurs véhicules repartent. On a juste à se cacher dans la forêt et à attendre un peu.

Cassim semble toujours peu convaincu. Son scepticisme s'accroît quand le regard d'Ali se verrouille au sien.

– Il y a juste une condition, poursuit l'ivrogne.

Cassim se pince l'arête du nez avec découragement, secouant déjà la tête avec appréhension.

– Une condition pour quoi, Ali? soupire-t-il. Tu me donnes l'endroit approximatif où, selon toi, se trouve le trésor d'un des

gars les plus dangereux de la ville, et tu t'attends à quelque chose en retour ?

– Non, j'attends rien en retour, je veux juste que...

La porte arrière de l'établissement s'ouvre, laissant apparaître le visage de Suzanne qui adresse un coup d'œil dédaigneux à Ali.

– Je peux pas gérer les cuisines pis le comptoir toute seule, Cassim.

– J'arrive, lui assure-t-il en baissant la tête.

Sans un mot de plus, Suzanne disparaît, faisant claquer la porte derrière elle.

– Juste que quoi ? reprend Cassim, avec une impatience palpable.

– Je veux que tu m'attendes, formule calmement Ali. Je veux qu'on aille là-bas tous ensemble.

– *Tous ? Qui ça, tous ?*

– Les autres de l'École. On a tous besoin d'argent. Et de l'argent, crois-moi, y'en a en masse pour tout le monde.

Son frère secoue la tête. Mais Ali ne le laisse pas sombrer plus profondément dans l'incertitude :

– Si je te donne le mot de passe, tu vas nous attendre ?

Cassim hausse les sourcils, relevant le menton.

– Le mot de passe ? C'est quoi la *joke*, Ali ?

– Y'a pas de serrure ; la trappe s'ouvre avec un mot de passe. Tu vas nous attendre, oui ou non ?

Cassim se met à rire tout bas. Il laisse quelques secondes passer, l'œil plissé égaré vers le ciel lumineux.

– Si jamais je suis assez débile pour aller là, ouais, c'est sûr que je vous attends, toi pis ta gang de fêlés, répond-il enfin.

– Et tu es d'accord pour qu'on se *partage également* tout ce qu'on va trouver là-bas, peu importe ce que c'est? poursuit Ali en pesant curieusement sur les mots.

– Ouais, ouais...

– Tu me le promets?

Ali tend alors sa main, comme au terme d'un pacte quelconque. Cassim éclate d'un rire factice, excessif. Or Ali ne plaisante pas; malgré tous leurs différends, les deux frères ont toujours accordé la même valeur à la promesse. Voyant que son frère attend toujours, Cassim saisit la main qu'on lui offre en expirant bruyamment par le nez.

– Ouais, je te le promets.

– *Good*, conclut l'ivrogne. Demain soir, je vais passer à ton bar vers 22 h. On ira là-bas tout le monde ensemble. Suzanne, mieux vaudrait qu'elle soit pas au courant.

– T'inquiète, c'est elle qui reste cette nuit et demain jusqu'à la fermeture. Et le mot de passe?

Les mains des deux frères se détachent. Ali approche la sienne de l'oreille de Cassim afin de lui murmurer ces quelques mots :

— *Sésame, ouvre-toi.*

Pour toute réponse, Cassim se contente d'esquisser une moue sceptique.

– À bientôt, conclut Ali.

Sur ces entrefaites, l'ivrogne s'éloigne. Cassim s'adosse au mur extérieur du bar, fixant son frère qui s'éloigne. Le pan de son veston est balayé par le vent, ses chaussures neuves reluisent sous les rayons de midi.

De l'échange qui vient de se terminer, Cassim ne retient que peu d'informations. Parmi celles-ci, évidemment, le mot de passe

de cette trappe cachée dans les bois. En y repensant, il ne peut s'empêcher de rire.

Toute cette histoire ne tient pas la route.

Et pourtant...

En apprenant l'existence supposée d'un trésor, entre celui qui y court et celui qui en rit, lequel est le plus fou ? Aussi improbable que soit cette affaire, Cassim le comprend à cet instant : il devra, d'une manière ou d'une autre, en avoir le cœur net.

Ali vient tout juste d'entrer dans la salle de classe de l'École que des chaises soudain déplacées grincent bruyamment : T-Roy se précipite vers l'ivrogne pour le saisir par le collet.

– T'es là, toé!

La poigne du jeune homme se ramollit d'elle-même alors qu'il constate que ses mains agrippent le col d'un veston neuf. Son visage se teinte aussitôt d'incrédulité.

– Qu'est-ce que...

– Je peux entrer? s'impatiente Ali, non sans fatuité.

D'un geste sec, il se libère des mains de T-Roy. Dans la salle, Sébastien, Daniel et Stéphanie sont debout, silencieux, observant Ali de la tête aux pieds. Une dizaine d'autres voleurs interrompent leur discussion d'un coin à l'autre.

– C'est quoi ça? demande Sébastien le premier en pointant les habits de son ami.

– Assoyez-vous, répond-il, laconique.

On s'exécute tout autour. Seul T-Roy, encore habité par la colère, insiste pour rester debout près du cadre de porte. Il est évident qu'il en veut encore à Ali de l'avoir laissé seul tandis que

Keven et ses hommes le menaçaient. Aussi, Ali ne s'en formalise pas.

Même s'il ignore par où débiter ses explications, l'ivrogne savoure les regards braqués sur lui. En guise de préambule, il extirpe de sa poche une des liasses de billets de cent dollars et la fait bruyamment claquer contre le plancher.

La réaction est instantanée : murmures d'admiration, cris et rires s'entremêlent. Un des hommes invite d'un hurlement tous les occupants de l'École à se joindre à eux. Un à un, les gueux se fraient un chemin jusqu'à la classe, s'assoyant contre le mur ou contre les pupitres renversés.

Quarante miséreux, dont le passé est unique mais dont les yeux sont habités d'une lueur identique.

– Quelqu'un a une bouteille? demande Ali.

Comme un valet obéit à son roi, un jeune homme dans la vingtaine auquel Ali n'a jamais adressé un seul mot auparavant lui tend un 26 onces de rhum. L'ivrogne en retire le bouchon, avale une longue gorgée, puis soupire de satisfaction.

De disposer ainsi de quarante personnes accrochées à ses lèvres l'emplit d'une excitation malsaine.

– J'ai trouvé un trésor, lance-t-il tel un pirate sur la dunette de son navire.

Les murmures foisonnent tout autour. La petite Estelle, qui vient d'entrer dans la pièce, referme la porte derrière elle. L'agitation qui environne Ali est comme un jet d'essence sur les braises de sa vanité.

– Ça, enchaîne-t-il en tapotant les billets qui reposent à ses pieds, c'est une fraction de ce que j'ai découvert. Et c'est aussi la preuve que je vous invente pas juste une histoire.

– Comment t’as trouvé ça? demande avidement T-Roy. C’est où?

Ali prend le temps de fixer alternativement chaque personne dans la salle de classe avant de répondre :

– Je vais tout vous révéler dans deux minutes. Mais avant, je tiens à vous dire une chose : une fois que vous connaissez l’information que je m’apprête à vous dire, il est trop tard pour reculer. Vous embarquez avec moi, pis ce soir, vous êtes probablement riches. Mais en échange, je vais avoir besoin d’un petit service de votre part – je vous expliquerai tout ça en temps et lieu. C’est pourquoi je vous donne l’occasion, là, maintenant, de quitter la pièce. Si vous restez, vous faites partie de l’équipe, que ce que je vais dire maintenant vous plaise ou non.

Le sourire d’Ali s’étire à mesure que les secondes se succèdent sans qu’une seule personne ne bouge. Évidemment, certains se consultent du regard, mais nul n’oserait rater cette opportunité de quitter une fois pour toutes la misère du quotidien, quel qu’en soit le risque.

Estelle est en fait la seule exception : encouragée par Stéphanie, elle quitte la pièce sans un mot.

– Parfait, conclut Ali. Ouvrez bien vos oreilles, mes amis, parce que vous faites tous, dès à présent, partie de l’équipe.

– C’est bon, on a compris! le presse Stéphanie. Crache le morceau, *awaille!*

– J’ai trouvé le repaire de Keven. Je sais où il cache sa dope, son argent, ses *guns*.

Cette fois, une véritable cacophonie oblitère le silence. Ali a beau lever la main pour tenter d’obtenir un certain décorum, rien n’y fait.

– T’es un hostie de malade! lui reproche T-Roy. Tu sais rien de ce gars-là, de ce qu’il est capable de faire!

Il retire tout à coup son chandail. Ali constate alors quel châ-timent Keven lui a administré : ses côtes sont barbouillées de sang et de sérum ; des lacérations profondes lui entaillent la peau, forment des lignes parallèles sous le pectoral gauche.

– Tu vois les lignes, là? commente follement T-Roy en poin-tant ses blessures vives. Ça, c’est le nombre de jours de retard que j’ai pour le payer. Chaque jour, il va revenir m’en tracer une autre au couteau.

– Pis? réplique Ali, peu impressionné. As-tu compris quand j’ai dit que j’ai trouvé la place où Keven cachait tous ses *guns*? Tu penses vraiment qu’il sera encore une menace quand tu vas avoir un AK-47 entre les mains?

Les discussions diminuent quelque peu d’intensité ; Ali saisit aussitôt l’occasion pour reprendre :

– Son bunker est caché dans une zone boisée, à environ trente minutes de char d’ici. Je connais le mot de passe pour ouvrir la trappe – parce que oui, il faut un mot de passe. Ce que je propose, c’est qu’on se rende là-bas ce soir. On se cache dans la forêt. Dès qu’on voit repartir les véhicules de Keven et sa gang, on se rend au bunker pis on se partage tout ce qu’il y a.

– Et après? intervient Daniel. Keven va découvrir tôt ou tard qu’on lui a volé toutes ses affaires.

– Probablement, reconnaît Ali. Mais rendu là, on va être tous armés jusqu’aux dents, pis on va être riches. Je ne sais pas encore où, mais on va tous êtres partis quelque part.

– Wowowo, attends deux minutes, là, s’interpose Daniel, qui se masse les tempes. Comment tu veux qu’on aille là-bas, tout le monde? On est quarante, Ali!

Cette question, l'ivrogne se l'est posée plusieurs fois déjà, et il en a trouvé la réponse.

– T-Roy, ton cousin qui a un autobus, il est dans le coin ?

T-Roy hoche la tête.

– Ouais, je pourrais l'appeler facilement.

– Problème réglé!

– On sait pas plus ce qu'on va faire après! ajoute Stéphanie. Même si tout ce que tu racontes est vrai, même si on réussit à voler plein d'affaires, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ?

– On va revenir ici comme si de rien n'était, répond Ali. Avant que Keven se rende compte de ce qui s'est passé, on a une bonne poignée d'heures d'avance. Une fois à l'abri à l'École, on pourra discuter tout le monde ensemble.

Il laisse un sourire convaincu envahir son visage.

– On va être riches, gang. Je vous jure qu'avec de l'argent, on va trouver des solutions.

Silence total parmi la quarantaine d'individus présents dans la classe.

– Faque on s'y prend comment? demande finalement Sébastien. C'est quoi, le plan ?

– T-Roy va s'arranger pour que son cousin débarque avec son autobus. Ce soir, vers 9 h 30, on va tous embarquer et se diriger jusqu'au *spot* dont je vous ai parlé. On se cache dans la forêt. Dès que la voie est libre, on va jusqu'au bunker.

– C'est complètement débile, conclut Stéphanie en se croisant les bras.

Cette fois, Ali sent une frustration jaillir en lui, projeter une chaleur dans sa poitrine.

Peut-être est-ce seulement l'effet de l'alcool.

– Tu sais quoi, Steph? rétorque-t-il. J'aurais pu tout prendre le cash et crisser mon camp. J'étais pas obligé de revenir dans cet hostie de trou dégueulasse d'École pour vous voir. À l'heure qu'il est, je pourrais déjà être quelque part dans le Nord, avec cent-mille piastres sus moé. Mais non, je me suis dit que j'aurais aimé ça être mis au courant, à vot place. Je me suis dit qu'il y avait assez de *cash* là-bas pour tout le monde.

Ali serre les dents, puis succombe à un nouvel élan de colère.

– J'ai risqué ma vie pour vous offrir ça, à toute la gang. Tu penses que j'ai découvert la cachette à Keven par hasard, en prenant une marche de santé? Non. Je les ai suivis, au risque de me faire pogner. Pis en revenant, on a essayé de me voler, trois gars ont...

Cette fois, il se tait. Les coups de feu sous le pont Jacques-Cartier résonnent encore dans sa tête.

– J'ai tué trois gars qui ont essayé de me voler, poursuit-il. Pis j'hésiterai pas à tuer tous ceux qui vont m'empêcher d'être libre.

Nouveau silence. En toute autre situation, l'aveu du meurtre de trois hommes aurait semé la terreur et la confusion. Or ici, Ali n'est pas le seul meurtrier. Nombreux sont ceux qui, par le passé, ont été confrontés à de terribles dilemmes – tuer ou mourir. Ali lui-même s'étonne du détachement avec lequel il a reconnu ces meurtres, à croire que la crainte pour sa survie a terni le prix de l'existence même.

Ali surprend Stéphanie en train de considérer les murs, puis le plafond de la salle de classe.

– T'as raison, Ali, souffle-t-elle. Merci d'avoir pensé à nous.

L'ivrogne hoche la tête, puis s'empare de la liasse, dont il retire l'élastique.

– Allez manger, reposez-vous comme il faut, parce qu'on va pas dormir cette nuit, déclare-t-il en se redressant.

– Attends..., intervient Sébastien. Le service que tu veux qu'on rende... C'est quoi, au juste?

– Rien de dangereux, lui assure Ali, une expression indéchiffrable au visage.

Il récupère la liasse jetée par terre un moment plus tôt, tend un billet de cent dollars à Daniel, tout juste à sa droite, puis un autre billet à l'itinérant debout derrière lui. À la manière d'un prêtre distribuant le pain de la consécration, il offre ainsi de l'argent à la quarantaine de fidèles rassemblés. Ali se rassoit ensuite, empoigne la bouteille de rhum, puis y boit une autre gorgée avant de tendre le récipient à son voisin.

– À notre santé, mes amis.

– À notre santé! répète Daniel, qui boit à son tour puis passe la bouteille au suivant.

Ali fait signe à T-Roy, Daniel et Sébastien de le suivre. Une fois dans le corridor, il s'adresse à eux à voix basse :

– Je vais avoir besoin de vous trois pour quelque chose, avant qu'on parte ce soir.

Les trois partenaires d'Ali se contentent d'attendre la suite en silence.

– Disons qu'il y a quelqu'un à qui j'aimerais qu'on rende visite...

Plus les heures passent, plus Cassim sent croître sa nervosité. En vérité, nombreux sont les éléments qu'il ne s'explique toujours pas. Pourquoi Ali est-il venu l'avertir – quelles sont les vraies raisons? Cassim n'est pas dupe pour ainsi croire en un simple élan de générosité, ou encore à une tentative de la part d'Ali de se racheter; Ali n'a jamais montré un seul signe de repentir. Par ailleurs, n'est-il pas venu deux jours plus tôt, avec son trio d'imbéciles, menacer son commerce et sa conjointe? En temps normal, Cassim n'aurait pas cru un seul mot de cette histoire de trésor caché...

Mais en temps normal, Ali n'est pas vêtu d'un veston neuf.

Et surtout, il n'a pas dix-mille dollars au fond de sa poche.

L'idée de voler l'argent d'un des hommes les plus dangereux de la ville n'est certainement pas à prendre à la légère; Cassim ne connaît pas personnellement Keven, mais la réputation de ce redoutable trafiquant le précède. Or que ne ferait-il pas pour sauver son commerce et, par la même occasion, son couple? Inutile de le nier : les dettes s'accumulent, tandis que les espoirs de s'en sortir s'amenuisent.

Assis dans sa voiture stationnée, Cassim essuie la sueur qui perle sur son front. En quittant le bar, deux heures plus tôt, il a menti à Suzanne, sa conjointe, en lui disant qu'il comptait passer la soirée chez un ami de l'université qu'il n'a pas vu depuis des années. Cassim a la désagréable impression que ce mensonge est le premier d'une longue série. Pour repousser le moment où il devra inévitablement choisir, Cassim n'a pas trop réfléchi à la proposition de son frère tandis qu'il travaillait à la cuisine.

Maintenant, il doit pourtant prendre une décision.

Soit il respecte sa propre parole et attend le lendemain.

Soit il se rend à l'endroit indiqué immédiatement.

Accompagner une quarantaine d'itinérants n'a rien pour le réjouir ; Cassim craint toujours que son frère lui réserve une mauvaise surprise. En contrepartie, s'y rendre seul, maintenant, l'expose à de nombreux risques : celui d'être découvert, celui de ne jamais trouver la trappe, ou encore celui de tomber dans un piège.

Puisque Cassim ne peut faire confiance à son frère, il lui semble que tous ces choix sont mauvais. En refusant cette opportunité, il condamnerait son entreprise ; en se rendant dans cette forêt, il risque sa propre vie, qu'il y aille seul maintenant, ou en compagnie de la bande à Ali demain.

Cassim expire longuement tout l'air contenu dans ses poumons, puis enfonce la clé dans le contact. La voiture démarre, et comme si celle-ci était dotée de sa propre conscience, elle bifurque vers la droite — vers la bretelle qui le conduira jusqu'à la 116, puis vers l'autoroute 20, et finalement à Sainte-Julie. Peut-être est-ce simplement qu'à ce stade, Cassim n'ose toujours pas se l'avouer, mais son choix est fait.

Il ira seul ouvrir la trappe et s'emparera de l'argent.

La nuit est déjà bien installée dans le ciel d'automne. Les lampadaires défilent de l'autre côté du pare-brise, illuminant une première goutte de pluie qui s'écrase sur la vitre.

Ne manquait plus qu'une averse.

C'est dans un silence complet que Cassim se dirige vers l'endroit désigné par son frère au cours de l'après-midi. Son GPS lui fait contourner la municipalité de Sainte-Julie, le guidant sur de petites rues en périphérie.

Soudain, le pavé s'arrête. À travers le rideau de pluie compact et l'obscurité, les phares de la voiture découpent des épis de maïs qui se balancent mollement au vent.

Ce doit être ici.

Cassim coupe le moteur, éteint ses phares et patiente quelque temps. De chaque côté de la rue se trouvent des habitations, toutes lumières closes. D'autres automobiles sont stationnées dans les entrées, ici et là, de même qu'en bordure de la rue. Cassim remarque même, un peu plus loin sur sa gauche, un autobus peint en gris, faiblement dévoilé par un lampadaire grésillant. Il ouvre son coffre à gants, s'empare du couteau, du briquet et de la lampe de poche qu'il y avait déposés. Un dernier coup d'œil à son téléphone cellulaire lui confirme qu'il lui faudra environ trente minutes de marche pour rejoindre les bois, puis une autre dizaine pour arriver jusqu'au bout du sentier.

Cassim rabat le capuchon de son manteau sur sa tête et quitte sa voiture.

Le vent froid et la pluie ont tôt fait de l'assaillir ; l'homme comprend qu'il aurait dû mieux se vêtir tandis qu'il franchit les derniers mètres d'asphalte qui le séparent du champ. Guidé par le maigre faisceau de sa lampe-torche, il franchit un fossé puis se fond parmi les épis de maïs. Il pourrait, bien sûr, suivre ce

chemin de terre battue sur lequel paraissent des traces de pneus, mais Cassim sait pertinemment qu'il risquerait de croiser un des hommes de Keven. À bien y penser, il n'a aucune idée de la routine du trafiquant ; de la manière dont en parlait son frère, il a cru comprendre que Keven se rendait à son repaire chaque soir, sensiblement à la même heure.

Cassim doit rester aux aguets.

Craignant d'être repéré, il éteint sa lampe de poche.

Les ténèbres qui l'enveloppent alors font courir un frisson le long de sa colonne vertébrale. Déjà mouillé jusqu'aux os, Cassim marche posément dans le sillon boueux. Ses bottes détrempées émettent un bruit de succion à chaque pas, et le vent qui flagelle les épis desséchés semble rugir.

Plus il s'éloigne de sa voiture, plus son inquiétude s'accroît. Sa main frigorifiée cherche un peu de réconfort en effleurant le manche du couteau qui repose à sa taille.

Quelques minutes se sont écoulées lorsque Cassim s'immobilise subitement.

Un lointain grondement le convainc de s'accroupir et de se tapir parmi les épis. Cassim n'a pas à patienter longtemps avant d'apercevoir un pick-up qui longe le chemin de terre en sens inverse. Il se félicite de l'avoir évité. L'obscurité l'empêche de distinguer qui se trouve derrière le volant tandis que le véhicule file devant lui, mais les indices sont plutôt clairs.

Il doit s'agir de Keven.

Qui d'autre ?

Légalement rassuré, Cassim poursuit son avancée jusqu'à la lisière de la forêt. Après avoir brièvement tendu l'oreille, il se permet d'actionner de nouveau sa lampe-torche. Le faisceau lumineux éclaire les premiers arbres et le fossé qui séparent le

champ des bois. Un peu plus loin, Cassim repère un grillage cadénassé, dépourvu de toute inscription.

Ce doit être là.

Cherchant la manière la plus simple de contourner cet obstacle, Cassim s'écarte du chemin et pénètre dans les broussailles chargées d'eau de pluie. Après avoir écarté quelques branches hors de son champ de vision, il contourne la clôture et regagne le terrain battu.

Aucun chant d'insecte.

Aucun bruit, autre que celui du vent faisant frissonner la végétation mourante.

Cassim projette sa lampe dans un sens et dans l'autre, hale-tant sans pourtant courir. Inutile de se mentir : il n'a aucune idée de ce qu'il trouvera. Piège ou trésor ? Plus que quelques mètres avant de le savoir. Les traces de pneus qu'il suit depuis peu décrivent un virage, puis une boucle complète. L'homme lève la tête : ça y est. C'est ici. Cassim reconnaît cet élargissement du chemin dont lui a parlé son frère.

La trappe, maintenant. Où est-elle ?

Cassim déglutit, faisant un tour sur lui-même. Ses tremblements se propagent jusqu'à sa lampe de poche, dont le faisceau tressaute – il tremble autant de frayeur que de froid et d'énerve-ment.

« Une trappe, cachée par des branches et des feuilles mortes... », souffle-t-il pour s'encourager.

Cassim passe une main sur son visage afin de retirer l'eau de pluie coincée dans sa jeune barbe et ses sourcils. Il entreprend alors d'observer attentivement les environs.

Il remarque des traces de pas imprimées dans le sol boueux. À première vue, cette observation n'a rien d'extraordinaire ; il est

évident que Keven, qui était vraisemblablement ici quelques minutes plus tôt, a débarqué de son pick-up. Cependant, les empreintes ici sont nombreuses. En se penchant, Cassim remarque que les empreintes de semelles sont différentes ; il en identifie près d'une douzaine.

Plusieurs personnes étaient réunies à cet endroit.

Plus de personnes que peut en contenir un seul véhicule.

Alors que ses inquiétudes le conduisent à une conclusion stupéfiante, une voix, reconnaissable entre mille, vient lui glacer le sang :

– Je le savais !

• • •

Cassim projette follement sa lampe de poche en direction de la voix. Ali, une bouteille de spiritueux à la main, émerge des broussailles, tout en protégeant d'une main ses yeux du rayon lumineux.

– Éteins-ça, tu veux ?

Cassim se contente d'abaisser le faisceau. Tout autour, des branchages remuent, puis des pas se multiplient. Il ne lui est pas nécessaire d'observer ce qui se passe autour pour comprendre : Ali est accompagné de tous les autres misérables de l'École. Des rires gras s'élèvent ici et là, de même que des paroles auxquelles Cassim n'accorde aucune attention.

– Je vous l'avais dit qu'il pourrait pas résister, hein ? s'exclame victorieusement Ali.

Nouveaux éclats de rire, mêlés à des huées et à des cris insupportables. Les yeux vitreux et la mâchoire molle d'Ali trahissent son état d'ébriété, état que Cassim connaît trop bien. Ce dernier

demeure coi, grelottant sans bouger. Ali, d'un pas titubant, s'approche de son frère, une grimace au visage. Il ne s'arrête que lorsqu'une vingtaine de centimètres à peine les sépare.

– Tu as toujours passé pour le meilleur des deux, commence Ali en reniflant. Je me souviens, même quand on était ti-culs, maman avait toujours plus de temps pour toi.

Cassim secoue la tête sans oser répliquer. Son frère empeste l'alcool. Mieux que quiconque, il sait à quel point Ali peut être dangereux lorsqu'il est ivre ; le provoquer ne l'aidera certainement pas.

– Même toi, enchaîne Ali en gesticulant mollement, tu m'as toujours pris pour une merde. Pour toi, c'était juste logique que je me ramasse à dormir dans une ruelle. Mais tu sais quoi ? Tu sais quoi ?

Ali avale une autre longue gorgée, puis s'essuie la bouche du revers de la main.

– Moi, j'ai toujours su qui t'étais vraiment, crache-t-il comme un serpent lance son venin. Un petit profiteur. Un autre qui a bin du *fun* à marcher sur le dos de tous ceux qu'il croise pour monter un peu plus haut. T'as toujours juste pensé à ta petite personne...

La lampe de poche que tient Cassim et qui pointe toujours vers le sol suffit à révéler les étincelles au fond du regard d'Ali.

– T'étais où, quand j'étais sur le bord de crever, hein ? le provoque-t-il en haussant la voix. Quand j'avais plus une cenne, que plus personne voulait de moi, t'étais où ?

Ali enfonce son index dans la poitrine de son frère.

– T'étais nulle part. T'as jamais été là pour personne. En temps normal, j'aurais dû me crisser de toi. Prendre le trésor pis sacrer mon camp sans rien te donner. Mais tu vois... Je suis

pas comme toi. Malgré tout ce que tu m'as fait, j'ai voulu partager. Mais je savais... Je savais qu'encore une fois, tu penserais juste à ta petite crise de personne sale.

Cette fois, Cassim relève la tête pour fixer son frère. Il ose même observer la quarantaine d'individus qui l'entourent – des hommes, en très grande majorité, sales, hideux, tatoués jusqu'au visage. Il doit se défendre, dire quelque chose. Son frère ne le laissera pas simplement partir, Cassim le sait. Toute cette mise en scène ne servira pas seulement à lui donner un avertissement. À vrai dire, Ali sera capable de tout, même des pires atrocités. Cassim le sait.

– Je venais pas chercher ton trésor, je voulais juste m'assurer que tu disais la vérité.

– Oh, essaie même pas! réplique sans détour Ali en riant faussement. Que tu oses me mentir en ce moment fait juste confirmer ce que je dis depuis le début : t'es juste un trou du cul, Cassim.

Ce dernier frissonne plus encore quand la bouche d'Ali se tord en un rictus terrible.

– Mais admettons que t'es vraiment venu pour t'assurer que je disais la vérité, t'aurais pas de problème à ce qu'on aille vérifier ça ensemble, hein?

Cassim hoche la tête, toutes pensées noyées par la peur.

– Et tu respecterais ta promesse aussi? Tu t'en souviens, de ta promesse?

– Partager tout ce qu'on va trouver également, avec tous ceux qui sont ici, débite Cassim.

– Exactement, confirme Ali avant de pousser un rire satisfait. *Partager tout ce qu'on va trouver également, avec tous ceux qui sont ici.* T-Roy...

Ainsi interpellé, T-Roy hoche la tête puis s'active. Cassim comprend que rien n'est dû au hasard : tout a été prémédité, expliqué, entendu ; il est prisonnier d'un plan dont il ignore la cause et l'aboutissement. Malgré toute sa frayeur, Cassim se soumet à sa fatalité et se tourne vers T-Roy, celui-là même qui s'en est pris la veille à Suzanne. On lui retire sèchement la lampe de poche des mains. Il n'offre pas davantage de résistance quand on lui prend son couteau.

Quelques branches sont écartées, révélant une trappe qui scintille sous un conifère. La pluie, s'écrasant sur le métal, produit un clapotement clair.

– Tu te souviens du mot de passe ? demande Ali comme on s'adresse à un enfant. Vas-y ! Va voir si ton détestable frère t'a menti.

Cassim manque de trébucher lorsqu'on le pousse durement dans le dos. Résigné, baissant la tête pour éviter la quarantaine de regards braqués sur lui, il approche de la trappe. Dans un coin, quelques trous sont présents – c'est assurément là qu'il faut énoncer le mot de passe.

– Sésame, ouvre-toi, murmure Cassim sans conviction.

Contre toute attente, il entend un déclic métallique. Sa main saisit la poignée de la trappe, puis tire. Un escalier éclairé par des néons s'enfonce dans les profondeurs.

– Vas-y ! l'encourage malicieusement Ali.

Cassim tarde à comprendre à quel jeu son frère s'amuse. Compte-t-on simplement l'enfermer là-dedans ? Une boule au fond de la gorge, il inspire puis se glisse dans l'ouverture, posant sa semelle maculée de boue sur la première marche. Alors, il entend des gémissements étouffés – ceux d'une femme dont on a couvert la bouche d'un bâillon. Des pattes de chaise, sans

doute, claquent contre le ciment. Il est à présent clair qu'une prisonnière est présentement attachée au fond du bunker. Le cœur de Cassim s'emballe, ses battements résonnant vivement à ses tempes.

Lorsqu'il atteint finalement le bas des escaliers, ses jambes ploient sans avertissement.

Cassim tombe à genoux, tandis que des rires s'élèvent depuis l'extérieur.

Suzanne.

Suzanne est là, chevilles et poignets attachés aux barreaux d'une chaise, en plein milieu de cet abri fortifié. Cassim ne remarque pas les innombrables armes à feu, œuvres d'art, sacs de cocaïne et d'argent disséminés partout autour, déposés sur des tables ; il reste là, à fixer sa femme dont le visage enflé est couvert d'ecchymoses. Un filet de sang coule de son nez tandis qu'elle se débat, les yeux exorbités et les bras fixés aux accouvoirs. Sous le bandeau, elle pousse des hurlements étouffés avec une vigueur nouvelle, incapable de comprendre pourquoi son mari ne vient pas la secourir.

C'est que Cassim a compris.

Il a compris l'étendue abominable de l'horreur qui se révèle.

Partager tout ce qu'on va trouver également, avec tous ceux qui sont ici.

Tout, y compris Suzanne elle-même.

9

La terrible conclusion à laquelle Cassim est parvenu se concrétise à l'instant même : les hommes, un à un, descendent bruyamment les marches. T-Roy est le premier arrivé : il plaque violemment Cassim au mur, saisit son manteau et le traîne à l'écart, vers une autre chaise située entre deux tables sur lesquelles reposent des sangles et un amas de corde. Alors la réalité rattrape Cassim à toute vitesse : on l'attachera là, sur cette chaise, tandis que les hommes, un par un, prendront sa femme pour victime.

Pour trésor à se partager.

Le pauvre homme mord le ciment de ses chaussures, puis tente de se déprendre : il saisit les bras de T-Roy et les tord, cherchant à l'entraîner au sol, mais un violent coup de crosse sur le côté de la tête le prend par surprise. Derrière lui, un homme plus âgé ne lui a laissé aucune chance. Suzanne hurle de plus belle sous son bâillon.

– Merci, Dan, lance T-Roy en soulevant Cassim pour l'asseoir sur la chaise.

Ce dernier n'a pas perdu connaissance, bien que secoué ; il sent qu'on attache ses bras solidement aux accoudoirs, de même

que ses jambes. L'homme tatoué jusqu'au cou qui lui fait face s'apprête à lui appliquer un bâillon à son tour lorsqu'Ali l'interrompt :

– Attends ! Je dois lui parler, juste avant...

Ali se permet une longue gorgée d'alcool avant de s'accroupir devant son frère. Cassim peine à se contenir : son cœur bat follement, son souffle est court, sa tête l'élance, et sa colère ne demande qu'à se déverser. Il tire vainement sur ses liens, ne réussissant qu'à provoquer de faibles craquements dans le bois de la chaise.

– Libère Suzanne ! Laisse-la tranquille ! réussit-il à articuler à travers son agitation.

Le couple échange un regard – comment Ali a-t-il pu enlever Suzanne et l'emmener ici aussi rapidement ? Il se souvient avoir mentionné à Ali, la veille, qu'aujourd'hui Suzanne était celle qui tenait le bar jusqu'à la fermeture. Il n'en a sans doute fallu guère plus pour donner d'horribles idées à Ali.

Un sourire détestable apparaît sur les lèvres de l'ivrogne.

– Comment tu peux oser donner des ordres, espérer qu'on écoute ta parole, alors que tu respectes même pas la tienne ? réplique Ali à voix basse, agitant nerveusement sa bouteille de vin. Je t'ai donné les coordonnées de cette cachette, je suis celui qui a voulu partager ce trésor avec toi. Pis toi, qu'est-ce que t'as fait de ma générosité ?

Ali pousse un rire sec, prend une énième gorgée, puis plonge son regard vitreux dans celui de son frère comme une lame émoussée dans un cœur qui palpite.

– T'avais juste à attendre une journée, Cassim. Une journée ! s'amuse Ali. Mais t'es trop égoïste, tu l'as toujours été. Tu te vantes depuis qu'on est *kids* d'avoir mieux réussi que moi, mais

la vérité, pis tu le sais, c'est que t'as toujours tout pris, tout gardé pour toi.

– Libère Suzanne, siffle Cassim entre ses dents, sans un égard aux paroles de son frère.

Du côté de l'escalier, Daniel et Sébastien échangent quelques paroles avec ceux qui attendent toujours à l'extérieur.

– Faites-les entrer, leur ordonne Ali.

Des hommes par dizaines descendent alors jusqu'à l'intérieur du bunker. Si certains trouvent la situation amusante, d'autres ne semblent pas la comprendre ; visiblement, Ali n'a pas expliqué les détails de son plan à tout le monde. L'expression étonnée d'une poignée d'hommes parmi le groupe ne ment pas.

– C'est quoi ça, Ali ? demande le premier arrivé.

– Ça, c'est exactement le trésor dont je vous ai parlé, réplique Ali, sûr de lui. Et si vous parlez de la femme, juste là... Je vous présente Suzanne, ma belle-sœur.

À présent, hormis Cassim et Ali, trente-neuf hommes et une femme se sont rassemblés dans le bunker, la plupart étant accoudés au mur et assistant à la scène silencieusement. Cassim passe d'un inconnu à l'autre, cherchant une once de pitié à laquelle s'accrocher, mais tout ce qu'il trouve est une excitation malsaine chez ceux qui lorgnent Suzanne de la tête aux pieds, et une confusion totale chez les autres.

– Si vous vous demandez ce qu'elle fait là, attachée à cette chaise, c'est simplement qu'elle fait partie du trésor auquel vous aurez tous droit.

Maintes œillades sont échangées parmi les hommes.

– C'est quoi, la *joke*? s'interpose Stéphanie, seule femme du groupe.

– C’est pas une *joke*, insiste Ali. Vous vous souvenez, à l’École, je vous ai avertis que vous auriez un seul geste à poser pour avoir droit à l’argent et au reste... Eh bien, votre geste, il est là : cette femme-là, on va tous la fourrer à tour de rôle.

Le cri de Cassim est brusquement interrompu par la large main de T-Roy, venue se plaquer sur sa bouche.

– T’es un maudit malade Ali! rugit Stéphanie. Qu’est-ce qu’elle t’a fait, cette fille-là, au juste?

Voyant chez l’autre femme son seul espoir de s’en sortir, Suzanne se met à gémir avec plus d’insistance. Ali tique, visiblement agacé, mais ne se laisse pas démonter :

– Si tu veux pas embarquer là-dedans, tu peux crisser ton camp, maintenant. Mais si tu veux ta part du gâteau, tu vas rester icitte pis fermer ta p’tite gueule. C’est clair?

Stéphanie avise d’un œil avide les liasses de billets qui débordent des sacs, non loin d’elle, puis baisse la tête.

L’argent peut tout corrompre, même l’empathie.

– Tu m’obligeras pas à violer une fille, *man, no way*, se défend un deuxième. Vous êtes peut-être des violeurs, vous autres, mais moi je suis rentré en dedans pour avoir vendu de la *dope*. Je veux rien savoir de vos saloperies.

Ali fait un pas vers celui qui vient de parler, un jeune homme surnommé Rex, tout en extirpant un pistolet de sa poche de pantalon.

– Dans ce cas-là, décrisse!

Rex se pince les lèvres, hésitant. Alors, sans avertissement, il bouscule légèrement Ali, s’empare d’un sac rempli d’argent puis pose le pied sur une marche, s’apprêtant à quitter le bunker.

– Si tu pars avec le cash sans faire ta part de job, je te jure que je vais tirer, le prévient froidement Ali.

– Ouais, va te faire foutre, le débile! réplique Rex sans même se retourner. Tu te prends pour un *king*, Ali, mais tu me dégoûtes.

Ali enfonce la détente.

La détonation assourdissante fait écho dans le bunker, forçant tous ceux présents à se couvrir les oreilles, y compris T-Roy, qui libère les lèvres de Cassim. Ce dernier est incapable de parler, cependant.

Ali vient de tirer un des siens en pleine tête. Sébastien est le premier à bouger : il s'empare du sac, le remet sur la table, puis traîne le corps à l'extérieur, laissant une épaisse traînée d'hémoglobine sur les marches. Suzanne éclate en sanglots, reniflant avec peine.

– T'es rendu fou, Ali, ose prononcer Stéphanie sans bouger.

L'assassin inspire longuement, cherchant à contrôler sa colère.

– Je vais reformuler vos deux options, dit calmement Ali. Soit vous partez sans votre part, soit vous restez et faites votre part de la job.

Sur les 39 autres voleurs qui demeurent, seul un autre se manifeste :

– Garde ton argent, Ali.

Sans oser se détourner, l'homme en question monte les marches posément, à reculons, ses semelles couinant sur le sang inondant l'escalier.

Tous retiennent leur souffle en attendant la réaction d'Ali.

Pourtant, il ne fait rien – pas un geste.

– D'autres veulent s'en aller? demande-t-il plutôt avec une douceur déconcertante.

Le silence galvanise l'ivrogne, qui s'empresse de banaliser l'immondice qu'il impose à autrui :

– Je vous demande juste une p'tite baise, avec une belle femme en plus, pour vous faire quelques centaines de milliers de dollars. Faudrait être cave pour refuser ça ! Voyez ça comme un rite de passage. Certains gangs de rue tabassent chaque nouveau membre pour l'inclure officiellement ; y'a vraiment pire que ce que je vous demande, là ! Pis toi, Steph, tu peux juste regarder.

Quelques rires s'élèvent, diminuant la tension qui règne dans le bunker depuis le coup de feu. Or Ali, malgré son ivresse avancée, ne peut se mentir : il voit bien que la majorité des hommes sont, au pire terrifiés, au mieux inconfortables, face à la situation. C'est pourquoi il saisit son pistolet du pouce et de l'index, comme on le ferait avec une chaussette sale, et le fait glisser sur la table derrière lui.

– Maintenant que j'ai plus à menacer personne, on peut commencer, dit-il.

Cette annonce est tel un coup de fouet au cœur de Cassim. La menace de l'arme à feu écartée, il retrouve toute sa vigueur, se débattant et grognant contre T-Roy, qui ne lui laisse aucune chance de se déprendre.

Cassim constate que, hormis T-Roy, personne ne lui accorde d'attention, pas même cette femme, tout au fond du bunker, qui s'est mise à parcourir les œuvres d'art comme les produits des rayons d'un magasin.

Ali cale sa bouteille de vin puis tend le récipient vide à l'homme derrière lui. Il se tourne ensuite vers Cassim.

– Je vais te montrer, mon frère, que j'ai juste une parole, moi, explique-t-il avec un calme déconcertant. Je t'ai dit que j'allais partager également ce qui se trouve ici avec tout le monde, pis c'est exactement ce que je vais faire.

– Hostie de malade! hurle Cassim en tirant sur la corde à s'en lacérer la peau.

– Pis je vais même te laisser décider si tu veux être le premier ou le dernier.

Cassim déglutit, se sentant de plus en plus déphasé avec le réel. Les hommes tout autour commencent à encercler Suzanne, qui s'écorche les poumons à force de hurler sous la bande de tissu enfoncé dans sa bouche. Quelques-uns ont déjà une main dans leurs sous-vêtements, d'autres rient en échangeant des paroles salaces à voix basses. Les rares qui ne semblent aucunement intéressés par la femme attachée au centre du bunker ne s'opposent pas le moins du monde à ce spectacle, pourtant; ils évaluent les armes à feu, comptent des billets d'argent, savourent quelques gorgées de ces alcools rares...

Cassim secoue la tête, incapable de chasser ce cauchemar.

– Alors, tu commences ou tu finis? insiste Ali.

Pour toute réponse, Cassim crache au visage de son frère. D'abord surpris, Ali écarquille les yeux, puis il éclate de rire sans même essayer la salive qui dégouline sur ses joues et son veston.

– Parfait, je vais commencer, décide-t-il.

Se tournant vers T-Roy, il ajoute :

– Assure-toi qu'il a toujours les yeux tournés vers moi.

Les cris de Cassim sont rapidement étouffés par un bout de tissu. D'après le tapage qui lui provient de derrière, Ali devine que T-Roy n'y va pas de main morte avec son frère.

Ali doit bousculer quelques hommes afin d'entrer dans le cercle formé autour de la femme attachée. Il fait ensuite face à Suzanne, gardant un mètre de distance et un silence agité. Suzanne cesse de crier sous son bâillon; sa poitrine se soulève encore follement au rythme de sa respiration. Ses yeux larmoyants implorant

la pitié. Des larmes glissent sur sa joue, se mêlent au sang séché sous son nez. Ali détaille, pour ce qui lui semble la première fois, les vêtements de Suzanne – sa jupe noire, ses bas de nylon, sa blouse blanche maculée de terre, ses bijoux reflétant la clarté des néons... Malgré qu'on l'ait traînée dans la boue, tirée par les cheveux et fait taire à coups de gifles, elle est toujours d'une grande beauté, Ali doit se l'avouer.

Alors, il fait un pas vers elle, la faisant gémir de terreur.

Suzanne a déjà compris qu'il n'y a aucune pitié à espérer de cet homme, ivre comme il l'a toujours été. Elle voit bien ses yeux reluire de ce même désir répugnant qui anime les pupilles des autres hommes tout autour.

Ali se penche sur sa proie jusqu'à pouvoir effleurer son oreille de ses propres lèvres :

– Qu'est-ce que tu m'as dit, déjà ? Que j'étais un alchimiste de cul, que tout ce que je touchais se transformait en merde...

Il pose sur sa joue une caresse ayant pour Suzanne l'effet d'un coup de poing, arrachant un frisson à la pauvre femme.

– Si je te touche, toi, qu'est-ce que tu vas devenir, hein ?

Contre toute attente, Ali retire le bâillon de sa proie, qui demeure alors coïte.

– Tu m'as toujours regardé d'en haut, Suzanne, dit Ali en se redressant. C'est ton tour, maintenant, d'être en bas.

Ali retire son veston puis sa chemise. Suzanne constate avec horreur qu'Ali est déjà en érection, de même que la dizaine d'hommes lui faisant face, eux qui se masturbent à l'instant même. La femme rugit tel un animal lorsqu'on la détache de la chaise afin de l'étendre face première sur le plancher de ciment glacé. Elle demeure impuissante tandis qu'on lui lie les poignets, cette fois aux pattes des tables de chaque côté.

Incapable de voir ce qui se déroule derrière elle, Suzanne ferme les yeux.

La boucle d'une ceinture tombant bruyamment au sol lui arrache un autre sursaut. Les poils de sa nuque se hérissent lorsque deux mains raides saisissent sa blouse puis ses bas de nylon, les déchirent l'un après l'autre.

C'est au tour de Cassim de s'époumoner vainement sous le bout de tissu qui le musèle ; surveillé de près par T-Roy, qui le menace d'un pistolet, il ne peut rien pour sa femme étendue à plat ventre – rien qu'observer son propre frère, la verge droite comme un poignard, se pencher sur elle.

– Suzanne, ouvre-toi, ricane Ali en la pénétrant violemment.

Tandis que les coups de bassin et les grognements se multiplient, l'horreur se met à dégouliner dans la conscience de Cassim. Les secondes s'inclinent face aux minutes qui s'étirent. Les notions du temps et de l'espace se diluent dans l'horreur ; tandis que son sang bouillonne, l'effroi se distille, et la douleur se condense dans ses pupilles dilatées.

Chaque bruit, chaque image se gravent dans la conscience de Cassim avec une terrible précision, aussi péniblement qu'une lame dans la chair. Il voudrait fermer les yeux, se boucher les oreilles, mais il n'en a pas la force – il ne peut détourner son attention de sa femme, qui encaisse chaque coup en gémissant.

Cassim inspire brusquement lorsque son frère se relève enfin, sa sordide besogne achevée. Toujours étendue à plat ventre, nue sur le ciment, Suzanne ne bouge pas. Ali a tout juste renfilé ses pantalons qu'il tapote l'épaule de l'homme bedonnant à sa droite.

– Seb, c'est ton tour.

Des plaintes, des rires et des grognements se mêlent grotesquement tandis que le suivant s'approche de la femme. Ali, titubant d'ivresse, s'assoit un peu plus loin sur une table, où il se débouche une autre bouteille de vin.

Pour la première fois, Cassim laisse ses paupières se clore, tandis qu'une larme coule de son œil gauche.

Cassim est contraint d'ouvrir les yeux lorsque le métal froid d'une arme à feu s'enfonce sous son menton, dieu sait combien d'horribles minutes plus tard.

– C'est ton tour, raille T-Roy.

Cassim regarde autour de lui; sa vision embrouillée dessine les contours du bunker, où les hommes sont à présent dispersés. Certains ont les bras pleins de sacs d'argent, d'armes et d'objets divers, d'autres discutent dans un coin.

Maintenant que le service est rendu, chaque homme prend son dû.

Au centre de la pièce fortifiée, Suzanne est encore là, attachée. On libère Cassim de ses liens, le maintenant en joue, puis on le pousse vers sa femme. Lorsqu'il s'agenouille près d'elle, il remarque, la lèvre tremblotante, les ravages qu'ont causés trente-huit hommes sur son corps : lacérations et morsures sur les fesses et au bas du dos, cheveux arrachés, ecchymoses innombrables.... Il se retient de vomir en remarquant une mince flaque de sang entre ses cuisses rouges et boursouflées. Il voudrait prendre sa femme dans ses bras, s'excuser mille fois, l'emmener le plus loin possible d'ici...

– Une promesse, c’est une promesse, explique Ali, assis tout près. On a convenu que tout serait partagé également... Faque vas-y. C’est à ton tour.

Cassim se pétrifie.

Après toutes les atrocités commises, comment Ali peut-il oser ?

– Fourre-la, insiste-t-il, incisif. T’as voulu me planter un couteau dans le dos, encore. Ça t’apprendra. ALLEZ.

Cassim, dont la tête est encore baissée vers sa femme étendue, entend le dé clic du chien d’un pistolet qu’on abaisse.

Il se surprend à souhaiter qu’on fasse feu.

Qu’on lui éclate la cervelle.

Comme on a fait exploser celle de son père.

Mais il ne peut pas abandonner ainsi Suzanne.

Pas après tout ce qu’elle vient d’endurer.

– Vas-y..., lui murmure sa femme d’une voix faible.

Éclatant en sanglots, Cassim obéit, ouvrant sa braguette d’une main tremblante. En saisissant son organe flasque, il sait très bien qu’il ne parviendra jamais à poser l’acte qu’on le force à commettre. Qu’on puisse, tout autour de lui, agir comme s’il n’existait pas le pétrifie – n’y a-t-il donc personne à qui il reste un tant soit peu d’humanité ?

Cette fois encore, le pistolet de T-Roy, s’enfonçant dans ses côtes, vient presser Cassim.

Un éclair traverse l’esprit du pauvre homme. Mu par un élan inexorable de fureur, il se retourne à toute vitesse, s’empare du pistolet de T-Roy puis...

Un violent coup de pied en pleine tempe lui fait brusquement mordre la poussière. T-Roy reprend son pistolet sur le plancher puis le pointe vers l’homme étourdi.

– Bien essayé!

T-Roy se tourne vers Ali.

– On fait quoi de lui? Il sera jamais capable de la fourrer.

Ali considère le pénis de son frère avec une moue dépitée, puis tape des mains à quelques reprises, question d'attirer l'attention.

– Prenez tout ce que vous voulez, on crisse notre camp! annonce-t-il. Choisissez bien, parce que personne pourra revenir; j'ai changé le mot de passe.

Le bunker prend alors des allures de magasin grande surface au *black Friday*: en quelques minutes, il ne reste sur les tables que quelques armes lourdes sans munitions et des œuvres d'art dépourvues d'intérêt – de l'argent et de la drogue, il ne reste plus rien.

Les trente-huit voleurs qui accompagnent Ali s'emparent d'autant d'objets qu'ils le peuvent et montent l'escalier à tour de rôle, regagnant la forêt. Les sacs de chacun sont pleins à craquer; certains croulent sous le poids de leurs trouvailles.

– T-Roy, attends, l'interpelle Ali.

L'intéressé s'arrête à mi-chemin dans l'escalier.

– Tu veux t'occuper de lui? lui demande Ali en tendant son pistolet. La dernière image que je veux garder de mon frère, c'est celle de sa face remplie de larmes, pas de sang.

Pour toute réponse, T-Roy s'empare de l'arme à feu et redescend dans le bunker.

– Les perdants finissent toujours par gagner, Cassim, lance Ali en guise d'adieu.

Avec la ferme conviction qu'il ne les reverra jamais plus, Ali tapote l'épaule de T-Roy, lui ordonnant silencieusement d'exécuter Cassim et Suzanne.

Tandis qu'Ali gagne la forêt, un hurlement s'élève, puis deux coups de feu, tirés à une seconde d'intervalle, résonnent dans le bunker, précédant un long et glauque silence.

DEUXIÈME PARTIE

1

Le retour à l'École s'est fait dans une ambiance électrisante – les lignes de cocaïne renflées sur les bordures de fenêtre de l'autobus, les cachets de speed avalés, les bouteilles de spiritueux vidées follement, le lustre des revolvers neufs et, surtout, les millions de dollars partagés ont eu tôt fait d'éclipser l'horreur et la confusion entourant le viol collectif imposé par Ali. C'est dans un vertige et avec un sentiment implacable de puissance, de changement, que tous sont rentrés dans l'établissement scolaire désaffecté. Les voleurs se sont rassemblés dans la même salle de classe, partageant sans retenue leur ivresse aussi bien que leurs nouveaux projets.

Assis sur un pupitre dans un coin de la pièce, Ali observe ses compagnons qui rient aux éclats. Comme un souverain face au peuple auquel il vient d'offrir du pain et des jeux. Et comme un souverain toujours, il sait que cette courte période de réjouissances est le prélude à une période critique de changements. Ce n'est en effet qu'une question d'heures avant que Keven retourne à son bunker et découvre qu'on y a tout volé. Ali sait bien que le trafiquant cherchera à retracer les responsables de ce cambriolage ;

sans doute identifiera-t-il Cassim et Suzanne, ce qui l'aidera à remonter jusqu'à lui. De toute manière, Ali et les trente-huit voleurs qui l'accompagnent seront sans doute déjà loin, en plus d'être armés jusqu'aux dents. À cet égard, il faudra bientôt déterminer la prochaine étape – où fuir? Où s'établir? Que faire?

Ces questions peuvent attendre la fin de la nuit. D'ailleurs, l'alcool alourdit les paupières d'Ali, qui titube jusqu'à son réduit. Se laissant tomber sur le matelas, et malgré le brouhaha qui n'a pas diminué dans la classe, il s'endort presque immédiatement, serrant sa poche d'argent bien serrée au creux de ses bras.

• • •

Comme un millier de fois par le passé, Ali s'éveille avec un mal de tête terrible. D'après les échanges bruyants tout autour, l'ivrogne comprend que certains ont passé une nuit blanche. Serrant des dents, il ouvre la porte du placard et se glisse dans la salle de classe, où il s'adosse au mur à la peinture écaillée. L'endroit est dans un état pitoyable; des liasses d'argent traînent tout près de bouteilles de bière vides; sur les pupitres, des armes à feu de tous les calibres se partagent l'espace, séparés çà et là par des sacs de stupéfiants entrouverts...

Tout ceci lui rappelle l'importance d'agir rapidement. Après avoir bu une gorgée d'eau depuis une bouteille déjà entamée qui repose sur un coin de table, Ali s'approche d'une fenêtre offrant une vue sur la cour arrière.

Aucun pick-up.

Keven pourrait arriver à tout moment.

– Relaxe, Ali, lui lance T-Roy d'une voix pâteuse, depuis l'autre extrémité de la pièce.

- Tu aurais dû te reposer. On part dans moins d'une heure.
- Wow, là, *man*. Tu veux aller où, au juste ?

Ali s'apprête à répliquer qu'il n'en a aucune idée lorsqu'une odeur de vanille capte son attention. Il se tourne vers l'entrée de la pièce, où il constate la présence d'Estelle. Cette dernière observe la salle de classe sans un mot, tenant précieusement sa bougie de ses deux mains.

Ali l'avait complètement oubliée, celle-là.

– La p'tite ! lui lance-t-il d'une voix enrouée en s'approchant. Y'a rien à voir ici.

Tandis qu'on la dirige vers l'escalier menant au rez-de-chaussée, Estelle s'immobilise puis lève la tête vers Ali.

Ce dernier fronce les sourcils lorsqu'il remarque que la jeune fille lui tend un petit dépliant. L'ivrogne, qui s'attend à un simple dessin, hausse les sourcils en s'emparant du bout de papier :

Magnifique résidence pour groupe de voyageurs.

Bénéficiez d'une vue exceptionnelle sur
le Mont St-Côme dans ce chalet de luxe comportant
six chambres individuelles ainsi qu'un dortoir,
avec spa, table de billard et plus encore !

Situé à moins de cinq kilomètres d'une épicerie et
de sentiers réputés, cette résidence saura combler tous
vos besoins ! Idéale pour un groupe de voyageurs, elle
est située à une dizaine de kilomètres de la station de ski.

Ali feuillette avec une excitation soudaine les quelques pages
du dépliant, s'émerveillant devant les photos des pièces spacieuses,
des chambres luxueuses et des nombreuses installations.

– Mais où est-ce que t’as trouvé ça? s’étonne Ali.

Sans attendre de réponse, il prend la jeune adolescente dans ses bras et lui offre une accolade, les yeux tout pétillants.

– J’ai toujours su que t’étais un petit porte-bonheur!

Ali s’empare de quelques billets, qu’il tend à Estelle.

– Bientôt, on va tous s’en aller, lui dit-il. Je veux que tu prennes cet argent-là, que tu prennes un taxi et que tu te rendes au poste de police. Ils vont s’occuper de toi. Fais juste me promettre une chose...

Il s’accroupit, lui faisant face, puis saisit ses frêles épaules.

– Tu ne leur dis pas un mot de ce que tu as vu dans la classe, pas un mot non plus sur ce chalet-là, c’est bon?

La petite hoche la tête.

– Bien, conclut Ali en lui caressant les cheveux.

Ali s’affaire ensuite à trouver T-Roy, qui, si sa mémoire de lui fait pas défaut, possède un téléphone cellulaire. Dans une salle voisine, l’ivrogne trouve son compagnon endormi à même le plancher. Il le réveille de quelques tapes sur l’épaule.

– Quoi, qu’est-ce qu’il y a? maugrée T-Roy en clignant des paupières.

– J’ai besoin de ton téléphone. Si ce chalet-là est libre, explique-t-il en lui flanquant le dépliant sur le front, on va tous pouvoir aller là-bas. Pis on a assez d’argent pour y passer l’année au complet sans problème. T’as bien acheté l’autobus à ton cousin avec le *cash*, hein?

Cherchant manifestement à se rendormir, T-Roy hoche la tête puis offre son cellulaire sans demander plus d’explications. Ali compose aussitôt le numéro affiché sur le bout de papier.

Trois sonneries sont nécessaires avant qu’on réponde à l’autre bout du fil :

– Bonjour.

Cette voix donne l'impression à Ali que la femme à qui elle appartient s'est mise à grelotter.

– Bonjour, j'appelle au sujet du chalet annoncé dans votre dépliant...

– Oui, bien sûr.

Quelques mots indistincts sont murmurés à l'autre bout du fil, puis la femme, qui visiblement n'est pas seule, enchaîne :

– C'est pour quelle date ?

– Ce serait pour aujourd'hui. Est-ce que c'est disponible ?

– Oui.

Nouveaux murmures. Ali fronce les sourcils.

– Est-ce qu'on peut payer *cash*? demande-t-il.

Il lui faut attendre près de cinq secondes avant d'avoir une réponse.

– Oui, pas de problème. Nous passerons à la fin de votre séjour pour le paiement. Simplement noter que la résidence ne sera pas disponible avant 17 h aujourd'hui.

– D'accord. Et est-ce qu'il y a d'autres réservations dans les prochaines semaines? On aimerait ça rester là un bon bout de temps.

– Non, aucune autre réservation. Vous avez juste à me rappeler quand vous pensez partir!

La femme prend une pause.

– Avez-vous d'autres questions? demande-t-elle.

– Non, c'est parfait, merci.

On raccroche aussitôt. Ali regarde un instant le téléphone cellulaire, confus, puis le dépose près de T-Roy.

La résidence est disponible, c'est bien tout ce qui compte.

Ali a remarqué sur l'écran du téléphone qu'il est déjà passé midi. D'après ses estimations, il faudra environ deux heures pour

se rendre là-bas. Même si l'endroit n'est disponible qu'en fin d'après-midi, ils doivent partir le plus tôt possible ; la menace que Keven se présente à l'École sous peu est bien réelle.

– ON S'EN VA À ST-CÔME ! crie Ali, réveillant par la même occasion ceux qui somnolaient encore.

• • •

La plupart des voleurs étant sous l'effet de narcotiques quelconques, nombreux sont ceux qui en temps normal auraient profité de l'occasion pour dormir. Or, assis à même le plancher de cet autobus aménagé en camping-car, tous préfèrent s'émerveiller des montagnes et des forêts qui défilent sous leurs yeux à travers la vitre. Il manque certes d'espace dans ce véhicule ; à trente-neuf au total, ils ont tout juste assez de place pour s'asseoir en tailleurs. Il faut dire que les diverses installations posées par le cousin de T-Roy, notamment le comptoir et les éviers tout à l'arrière, sont plutôt encombrantes.

Convaincre ses compagnons d'embarquer avec lui n'a pas été difficile pour Ali. L'unique photo de la résidence présentée dans le dépliant les a tous charmés. Du reste, personne ne tenait à l'École ; ce vieux bâtiment aux fenêtres éclatées, aux murs pourris et luisants de salpêtre, n'était rien de plus qu'une prison sans barreaux. Par chance, aucune autopatrouille n'a croisé la route de l'autobus, qui s'est rendu sans encombre à destination.

La température s'est considérablement refroidie, si bien qu'une averse de neige couvre la forêt dégarnie tandis que l'autobus longe le chemin montagneux. Rivé à la fenêtre, Ali remarque que la terre battue a succédé au bitume ; la route est mince et

cahoteuse. Celui qui a construit la résidence souhaitait manifestement être loin du bruit et de la foule. C'est parfait.

Aucune trace de pneus sur le chemin ; peu de voyageurs doivent louer l'endroit en cette période de l'année.

Sébastien, aux commandes du véhicule, s'exclame le premier :
– Y'est là, le chalet ! Enfin !

Au bout du chemin de terre, camouflés par de nombreux arbres, apparaissent les murs de l'établissement. Ali observe avidement par-delà la fenêtre cette impressionnante construction qui gagne en netteté au fil de leur avancée.

Ses yeux sont alors curieusement attirés vers la forêt, où une ombre semble avoir remué dans le demi-jour.

– Je pense que je viens de voir un ours ! s'exclame Daniel, qui a sans doute aperçu la même chose.

Un instant plus tard, l'autobus se stationne près d'une haie de cèdres, et tous débarquent du véhicule. Ali prend une grande bouffée d'air frais, nullement incommodé par le froid qui transperce ses vêtements.

Le bâtiment est tel que sur la photo : sa façade généreusement pourvue de fenêtres est revêtue de pierres des champs et dispose d'une porte en bois d'œuvre. Trois cheminées percent la toiture de tôle brune.

– Je crois que c'est le moment de faire un bon petit feu de foyer ! s'exclame l'ivrogne.

On s'affaire à charrier les sacs de chacun jusqu'à l'entrée de la résidence. Ali constate que la porte est déverrouillée. Une fois à l'intérieur, il ne peut retenir un sifflement d'admiration : tout est d'un luxe et d'une propreté exceptionnels. Des futons de cuir reposent près de l'âtre éteint, des lustres étincelants pendent du

haut plafond, un magnifique escalier, droit devant l'entrée, se divise en deux embranchements à l'étage... Ali, à l'instar des autres voleurs, ne sait où donner de la tête : armureries, vases antiques, peintures grandioses, tapis d'Orient...

Comment un tel endroit peut-il être disponible à la location pour le premier venu? Évidemment, à 3500 dollars la nuit, cet endroit n'est pas à la portée de tous les portefeuilles.

– Tiens donc, on a retiré vraiment toutes les photos, remarque Daniel. Il en manquait un dans la salle de bain en haut de l'escalier aussi.

– Il y a plein de portes barrées un peu partout, c'est *weird*, s'exclame un voleur depuis le salon.

L'aîné effleure une section du mur légèrement plus pâle que le reste; un carré, à peine discernable, trahit en effet l'existence passé d'un cadre, fixé juste là.

– Ça doit pas faire longtemps que ce chalet-là est rendu disponible à la location, suppose Stéphanie. Les proprios ont dû enlever les photos pour ça, justement. Et pour l'anonymat.

Ali se retourne vivement lorsqu'un sac est bruyamment lancé à sa gauche.

T-Roy, l'air abattu, lève la tête vers le lustre cristallin sans partager l'émerveillement de son compagnon.

– Qu'est-ce qu'il y a, T-Roy? s'inquiète Ali, quoique peu sérieusement.

L'homme hausse les épaules.

– Ce qu'on a fait, dans le bunker..., dit-il après un moment, à voix basse. Je sais pas, Ali. J'arrête pas d'y penser. J'ai le *feeling* que ça va nous suivre toute notre vie, qu'on a commis quelque chose comme un péché.

Ali ne laisse pas cette remarque ternir son bonheur. Autour d'eux, les voleurs quittent le vestibule, poursuivant leur exploration des lieux.

– Un *péché*? raille-t-il. Faque t'es religieux, maintenant? Crois-moi, T-Roy : s'il y a vraiment un paradis quelque part, ça fait longtemps que t'as perdu ton billet. C'est pas toi qui es rentré en prison pour un vol à main armée? *Come on, man.*

Il pose une main sur son épaule.

– Toute notre vie, on a souffert. Est-ce qu'on aurait volé des dépanneurs, tu penses, si on avait eu d'autres options?

– On n'était pas obligés de la violer, Ali.

L'ivrogne sent le besoin de s'expliquer, c'est pourquoi il attire T-Roy légèrement à l'écart du groupe qui se masse dans le vestibule.

– Suzanne, je te jure qu'elle le méritait. Chaque fois que j'avais besoin d'aide, chaque fois que j'étais dans la merde pis que j'allais la voir, elle pis mon frère, sais-tu ce qu'elle me disait?

T-Roy demeure silencieux, sans broncher.

– Elle me disait que j'avais ce que je méritais, que je valais pas deux cennes, que le monde se porterait juste mieux si je disparaissais de sa surface. Ça se dit à quelqu'un, ça, tu trouves? Quand je tendais la main pour avoir un peu d'aide, elle se contentait de cracher dedans. C'est le juste retour du balancier qu'elle a reçu.

T-Roy hoche la tête, peu convaincu.

L'arrivée des retardataires, les bras chargés de sacs et d'armes à feu, offre une distraction singulière aux deux hommes, freinant ainsi leur discussion. À la manière d'enfants dans un camp de jour, les voleurs gravissent les marches somptueuses afin de choisir les plus spacieuses chambres. On se bouscule dans l'escalier,

riant aux éclats, s'insultant sans retenue. Ali s'engage à la suite du groupe.

L'étage est occupé par un dortoir ainsi que quelques chambres individuelles, pour la plupart déjà prises. L'ivrogne se choisit un lit dans un coin du dortoir, tout près d'une fenêtre drapée d'un élégant rideau fuchsia. Alors que les uns s'exclament à propos du luxe des salles de bains, les autres soupirent de soulagement en s'étendant sur les matelas moelleux. Ali ouvre son propre sac afin d'en examiner le contenu : sous son veston, sous sa chemise et ses pantalons neufs reposent deux pistolets ainsi qu'un fusil semi-automatique. Bien qu'il ignore toujours comment ces armes pourraient bien lui être utiles, il a choisi quelques boîtes de munition parmi l'impressionnant arsenal de Keven. Dans une poche sont entassées trois bouteilles de vin ainsi qu'une autre bouteille d'un précieux whiskey âgé. Enfin, trois-cent-mille dollars se trouvent là, bien à la vue de tout le monde. Il est fou de penser que chaque personne ici présente possède une somme similaire.

- Hey, y'a même pas de draps dans mon lit! se plaint une voix.
- Tant pis! Moi j'en ai, *loser!*

Le brouhaha étant loin de faiblir, Ali renonce à l'idée de faire une sieste, puis gagne l'une des salles de bain libre. Après avoir avalé un grand verre d'eau, il s'observe à nouveau dans le miroir, tandis qu'un sourire incontrôlable étire ses lèvres. Quelque chose lui dit que les jours qui l'attendent dans cette luxueuse résidence seront parmi les plus mémorables de sa vie. Piqué par la curiosité, il ouvre les tiroirs les uns après les autres. Ceux-ci sont chargés d'articles divers : alcool à friction, bandages, crèmes, rasoirs... Visiblement, les propriétaires ont pris le temps de retirer les cadres, et rien d'autre.

La porte sous l'évier est ouverte. Ne sont rangés à cet endroit que des produits nettoyants. En regardant plus attentivement, Ali remarque néanmoins que de la poussière gît sur la tablette du bas. Et deux cercles tout blancs semblent indiquer qu'on a tout récemment retiré deux contenants de là. Bonne nouvelle : on a visiblement fait le ménage, aussi.

Ali sursaute quand on frappe sèchement à la porte.

– T'es en train de te crosser, ou quoi ? Dépêche, hostie ! le presse une voix.

2

L'heure qui a suivi l'arrivée du groupe à la résidence s'est écoulée rapidement. Le réservoir d'eau chaude a prouvé sa grande capacité devant les douches incessantes qu'ont prises les hommes tour à tour. Nombreux sont ceux qui, n'ayant presque pas dormi la veille, se sont offert un somme dans le dortoir. Sébastien en a réjoui plus d'un en passant la plus incroyable commande de pizzas de son existence ; lorsque la sonnette résonne dans le bâtiment, des cris s'élèvent ainsi qu'une marée parmi les voleurs assis autour de la gigantesque table à dîner.

— Il est bon d'avoir trouvé le chemin ! se moque un voleur.

L'homme bedonnant se rend au vestibule et s'approche de la porte d'entrée, à travers la vitre de laquelle il distingue le livreur dans ses habits colorés.

— Bonsoir... , s'exclame le jeune employé avec peu d'entrain dès qu'on lui ouvre.

Saisi d'un apparent étonnement, celui qui ne doit pas avoir encore vingt ans ose une œillade à l'intérieur de la résidence. Il ne rend pas les salutations qui lui sont lancées depuis la cuisine et le salon.

– Ça va? lui demande Sébastien, à qui la curieuse attitude du garçon n'a pas échappé.

– Oui, oui! Ça va! balbutie le livreur en ajustant distraitement sa casquette sur son front. C'est juste que...

Derrière lui, les phares de sa voiture captent les flocons qui chutent silencieusement du ciel obscur. D'un regard insistant, Sébastien encourage le jeune homme à compléter sa pensée. Ce dernier tourne soudain la tête vers la forêt avant de reporter son attention sur Sébastien, comme si quelque chose menaçait de le surprendre par-derrière à tout moment.

– Laissez tomber! lance-t-il plus tôt avec une naïveté factice.

– Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Le livreur déglutit, épaules affaissées, yeux fixés sur ses chaussures.

– C'est pas la première fois que je viens ici, explique-t-il d'une voix tremblotante. Ceux qui vivaient avant... Ils ont...

Cherchant à détourner la conversation au plus vite, le livreur empoigne la fermeture à glissière du large sac qui repose à ses pieds puis en extirpe les boîtes de pizza odorantes. Sébastien, pourtant, ne fait pas un geste pour s'en emparer, malgré son ventre qui le supplie.

– *Ils ont quoi?* reprend-il froidement

– Ils ont été... tués. Il y a... Quelque chose, ici. Une *présence*. Désolé, je peux pas..., bredouille-t-il ensuite.

Le livreur pousse les boîtes de pizza dans les bras du client puis retourne à son véhicule. Les mains chargées, Sébastien le regarde s'affairer sans parvenir à lire entre les lignes de ce bref échange.

– Hey! l'interpelle Sébastien, qui vient de déposer les boîtes dans le vestibule.

Le livreur se fige tout près de sa voiture, n'osant pas se retourner.

– Tu m'as pas dit ça coûtait combien, lui rappelle le voleur.

Reprenant un peu de contenance, le garçon revient sur ses pas, toujours avec cette démarche incertaine.

– Ça va faire... Deux-cent-quarante-et-un, s'il vous plaît.

Sébastien tend trois billets bruns à l'adolescent. Incertain, comme un animal renifle un piège, le livreur approche sa main de l'argent. Dès que ses doigts s'y posent, Sébastien saisit le poignet du livreur et l'attire vers lui. Les yeux du jeune homme s'arrondissent de terreur.

– Tu vas arrêter avec tes conneries, lui ordonne sèchement Sébastien. Pourquoi t'agis comme si t'avais peur qu'on te tire dessus, hein? C'est quoi cette affaire de *présence* qui tue du monde? Tu parles d'une sorcière? D'une fée? Peuh! Tu me prends pour un cave, c'est ça?

L'adolescent, incapable de prononcer le moindre mot, se contente de déglutir. Après une dizaine de secondes, il donne un coup sec pour se déprendre, puis dévale les marches du perron.

Un instant plus tard, le moteur de la petite voiture vrombit; les pneus crissent sous le coup brusque de l'accélérateur, et les phares sont avalés par l'obscurité de la forêt.

Sébastien observe longuement les phares qui s'éloignent sur le chemin cahoteux, jusqu'à être entièrement avalés par la nuit.

Dans sa main gauche, les trois billets de cent dollars sont agités par le vent froid.

• • •

Sur l'imposante table voisine de la cuisine, les nombreuses boîtes de pizza ont été empilées. On s'est assis devant la télévision, à la

table de billard découverte au sous-sol, sur des chaises ici et là. De même, l'alcool s'est mis à couler depuis un bout de temps ; on compte déjà huit bouteilles vides, alignées sur le comptoir en granit. À cet égard, Sébastien a découvert au sous-sol trois réfrigérateurs emplis de bières de microbrasseries :

– Ali, tu vas capoter !

Avec une admiration débordante, les deux hommes ont observé les réfrigérateurs dotés de portes verticales vitrées ; un esthète face à la Joconde n'aurait autant d'étincelles en son regard.

– Tiens, là aussi on a retiré un cadre, a remarqué Sébastien en pointant une section du mur à leur droite.

– Si tu savais comme je m'en sacre, Seb ! L'important, c'est qu'ils ont laissé ça ! a répliqué Ali en tendant ses deux paumes vers les rangées de bouteilles soigneusement alignées.

Les deux hommes se sont choisis une bière puis sont retournés au rez-de-chaussée.

Le soir est à présent bien installé dans la municipalité de St-Côme.

Ali s'est laissé entraîner dans l'ivresse collective et dans cette liesse grandissante ; jamais n'a-t-il vu la trentaine d'hommes avec lesquels il a partagé les derniers mois aussi heureux. Stéphanie, de même, semble épanouie ; elle a apparemment trouvé le nécessaire pour se maquiller, et c'est tout juste si Ali la reconnaît à présent. Une musique joue sans relâche depuis les haut-parleurs du spacieux salon, grâce au téléphone cellulaire de T-Roy. L'ambiance rappelle à Ali ses premiers partys alors qu'il était adolescent.

En quelque sorte, de nombreux hommes parmi eux n'ont jamais eu de jeunesse ; on les a contraints à devenir des adultes alors qu'ils étaient enfants. Rien de plus normal, par conséquent, à

ce qu'ils cherchent tant à revenir en arrière, à la recherche de ce qu'on leur a arraché. Qu'importe si ces voleurs ont trente, quarante ou cinquante ans ; une partie de leur âme attend, impuissante, derrière, là où on l'a abandonnée pour la première fois.

– Maudit livreur fucké, en tout cas, ricane Sébastien en terminant son anecdote. Le pire, c'est qu'il avait vraiment l'air possédé ; il checkait à l'intérieur de la maison, comme si y'avait peur qu'un fantôme apparaisse !

– Il se croyait vraiment quand il t'a dit qu'il y avait une *présence* ici ? raille Ali en mimant des guillemets excessifs de ses doigts recourbés.

– Ouais, et apparemment c'est cette *présence*-là qui aurait tué les occupants, je sais pas trop quand avant qu'on débarque.

Le sourire d'Ali se dissipe lorsqu'il se rappelle l'apparent état d'agitation dans lequel semblait être cette femme à l'autre bout du fil, lorsqu'il a appelé pour réserver le chalet. Était-elle nerveuse en raison de cette histoire, elle aussi ? L'ivrogne préfère taire cette pensée superstitieuse, la noyer bien au fond du contenu de son verre, dont il avale une autre gorgée.

Tandis qu'on éclate de rire autour de la table débordante de boîtes de pizza et de bouteilles, Ali regarde T-Roy assis sur le sofa près d'une fenêtre. Affairé à examiner le fusil entre ses mains, il ne remarque pas l'ivrogne qui s'approche.

– Lâche ton *gun*, T-Roy, insiste-t-il. Je sais même pas pourquoi on a apporté toutes ces armes-là ; on n'en a pas besoin !

T-Roy se contente encore de secouer la tête.

– J'ai juste un mauvais *feeling*, Ali. Je sais pas comment l'expliquer.

Il se tourne alors vers Ali. Jamais ce dernier ne l'a vu aussi inquiet. T-Roy est effectivement du genre à agir avant de

réfléchir, quoi qu'il dise ou fasse. Qu'est-ce qu'il lui prend, tout à coup ?

– T'es pas de même à cause de l'histoire du livreur, là ? s'amuse Ali.

– L'histoire du livreur ? répète T-Roy. Quelle histoire du livreur ?

T-Roy n'a pas mangé à la table, où il manquait de chaises pour tout le monde. L'ivrogne le constate à ce moment : T-Roy n'a rien entendu de toute cette histoire. Ce dernier poursuit :

– Tu dis qu'on n'a pas besoin de *gun*, mais pense-y deux secondes, Ali. Qu'est-ce que tu penses que Keven va faire quand il va aller à son bunker ?

– Il va découvrir deux cadavres et va comprendre qu'il s'est tout fait voler. Et après ?

T-Roy tique, mâchoires serrées, comme s'il n'osait révéler le fond de sa pensée.

– Justement, et après ? Tu le connais pas, ce gars-là. Tu sais pas de quoi il est capable.

– Calme-toi...

– Non, écoute-moi deux minutes, s'agite T-Roy. Keven, il est loin d'être tout seul. Il a du monde en dessous de lui, mais au-dessus aussi. Ces gens-là, à partir d'aujourd'hui, ils vont tout faire pour nous retrouver. Tu connais rien de ce fou là, ni de son troupeau à la langue coupée. Tu vois ? En y repensant, j'ai compris pourquoi il leur avait tranché la langue. C'est pour pas qu'ils soient capables de dire le mot de passe de la trappe.

Ali se croise les bras, expirant longuement par le nez.

– Je comprends ça, répond-il. Mais comment tu veux qu'ils nous retrouvent, hein ? Suzanne pis Cassim, tu les as tués. Keven, il me connaît pas ; pis même s'il faisait le lien entre mon frère pis

moi, qu'il se rendait compte que l'École est vide, comment tu veux qu'il nous découvre ici ?

T-Roy baisse la tête. Il semble que rien de ce que puisse lui dire Ali ne saura l'apaiser.

– Regarde autour de toi, dit l'ivrogne.

Dans le salon, à table, dans la cuisine, ceux qui étaient misérables hier rient aujourd'hui aux éclats dans l'abondance ; les discussions sont riches de projets, de rêves ; on entend depuis le sous-sol le fracas des boules de billard qui s'entrechoquent...

– C'est exactement ça qu'on a toujours voulu. Profites-en donc un peu. Même si ça dure pas vingt ans... Même si ça dure juste une semaine...

Une vie entière qui n'aurait que quelques jours pour s'épanouir... Ali voit dans cette pensée une grâce précieuse. Sur ces paroles, il tapote l'épaule de son ami, qui a une main plaquée sur ses côtes, là où Keven l'a marqué de sa lame de couteau.

Plus que sa peau, manifestement, ce couteau a marqué sa conscience.

Malgré toute sa confiance en des jours meilleurs, en la vanité de l'inquiétude, Ali ne peut s'empêcher de regarder lui aussi par la fenêtre.

Ce qui a débuté comme une simple averse de neige semble se transformer en tempête.

• • •

L'horloge affiche 21 heures lorsqu'on augmente le volume de la musique. Des sofas sont écartés, des tables de même, afin de faire du salon une large piste de danse. Ali, qui observe la scène à distance, assis dans les escaliers avec sa bouteille de whiskey,

s’amuse à regarder les danseurs vaciller, avec une passion près de la transe. Nombreux sont ceux qui ont à l’heure actuelle un carré de papier buvard sous la langue, un cachet de métamphétamine dans l’estomac ou une pipe à crack collée aux lèvres. En tout lieu, une fumée nage près du plafond ; la plupart des lumières sont éteintes. Alors que certains danseront jusqu’à l’épuisement, d’autres sont étendus sur les lits du dortoir, lénifiés dans un quelconque paradis artificiel.

C’est dans un moment comme celui-là qu’Ali se réjouit de n’être accro qu’à l’alcool. Malgré son état d’ivresse, il demeure attentif à ce qui l’entoure. Il ne peut d’ailleurs s’empêcher de rire quand un voleur trébuche sur la piste de danse après avoir gauchement tournoyé sur lui-même en mimant un pas avec une partenaire invisible.

– Check ce que je viens de trouver ! s’exclame Daniel, de retour du sous-sol.

Il exhibe fièrement une paire de raquettes. Ali sourit de toutes ses dents.

– Dan, y’a à peine deux centimètres de neige ! répond-il d’une voix forte pour contrer la musique.

– Pis, ça ! J’ai toujours voulu en faire ! Tu viens ? Y’en a plein d’autres, en bas ! On est huit, à date !

Ali secoue la tête.

– Et vous allez y aller habillés comme ça ? ironise-t-il en pointant du menton les vieux vêtements de l’ainé.

– Je sais pas il appartient à qui, ce chalet-là, mais je te jure : y’a du stock pour habiller tout le monde !

Une minute plus tard, une poignée de voleurs arrivent au rez-de-chaussée, les bras chargés d’équipement d’hiver.

– Tu viens pas? demande l'un d'eux à Ali. Dan nous prépare du café Baileys!

– Allez-y sans moi, je dois surveiller ces enfants-là, lui objecte Ali en pointant du doigt les danseurs en transe.

L'ivrogne prend une petite gorgée de whiskey en regardant le groupe qui gagne l'extérieur par la porte arrière. La bouffée de vent chargé de flocons lui confirme qu'il préfère définitivement rester au chaud. Sébastien vient alors s'asseoir sur la même marche.

– Faque c'est comme tu l'espérais? lui lance-t-il jovialement. Tout le monde s'amuse!

– Tout le monde, sauf T-Roy, précise Ali en se tournant vers le jeune homme, qui n'a pas quitté sa fenêtre ni ses armes. Il est convaincu que Keven est sur le point de débarquer.

– Bah! Comment tu veux qu'il nous retrouve ici?

– C'est ce que je lui ai dit! insiste Ali.

– Et même s'il nous trouve, t'as vu un peu la quantité d'armes qu'on a?

Ali esquisse un sourire.

– Pas sûr que ce gang-là soit capable de toucher une cible, raille-t-il en pointant du goulot de sa bouteille un danseur qui se tortille sur le plancher comme une tranche de bacon dans une poêle sur un feu vif.

– J'avoue que ceux d'en haut non plus, rigole Sébastien. Sont gelés bin raide. Anyway... J'allais dans le spa. Ça te tente? Il y a quelques maillots dans la salle de lavage, j'en ai un en dessous.

– Peut-être...

Sébastien s'éloigne, laissant Ali seul sur sa marche. Ce dernier décide de se rendre aux cuisines afin de se préparer un *old fashioned*, son cocktail préféré. Si ce chalet est muni de huit paires de raquettes et d'habits de neige, Ali compte bien trouver une

orange et un peu de bitter dans une armoire. L'ivrogne, dont la démarche se fait plus incertaine au gré de la concentration d'alcool en ses veines, doit se faufiler entre quelques danseurs pour rejoindre la cuisine, où un petit groupe joue aux cartes. Il n'a toutefois pas le temps d'ouvrir la porte du réfrigérateur :

– Ali, t'aurais pas les clés du cabanon, par hasard ?

Sébastien, vêtu d'un simple maillot de bain beaucoup trop moulant pour lui, vient d'ouvrir la porte patio. À bien y réfléchir, Ali constate qu'il n'a aucune clé, pas même celle de la porte d'entrée du bâtiment principal.

– Laisse-moi me préparer mon *drink*, je vais aller regarder ça.

– Dépêche, on gèle, dehors !

– Vous avez juste à attendre en dedans, gang d'imbéciles !

Un examen du contenu du réfrigérateur lui confirme qu'il n'y a là aucun fruit. Sans écorce d'orange, on peut oublier le *old fashioned*. Poussant un petit grognement, Ali écarte de l'épaule les cinq hommes en maillots qui patientent près de la porte cou-lissante, puis gagne l'extérieur, accompagné de Sébastien. Le spa, clairement mis en évidence par un tube lumineux ceignant son périmètre depuis le patio, exhale une puissante odeur de chlore, malgré son couvercle bien fermé.

– Le couvercle, il est barré par un cadenas, lui explique Sébastien en grelottant. Je suis sûr que la clé est dans le cabanon, juste là, mais il est verrouillé lui aussi.

L'alcool réchauffant ses extrémités, Ali se dirige sans peine jusqu'au cabanon, puis saisit le cadenas fixé au loquet.

Un petit coup de pouce suffit : celui-ci n'était pas même enclenché.

– C'est débarré, le cave.

– Hein ?

Incrédule, Sébastien s'approche et en arrive à un constat identique.

– Je la pogne pas. Je te jure, c'était barré il y a deux minutes !

L'homme bedonnant entre dans la petite cabane et trouve l'interrupteur. Sur un mur à sa droite sont accrochées deux haches. Il en saisit une avant de se mettre à fouiller l'endroit de fond en comble : hache brandie, il écarte de sa main libre deux vélos recouverts d'une bâche. Agissant comme si une main menaçait de l'agripper à tout instant, il examine ensuite un recoin derrière un tas de chaînes.

Sans surprise, il constate que personne ne se cache derrière.

– Tu es sérieux, là ? s'amuse Ali.

Voir Sébastien, armé d'une hache et affublé d'un speedo, lui semble tout à coup d'un irréductible ridicule. Ali éclate de rire.

– C'est ça, continue de rire ! s'offusque le voleur ventru.

Son attention est détournée par un petit trousseau de clés oublié entre un contenant d'eau de javel et un second de vinaigre, sur une tablette, tout près de l'entrée. Sébastien raccroche la hache au mur, près de celle qui y repose, puis s'empare du trousseau. Tout ce temps, Ali a réagi au désarroi de son compagnon en continuant de s'esclaffer sans retenue.

– Va te faire foutre, Ali.

Ce dernier reste seul un instant dans le cabanon tandis que Sébastien s'éloigne vers le spa. Désormais seul, il se permet à son tour un court examen des lieux. Comment Sébastien a-t-il réellement pu penser que quelqu'un se cachait ici ? Il éteint la lumière et ferme la porte.

De la forêt, des discussions attirent alors son attention. Son regard capte des faisceaux de lampes de poche puis il distingue

les silhouettes des hommes partis en expédition avec leurs raquettes. Rattrapé par le froid, il décide de retourner à l'intérieur de la résidence.

C'est une chance qu'il n'y ait aucun voisin aux alentours, ne peut-il s'empêcher de penser en traversant le patio ; la musique est si forte qu'elle aurait tôt fait d'incommoder des résidents tout autour. Ali se choisit une chaise libre autour de la table et prend place auprès de joueurs de cartes. Un bol de punch repose entre deux cendriers. Il décide de s'en verser un verre, qu'il porte à ses lèvres.

Un goût à la fois acide et sucré lui fait aussitôt regretter son choix.

— C'est quoi cette horreur ? se plaint-il.

Mais les joueurs de poker, trop absorbés par la main qui se déroule et les nombreuses liasses qui s'empilent au centre de la table, ne lui prêtent aucune attention. Ali se rappelle qu'au sous-sol se trouve un réfrigérateur rempli de bières de microbrasseries et il se dirige aussitôt vers la chambre froide, dont il ouvre la porte d'un coup d'épaule.

Dès qu'il actionne l'interrupteur, un détail attire son attention.

Son cœur est secoué d'un battement inconfortable.

Le mur à sa droite, naguère dépourvu de toute décoration, est à présent orné d'un cadre.

Sébastien n'a-t-il pas mentionné pourtant que celui-ci avait été retiré ?

Clignant des paupières, Ali s'approche lentement du cadre, dont il ne distingue pas tout à fait la photo. Lorsqu'il le décroche du mur, son souffle se coince dans ses poumons.

La photo n'est pas celle des anciens occupants de ce manoir, quels qu'ils soient.

Cette photo en est une de lui.

Ali se voit, enfant, dans la demeure de ses parents. Sur ce même cliché apparaît son père. Tous deux marchent dans un sentier en pleine forêt.

– Qu'est-ce que..., souffle-t-il pour lui-même en retournant le cadre.

Ali s'affaire à en extraire la photo. Il retire deux épingles puis...

Des mots, à l'arrière de la photo.

Sa stupéfaction est telle que le cadre lui glisse des doigts : la vitre éclate dès qu'elle touche le sol de béton.

Mais l'ivrogne ne baisse pas le regard vers les éclats de verre à ses pieds ; ses yeux sont verrouillés à ces quelques lignes écrites à l'encre à l'arrière de la photo :

*Ils ont quitté vers la forêt, sans se douter que la présence y réside.
Tous ceux qui l'ont suivi connaîtront le même sort.*

Ali secoue la tête, sans parvenir à donner un sens à cet... avertissement ? Dans toute sa confusion, l'ivrogne laisse choir la photo et quitte la pièce vers le rez-de-chaussée. Il retrouve un instant plus tard les joueurs de cartes, qui n'ont pas bougé d'un centimètre.

– Qui a mis ma photo en bas ? enquête-t-il sans détour.

C'est tout juste si quelques sourcils se lèvent.

– J'ai trouvé ma photo en bas, précise-t-il.

Cette fois, un des voleurs dépose ses cartes devant lui et croise le regard d'Ali.

– T'es saoul, Ali.

Ce dernier reçoit cette réplique aussi cinglante qu'une gifle. Il empoigne son hôte par le collet.

– Ma photo a été accrochée au mur, grogne-t-il à deux pouces de son visage.

– Relaxe, relaxe! Je sais pas de quoi tu parles, mais on va venir voir ça avec toi.

L'ivrogne le libère de son emprise. Les quatre joueurs consentent à le suivre dans le soubassement. Ali ouvre la porte de la pièce, qu'il ne se rappelle pas avoir fermée, puis s'immobilise.

Il n'y a rien au sol.

Ni cadre ni photo.

Rien, hormis quelques éclats de verre.

Non, Ali, n'a pas halluciné. Quelqu'un est bien en train de lui jouer un tour.

– Elle est où, ta photo? lui demande-t-on.

Mais l'esprit de l'ivrogne est ailleurs, déjà; ce dernier cherche de part et d'autre un endroit où l'on pourrait s'être caché. Ses propres gestes lui rappellent ceux de Sébastien, qui a mené ses propres fouilles derrière le cabanon un instant plus tôt.

Je la pogne pas. Je te jure, c'était barré il y a deux minutes!

Personne derrière les réfrigérateurs, ni derrière cette poutre. Tout au fond, cependant, Ali trouve une porte menant apparemment à un réduit quelconque.

Verrouillée.

Il y a plein de portes barrées un peu partout, c'est weird.

Les coups de poing qu'il y décoche ne lui fournissent aucune réponse.

– Ça va, Ali?

L'ivrogne a trop de mal à gérer ses propres inquiétudes pour répondre à celles d'autrui. Rebroussant chemin, il écarte sèchement les hommes qui l'ont suivi jusqu'ici, gagne la cuisine, traverse le salon en bousculant deux danseurs, monte les escaliers puis rejoint une des salles de bain.

Verrouillée, encore.

Soupirant d'impatience, l'ivrogne traverse le dortoir jusqu'à la deuxième salle de bain, dans laquelle il s'enferme. Il se traîne jusqu'à l'évier puis s'observe sombrement dans le miroir.

Aurait-on mis quelque chose dans son verre ?

Ce ne sont pas les substances hallucinogènes qui manquent, par ici.

D'ailleurs, n'a-t-il pas bu un verre de ce punch sans avoir la moindre idée de ce qu'il contenait ?

L'ivrogne s'ébroue. Non, il n'hallucine pas. Le ciment était jonché d'éclats de vitre.

Le cadre était bel et bien là.

Mais pourquoi sa photo ? Comment...

Un scintillement dans le miroir attire alors son attention.

Sur le mur de la salle de bain, derrière lui, est fixé un cadre.

Un autre.

Dans un état d'agitation confuse, Ali fait volte-face et s'en empare sans détour.

Une photo de lui, encore.

Le voici enfant, près de la mer, enlaçant sa mère.

Ses mains tremblantes retirent à toute vitesse la photo de son enveloppe métallique. Dès qu'elle se retrouve entre ses doigts, Ali la retourne avec appréhension.

Confirmant ses craintes, des mots se révèlent sous ses yeux exorbités.

Ils se sont baignés, sans se douter que la présence les y attendait.

Tous ceux qui l'ont suivi connaîtront le même sort.

Ali se pétrifie tout à coup.

Ce bruit...

Comme si l'on frappait à répétition contre l'un des murs.

Toc. Toc. Toc.

L'origine du bruit se précise lorsque s'y joint un cri étouffé. Ali pivote vers la fenêtre de la pièce. Celle-ci est entrouverte.

Ils se sont baignés...

Le spa.

Ali peut clairement le voir en contrebas. Son couvercle est abaissé; il est périodiquement secoué, à croire qu'on lui donne des coups depuis l'intérieur.

Des cris. Des gémissements. Des quintes de toux violentes.

Non, quelque chose ne va pas.

Lorsqu'il remarque une chaîne qui le traverse d'un bout à l'autre, il comprend.

On a refermé le couvercle alors qu'on s'y baignait, et cette chaîne le maintient fermé! Sébastien et les autres sont en train de se noyer!

Ali se précipite hors de la salle de bain, pénétrant dans le dortoir. Une dizaine d'hommes sont ici endormis, malgré la musique assourdissante qui s'élève depuis le rez-de-chaussée. D'un geste affolé, l'ivrogne tente d'en réveiller un, puis un second, en vain – rien à faire. Ceux-là sont lénifiés par il ne sait quelle drogue; le bâtiment entier prendrait feu qu'ils n'ouvriraient pas les paupières.

– Merde! peste-t-il en courant vers son propre lit.

Il se rappelle les armes à feu, laissées dans son sac. Dans la pénombre, il s'accroupit puis tend les mains vers ses affaires.

Les armes ont toutes disparu. Il ne reste au fond du sac que les liasses de billets ainsi que les bouteilles d'alcool.

Rattrapé par l'urgence de porter secours aux hommes enfermés dans le spa, Ali pousse un juron résigné avant de dévaler les marches.

– J'AI BESOIN D'AIDE! hurle-t-il en traversant la piste de danse improvisée.

Mais ses appels sont noyés dans la mélodie assourdissante.

– T-Roy, viens m'aider ! ordonne-t-il une fois dans la cuisine.

L'intéressé comprend aussitôt, par le tremblement qui habite la voix de son compagnon, que l'heure n'est pas à poser des questions. Il se lève brusquement de sa chaise et suit Ali jusqu'à l'extérieur.

– Ils sont coincés en dessous ! lui crie-t-il.

Le couvert, maintenu rabattu, est secoué par les coups de poings de ceux qui sont emprisonnés. Les baigneurs toussent bruyamment, gémissent, crachent. Rejoint par T-Roy, Ali accourt vers le spa : des chaînes épaisses, celles-là même qu'il a aperçues dans le cabanon, maintiennent le couvert fermé. L'ivrogne tire sur l'une d'elles, ne parvenant pas à la déplacer ne serait-ce que d'un centimètre.

– Y'a un cadenas ! s'affole T-Roy. Quelqu'un les a embarrés en dessous ! Qu'est-ce que... Y'a tout un système sous le spa ! C'était déjà là à notre arrivée, c'est sûr !

Les hommes coincés toussent à s'en déchirer la trachée. Les coups, incessants, commencent à faiblir. D'ailleurs, Ali grimace en inspirant l'air qui empeste le chlore et le vinaigre.

Les baigneurs ne sont pas simplement coincés là ; celui qui a enchaîné le couvert a dû déposer au préalable une substance quelconque dans l'eau, un poison qui les empêche de respirer. Près d'un tas de serviettes, Ali repère le trousseau de clés dont s'est emparé Sébastien.

– Là, essaie toutes les clés ! ordonne-t-il à T-Roy. Je m'en vais chercher des haches !

Si nulle clé ne peut ouvrir les cadenas fixés aux chaînes, Ali comprend qu'il faudra tenter de les détruire ; il n'a pas oublié les deux haches fixées au mur du cabanon.

La porte de la petite cabane est entrouverte, et son unique ampoule, éteinte.

Ivre, Ali peine à réfléchir convenablement. Les toussotements le ramènent durement à la réalité. Se pourrait-il que quelqu'un se cache à l'intérieur, comme le craignait Sébastien? Se maudissant de n'avoir pas apporté une des innombrables armes à feu, Ali entre dans le cabanon et actionne l'interrupteur. Le souffle coincé dans sa gorge est expulsé d'un soupir – il n'y a personne.

Ce répit dans l'effroi ne dure cependant qu'une seconde.

Des deux haches fixées au mur, il n'en reste qu'une.

Le cœur battant à tout rompre, Ali fait un pas afin de s'en emparer. Son pied fauche deux récipients de plastique, qui tournoient sur eux-mêmes.

Deux contenants d'eau de javel et de vinaigre, à présent vides.

Ces deux contenants dont il a remarqué les cernes, dans la salle de bain, peu après son arrivée. On ne les avait pas retirés de là simplement pour faire le ménage.

Dès que la hache se retrouve entre ses mains, Ali la brandit, prêt à l'abattre. Celui qui est entré ici pourrait être n'importe où. Haletant, il quitte le cabanon, regardant nerveusement de tous les côtés.

– DÉPÊCHE! le presse T-Roy. Y'a pas une hostie de clé qui marche!

Ali franchit en courant la dizaine de mètres le séparant du spa, manquant de glisser sur la fine couche de neige. L'horreur enfle plus encore dans sa poitrine lorsqu'il constate que les toussotements ont faibli; de même, plus aucun coup n'est porté contre le couvert du spa.

– Y'est où, ton *gun*? s'emporte Ali. Quelqu'un se cache, pas loin! VA CHERCHER UN *GUN*!

T-Roy tâte inutilement ses vêtements et ne semble constater qu'à ce moment qu'il n'a plus son arme en sa possession. Il hoche la tête et court vers le bâtiment à toute vitesse.

Alors, sans plus attendre, Ali abat la hache sur les maillons de la première chaîne. Le bruit métallique résultant de l'impact lui fait comprendre qu'il ne sera pas simple d'en venir à bout. Galvanisé par les cris étouffés qui s'élèvent depuis l'intérieur du spa, Ali frappe de plus belle.

Une puissante odeur chlorée le fait tousser à son tour.

Vinaigre et chlore.

Deux contenants entiers ont été vidés dans l'eau du spa, avant qu'on rabatte et attache le couvert. Ne s'agit-il pas là de produits que tout le monde possède chez soi? Ali n'a aucune idée du composé que ces deux liquides forment une fois mélangés, mais ses bronches s'enflamment. Incommodé par une toux virulente, il peine à manier sa hache, dont il frappe malgré tout à répétition la chaîne aussi puissamment que possible.

La tête métallique heurte les mailles pour une cinquième fois lorsque cède un premier maillon : la chaîne s'agite tel un serpent avant de glisser sur le bois du patio.

Deux autres chaînes retiennent le couvert, sous lequel Ali entend les hommes vomir.

T-Roy revient en trombe auprès de l'ivrogne, auquel il tend un pistolet déniché il ne sait où.

– Continue... à ma place tousse Ali en tendant la hache à l'autre voleur.

Ali s'empare du pistolet puis titube en s'éloignant du spa, à la recherche d'air pur. Il a l'impression d'avoir des braises dans les

poumons et l'œsophage, braises qu'attise chaque inspiration — cette douleur lui offre un effroyable aperçu de l'enfer où sont prisonniers les cinq hommes. L'ivrogne, sérieusement étourdi, plaque une main sur sa gorge, qu'il masse sans atténuer le mal qui la ronge. Toussant de manière incontrôlable, il tente de reprendre ses esprits. Non loin de lui, T-Roy multiplie les coups de hache contre les chaînes. En s'appuyant sur le patio, Ali remarque des traces de pas sur la neige. Celles-ci, partant du cabanon, contournent le spa avant de s'éloigner vers la forêt.

La forêt...

Daniel et tous les autres, partis en raquette...

L'évidence lui enserme le cœur telles les serres d'un rapace.

Si le message à l'arrière de la photo trouvée dans la salle de bain était un avertissement... Celui près des réfrigérateurs au sous-sol doit en être un aussi.

Ils ont quitté vers la forêt, sans se douter que la présence y réside.

Ali comprend enfin.

Comprend trop tard.

Et il devine que l'horreur n'en est qu'à ses balbutiements lorsqu'il se rappelle...

Une hache manquait au mur du cabanon.

3

— Ça veut pas... briser! s'époumone T-Roy en multipliant les coups de hache.

Le jeune homme se met à tousser, atteint à son tour par les vapeurs toxiques qui émanent de l'eau du spa. Ali, de son côté, est pétrifié, autant par l'effroi que l'impuissance. Cela ne fait plus aucun doute : quelqu'un se cache à l'extérieur de la résidence.

Quelqu'un qui s'en prend à eux.

À les tuer.

Quelqu'un qui, à en juger par ces chaînes et ces contenants de vinaigre et de javel, a minutieusement orchestré son œuvre.

Quelqu'un qui pourrait être n'importe où.

Ali manie nerveusement le pistolet, qu'il braque alternativement vers la forêt, le stationnement et le cabanon. À travers la musique qui résonne depuis l'intérieur, la toux de T-Roy et les pulsations de son propre cœur, Ali n'entend plus les hommes coincés. Nul ne frappe, nul ne gémit, nul ne tousse.

Mais l'horreur sait croître toujours, creuser plus profondément dans l'obscurité; l'horreur n'a pas de seuil.

Un hurlement jaillit depuis le ventre ténébreux de la forêt. Les deux hommes, anhélant, se tournent d'un même mouvement vers les troncs obscurs.

– Continue ! rugit Ali, voyant que T-Roy a ralenti la cadence.

– Où tu vas ?

Mais Ali, saisissant la poignée du pistolet de ses deux mains frigorifiées, ne répond pas ; à vrai dire, il ignore la réponse à cette question.

Il ira où les empreintes dans la neige le mèneront.

• • •

Le voile blanc rend les bois somme toute plutôt clairs malgré l'obscurité. Ainsi les empreintes dans la neige sont simples à suivre. Premier constat auquel en vient le voleur : celui qui est à l'origine de ces traces courait, à en juger par l'espacement entre chaque marque. En certains endroits, le sol est dépourvu de flocons en raison des feuillages denses en surplomb, ce qui rend le pistage laborieux. Ali sent son corps entier secoué de frissons ; la poignée du pistolet se glace dans sa paume. À mesure qu'il s'enfonce dans la forêt, les coups de hache de T-Roy se font de plus en plus distants.

Livrogne n'ose pas avancer plus vite, même s'il sait que son devancier courait à grandes enjambées. Il sait que celui qui a intoxiqué les baigneurs pourrait le surprendre, caché derrière une broussaille ou un tronc. L'arme à feu levée, Ali progresse prudemment.

Du moins, jusqu'à ce que le silence soit une fois de plus brisé par un cri.

Un son effroyablement net se rend à ses tympans — celui d'une hache qui s'abat sur une surface dure. Des branches craquent, des plaintes étouffées s'élèvent.

Ali baisse la tête : les traces de pas qu'il suit depuis plusieurs minutes déjà croisent maintenant celles, plus nombreuses et plus larges, des raquettes empruntées par ceux du groupe.

C'est exactement ce qu'il craignait.

Cette fois, l'ivrogne se met à courir, courir pendant il ne sait combien de minutes. Nouveau cri de douleur, puissant — tout près. Ali voudrait être silencieux, miser sur l'effet de surprise, mais sa toux persistante le trahit constamment.

— HEY! hurle-t-il dans l'obscurité.

Un inquiétant silence s'ensuit. Cherchant un indice, Ali balaie la forêt de ses yeux exorbités, pistolet brandi.

Coup de hache.

Encore un autre.

Mâchoires serrées, muscles crispés, Ali suit les traces qui le mènent plus profondément encore dans les bois. Les cris ne provenaient pas de bien loin ; le porteur de hache doit être tout près.

Les empreintes de raquettes commencent à se disperser ; certaines vont vers la gauche, d'autres vers la droite. D'après ces traces plus larges, Ali devine que certains sont tombés puis se sont relevés dans un évident empressement. Son cœur rate un battement lorsque l'ivrogne repère une première giclure de sang dans la neige partiellement fondue. L'hémoglobine, en quantité généreuse, offre une piste encore plus inquiétante. Quelques conifères sont contournés, puis un rocher est enjambé. Ali s'arrête aussitôt.

Une raquette brisée repose dans un amas de neige et de sang. Des branches arrachées sont éparpillées dans cette zone, qui a visiblement été le lieu d'un combat.

Un craquement le fait braquer son pistolet vers la droite. Frigorifié, Ali poursuit son enquête, l'index prêt à enfoncer la détente.

Un corps a été traîné par ici.

L'hémoglobine décrit sans interruption une longue traînée sur les feuilles mortes.

Les bottes de l'ivrogne mordent la neige ensanglantée jusqu'à une petite clairière.

Face à ce qu'il découvre, Ali ne peut pas se retenir plus longtemps : il vomit tout le contenu de son estomac en tombant à genoux. Sa quinte se fait plus violente : Ali tousse, crache, râle.

Des corps des huit hommes partis en raquette, il ne reste que des membres désarticulés. Des membres tranchés, arrachés, disposés apparemment dans un ordre formant une sorte de symbole grotesque. De ces bras, jambes, têtes et torses arrachés s'écoule une telle quantité de sang qu'une petite rigole écarlate s'est creusée sur le lit de neige, là où le terrain décrit une pente discrète. La hache, couverte de giclures et de caillots jusqu'au manche, est plantée dans la tête de Daniel.

Ali voudrait fuir. Mieux encore : disparaître.

Or l'effroi lui rappelle à chaque battement de cœur qu'il est ici, au cœur d'une forêt dont il ignore l'étendue, près d'un tas de cadavres outragés – près d'un meurtrier au dessein aussi mortel qu'inexplicable.

En vérité, il doute que tout ceci soit l'œuvre d'un seul homme ; un homme n'aurait pas eu le temps de s'en prendre à autant de victimes, de démembrer les corps un par un pour former cette affreuse sculpture de chair..

– Montre-toi ! s'écrie Ali entre deux toussotements. Sors de ta maudite cachette !

L'ivrogne se relève péniblement, brandissant toujours son pistolet. Il s'écarte de la lisière des bois, craignant qu'on le surprenne par derrière. Après avoir fait un tour sur lui-même, il constate que sa bravade reste sans réponse.

À présent, parvenu tout près des membres arrachés, il ose les regarder avec plus d'attention.

Les huit têtes tranchées sont alignées en haut du monstrueux symbole.

Un nœud se forme dans la gorge douloureuse d'Ali, qui s'éloigne de quelques pas du lieu du carnage. Des bras, jambes et torsos des victimes ont été collés volontairement les uns aux autres dans un but précis.

Les membres ne forment pas un symbole, mais un nombre.

30

Ali se fige.

30?

Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Pourquoi d'abord avoir pris le temps et le risque de former de pareils caractères avec des membres humains?

Un nouveau spasme nauséeux contraint Ali à détourner les yeux des amas de chair. L'individu responsable du carnage, ou cette *présence*, quelle qu'elle soit, n'a certainement pas l'intention de jouer bien longtemps.

Ali ne sent presque plus ses doigts collés au pistolet. Il ne peut pas demeurer ici plus longtemps. Saura-t-il seulement retrouver son chemin? La neige tombe à gros flocons sur la forêt; les traces qu'il a suivies pour se rendre jusqu'ici risquent de disparaître bientôt. C'est du moins ce qu'il craint jusqu'à ce qu'il remarque d'autres traces de pas ensanglantées sur la neige – des traces qui vont en sens inverse des autres.

Ces empreintes, pour être ainsi imprégnées d'hémoglobine, ne peuvent être que celles du meurtrier.

Et ces traces, inexplicablement, ne trahissent la présence que d'un seul individu.

Ali, qui craignait qu'on le surprenne à tout instant, comprend à ce moment que l'assassin a depuis longtemps quitté ce coin de la forêt.

Et ces traces semblent mener tout droit vers la résidence.

4

Ali ne se souvient pas de la dernière fois qu'il a couru si vite ; même lors des vols de dépanneur, il ne perdait pas haleine à un point tel. Ses poumons souffrent encore des exhalaisons du spa, et l'alcool qui nage dans ses veines atténue l'effet de l'adrénaline. Les traces qu'il suit depuis la découverte du charnier le rapprochent de la résidence, dont il entend à présent la musique. Comment diable peut-elle encore jouer ? Ne se doute-t-on de rien, à l'intérieur ? T-Roy n'a-t-il pas averti tous les autres ? L'ivrogne titube puis s'appuie à l'arbre tout près. Il lui faudrait courir encore plus vite, mais il n'en a plus la force.

Et son esprit ne peut chasser ces mots, qui repassent en boucle dans sa tête.

Ils ont quitté vers la forêt, sans se douter que la présence y réside.

La présence... Quelle présence ? Si on cherche à lui faire croire à une entité surnaturelle, c'est raté : Ali n'est pas suffisamment stupide pour croire à des absurdités pareilles.

Enfin, il cherche à s'en convaincre.

Ali tousse, crache, puis renifle.

Cette douleur le ronge des sinus jusqu'aux poumons...

Il déglutit, sentant sa salive descendre le long de son œsophage ainsi qu'une goutte d'eau sur un champ de braises.

Les corps démembrés semblent collés à sa rétine. Il revoit les huit têtes alignées, la rigole de sang et le nombre composé de ces chairs...

La crainte de trouver un spectacle aussi sordide dans la résidence lui confère l'énergie nécessaire pour poursuivre son avancée. La cyanose a bleui ses lèvres et ses extrémités ; Ali doute de réussir à atteindre une cible quelconque en tremblant de manière aussi incontrôlable.

Une minute plus tard, il s'apprête enfin à émerger du couvert de la forêt.

À travers les fenêtres du bâtiment, Ali remarque que des hommes dansent dans le salon comme si de rien n'était, abrutis par la musique assez forte pour leur fissurer les tympanes.

Assez forte pour les rendre sourds à tout ce qui peut se dérouler tout près d'eux.

En montant les marches du patio, Ali constate qu'une fois de plus, il a été devancé.

Le couvert du spa est complètement ouvert, or les corps de Sébastien et des quatre autres qui s'y baignaient nagent dans une eau souillée d'urine, de sang et de vomissures. Un cigare flotte sur l'eau putride.

Tout près du bassin, le corps de T-Roy est étendu sur le dos. La hache grâce à laquelle il a réussi à pulvériser les trois chaînes est enfoncée dans son plexus.

Ali plaque sa main libre sur ses lèvres tremblotantes.

Sur le front du jeune homme, en ligne droite avec l'affreuse plaie creusée par la hache, un nombre a été gravé, laissant quelques gouttes de sang perler sur sa tempe.

24.

Cette fois, ce nombre éclaire sombrement la conscience d'Ali ainsi qu'une torche lancée dans un précipice sans fond.

24, soit encore six de moins.

24, soit le nombre de voleurs encore vivants rassemblés dans ce lieu.

Cette déduction glace plus encore le sang d'Ali.

Ils étaient en effet quarante-et-un dans le bunker. Ali en a lui-même tué un. Un deuxième, refusant de violer Suzanne, s'est ensuite enfui.

En restait alors trente-neuf.

Huit ont été tués dans la forêt.

Non, quelque chose ne fonctionne pas... Pourquoi le nombre trente a-t-il été composé avec les membres désarticulés plutôt que trente-et-un, alors ?

Ali secoue la tête.

Six autres ont été tués sur le patio...

Encore ici, le résultat comporte une erreur — une victime de trop. Ali en oublierait-il une ? Le meurtrier aurait-il tué quelqu'un avant même de s'en prendre aux baigneurs ?

À moins que...

À moins que le meurtrier lui-même soit un voleur, présent parmi eux depuis le début ?

Resserrant sa poigne sur le manche du pistolet, Ali s'approche de la porte patio, qu'il découvre entrouverte. Sur les dalles de céramique de la cuisine, de nouvelles empreintes de semelles ensanglantées sont visibles.

Le meurtrier est bel et bien passé par ici il y a peu de temps.

Personne ne se trouve assis dans la cuisine. L'angoisse lui oppressant la poitrine, Ali fait un pas vers le salon, assourdi par

la musique. Des hommes y dansent toujours, de même que Stéphanie.

Cet aveuglement le sidère.

– Hey, Ali ! s'exclame Stéphanie en le remarquant. Tu viens ? D'ailleurs, tu m'avais pas dit que t'avais invité des amis ! C'était qui, le beau mec qui a couru jusqu'en haut ?

Invité des amis ?

Elle doit remarquer son regard ahuri, puisqu'elle s'approche de lui afin de lui crier, tout près de l'oreille :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ferme la musique, lui ordonne-t-il simplement.

Pour toute réponse, elle le repousse d'une main comme un désagréable trouble-fête. Aussi apeuré qu'agacé, Ali trouve l'interrupteur et allume les lumières du salon.

Des cris et des huées s'élèvent aussitôt chez les danseurs outrés. Est-il donc le seul à savoir comment utiliser ses neurones ? Le temps manque pour expliquer la situation à cette bande d'imbéciles intoxiqués.

– FERME ÇA !

Quelques secondes suffisent pour qu'Ali soit écarté d'un coup d'épaule et que les ténèbres reviennent dans le salon, de même que la musique. Il ne lui en a toutefois pas fallu plus pour remarquer des empreintes boueuses qui se dirigent vers le deuxième étage. Le pistolet calé dans sa paume, Ali pose précautionneusement le pied sur la première marche. Que ne donnerait-il pas pour obtenir enfin le silence ? C'est sans le moindre indice qu'il gagne l'étage supérieur, plongé lui aussi dans la pénombre.

Un détail attire son attention.

Un objet, fixé au mur, et qui n'était pas là la dernière fois qu'il est venu ici.

Un cadre.

Une autre photo de lui, enfant, prise tandis qu'il dormait dans son propre lit.

L'ivrogne se met à trembler de plus belle. Rien ne lui sert de retirer ce cliché pour en examiner le verso ; il sait déjà que s'y trouverait une série de mots aussi stupides qu'inexplicables.

Une clarté discrète provenant de l'extérieur lui permet de se diriger sans trop de difficulté entre les lits du dortoir. L'interrupteur. Où est-il ? Arme à feu brandie, Ali tâte le mur tout près de l'escalier. Juste ici. Un coup d'index plus tard, une lumière aveuglante éclaire l'entièreté du dortoir.

Le cœur battant, l'ivrogne ne remarque à première vue aucun signe de violence. Près d'une dizaine d'hommes sont étendus sur les lits, apparemment en plein sommeil. Si d'aucuns pourraient trouver étonnant que des individus réussissent à dormir avec la musique aussi forte, Ali sait quant à lui que certaines drogues peuvent clore les paupières même en plein cyclone. Jetant un coup d'œil à gauche et à droite, Ali s'accroupit près du premier lit, sur lequel est étendu un homme dans la vingtaine.

— Hey, réveille ! lance vivement Ali tout près de son oreille en le secouant.

Mais l'autre ne remue pas d'un millimètre, ne pousse aucun gémissement. L'ivrogne saisit le visage du jeune homme de sa main libre, cherchant à le tirer du sommeil par la force. C'est à cet instant qu'il remarque un discret filet de sang s'écoulant depuis sa gorge jusque sur les draps. Il faut cette fois plusieurs secondes à l'esprit d'Ali pour percer les brumes affolantes qui opacifient sa conscience.

— Non... Non... Non...

Ali se laisse choir près d'un deuxième lit. Celui qui y dort a une discrète plaie similaire dans la jugulaire ; un filet d'écume glisse de sa bouche entrouverte.

On leur a enfoncé une seringue et injecté dieu seul sait quel poison.

Ce qui semblait un simple dortoir s'est transformé en tombeau. Sentant les marées hautes de la panique déferler dans sa poitrine, Ali passe d'un lit à l'autre à la recherche d'un survivant.

Tous ont subi le même sort.

Ce meurtrier, où est-il donc ?

À bien y penser, rien n'indique que l'assassin agit seul.

Encaissant une énième quinte de toux, Ali braque son pistolet de tous les côtés. C'est ainsi qu'il remarque la porte de la salle de bain entrouverte. Par l'entrebâillement, il distingue une mare de sang. Le cœur au bord des lèvres, il s'approche lentement. Le pistolet tremble au bout de ses mains frigorifiées.

À un mètre devant lui, le tronc affalé contre les marches en céramique du bain, gît le corps d'un autre voleur. Dans son orbite oculaire droit est enfoncée une seringue, dont le piston imite une obole sordide. De l'œil crevé de l'homme s'écoule à petites gouttes un mélange de sang et d'humeur aqueuse qui glissent sur la peau de son cou puis de ses clavicules. Sur le miroir, juste derrière la victime, est peint grossièrement un chiffre ensanglanté :

12.

Il n'y a personne d'autre dans la salle de bain. Comme seul vestige du meurtre qui s'est ici commis, ces empreintes écarlates, les mêmes que celles qu'Ali suit depuis son entrée dans la forêt, maculent la céramique blanche.

Entre les mains du voleur assassiné repose un énième cadre. D'un geste emplí de rage, Ali le lui arrache de ses doigts crispés.

Le voici, enfant, dans la cour arrière de l'ancienne demeure familiale. L'image, sombre, ne laisse discerner que peu de détails. Mais l'ivrogne se rappelle le moment que cette photo a immortalisé : quelque soir d'automne s'était produite une panne de courant. Son frère et lui en avaient profité pour jouer à la cachette.

La lèvre tremblotante, Ali retourne la photo.

Le silence est tombé au même instant que les ténèbres.

Et les gorges ont uni leurs cris au chant des armes.

Tous ceux qui l'ont suivi connaîtront le même sort.

Il s'agit d'un indice. Ces lignes précisent de quelle manière seront tuées les prochaines victimes.

L'ivrogne, en arrivant à ce funeste constat, n'a pas le temps de se relever que toutes les lumières s'éteignent. La musique, de même, cède la place à un silence soudain, un silence trop court – au rez-de-chaussée, des paroles confuses se mêlent à des cris.

Le courant vient d'être coupé.

5

Ali se précipite vers l'escalier.

Ses pires craintes se confirment lorsque les cris se transforment en gémissements, puis en silences. L'ivrogne perçoit le plancher qui craque, le bruit subtil de lames qui découpent l'air aussi bien que la chair.

En arrivant au rez-de-chaussée, Ali se plaque le dos au mur, ne voyant rien dans les ténèbres. Un voleur s'agrippe soudain à lui, tandis qu'un flot de sang se déverse de sa bouche. Un instant plus tard, cet homme s'écroule sur le plancher, un couteau planté dans le haut du dos. Ali ne distingue rien, hormis quelques silhouettes ombreuses dans le salon. Caché dans un coin de la cuisine, il garde son pistolet collé contre lui, incapable de s'en servir convenablement. Tirer à l'aveuglette est impensable ; il ne ferait que blesser un de ses alliés.

Lorsqu'un corps s'écroule tout près de lui, il abandonne l'idée de jouer aux héros : la faible clarté de l'extérieur lui fait remarquer un tas de vêtements près du spa.

Les clés de l'autobus.

Elles doivent être là, dans une des poches du pantalon que portait Sébastien. Ali se faufile jusqu'à l'extérieur, avance sur le

patio en position accroupie, s'approche des vêtements et les tâte de ses mains affolées.

Un maigre trousseau tinte enfin sous ses doigts. Un coup donné contre la vitre, juste derrière lui, le fait sursauter : le corps de Stéphanie glisse bruyamment sur la paroi vitrée, laissant une trace écarlate derrière lui.

Un éclair traverse l'esprit d'Ali : le cellulaire de T-Roy doit encore être dans ses poches. L'ivrogne, haletant, fouille les poches du cadavre, ignorant la hache qui lui perfore le plexus, jusqu'à ce que ses doigts s'enroulent autour de l'appareil.

Tout bruit s'estompe alors, imitant un instant les battements de cœur d'Ali.

Redoutant l'arrivée du meurtrier, l'ivrogne se précipite vers le stationnement avant, contournant la résidence aussi vite que faire se peut. L'autobus, stationné à la lisière de la forêt, est à peine visible dans l'obscurité. Ali manipule difficilement les clés, manquant de les échapper, puis réussit à ouvrir la porte du véhicule. Encaissant une nouvelle quinte de toux, il y pénètre.

Sur le banc du conducteur repose un objet.

Ali doit cligner des paupières à trois reprises pour s'assurer qu'il n'hallucine pas.

Une photo.

Une autre, juste là, sur le banc.

Comme si on l'avait attendu depuis le tout début. Comme si chacun de ses gestes avait été écrit d'avance.

L'instant se suspend, la seconde cesse sa course folle.

Seul le cœur de l'ivrogne continue de tambouriner au creux de sa poitrine.

Les doigts frigorifiés de sa main gauche abordent la photo. Il y a sur celle-ci un feu de camp. Ali peine à se souvenir de l'instant qui y est immortalisé. Tremblant, il la retourne.

Et le feu a rugi depuis l'obscurité.

Le remords ne connaît aucune issue.

C'est ton tour, maintenant, de connaître ton sort.

Ali devrait fuir.

Enfoncer la clé dans le contact.

Pourtant c'est une tout autre idée qui germe dans son esprit, une idée nourrie par le besoin de comprendre, de savoir.

L'ivrogne dépose le pistolet et saisit le téléphone cellulaire de T-Roy, qui repose dans sa poche. D'un coup de l'index, il parcourt l'historique des appels.

Ce numéro-ci, c'est bien lui.

Il se souvient de l'avoir lui-même composé la veille.

Ali lance l'appel. La sonnerie ne résonne qu'une fois avant qu'une voix ensommeillée ne réponde :

– Qui c'est? demande la même voix féminine.

– C'est toi qui vas me répondre, rage Ali entre ses dents. T'es qui? Qu'est-ce que tu me veux?

Quelques secondes s'écoulent. Incapable de supporter davantage ce silence troublé, Ali reprend d'un cri :

– Vous m'avez loué ce chalet... Tout le monde a été tué, hostie!

– Oh...

Les yeux d'Ali s'arrondissent. Cet étonnement... Se pourrait-il que cette femme ignore ce qui se déroule à l'intérieur de sa propre demeure?

– On m'a dit que vous seriez mort, que...

Les pensées d'Ali défilent à vive allure dans sa conscience flagellée.

– Qui vous a dit ça, qui...

Déclit.

On vient de mettre fin à l'appel.

Un mouvement dans le rétroviseur attire tout à coup l'attention du dernier survivant.

Une ombre. Une ombre qui lui rappelle drôlement celle qu'il a remarquée dans les bois, à son arrivée sur les lieux.

La panique lui noue la gorge. Ali enfonce l'instrument dans le contact et essaie de démarrer. C'est avec un soulagement infini qu'il sent le moteur vibrer sous ses pieds. Dès qu'il pose la main sur le bras de vitesse, cependant, un curieux éclat de lumière capte sa vision périphérique. Obéissant à sa curiosité délétère, l'ivrogne observe une fois de plus son rétroviseur.

Une flamme, d'abord discrète, gagne en intensité tout en se rapprochant.

Ali fait volte-face : une longue bande de tissu, telle une corde, relie l'arrière du véhicule à cette flamme. Le feu se propage à une vitesse qui n'a rien de naturel ; on a nécessairement imbibé le tissu d'un liquide hautement inflammable.

Ce n'est qu'une question de temps avant que le feu se rende jusqu'au réservoir d'essence.

Qu'une question de secondes.

Ali enfonce malgré tout la pédale de gaz : l'engin rugit, les roues mordent la terre battue. Derrière l'autobus, le tissu vole tel un serpent de flammes. L'orangé du feu se reflète dans les pupilles de l'ivrogne lorsque l'inévitable se produit : le réservoir explose.

La détonation est si violente que les vitres arrière éclatent, de même que les pneus. Une onde de chaleur et de fumée propulse Ali sur le pare-brise. En perte de contrôle, l'arrière de l'autobus glisse sur le chemin jusqu'à percuter le tronc d'un arbre massif. Les poumons déjà à vif d'Ali sont cette fois assaillis par une

fumée noire, opaque, alors que le brasier ronge le mobilier. L'ivrogne réussit à se glisser par la porte entrouverte, se heurte les côtes aux marches, puis roule sur le sol humide.

Une silhouette sinistre, auréolée par les flammes, se profile alors à sa droite.

Les mains d'Ali, crispées par la douleur, cherchent le pistolet qu'il avait en sa possession avant l'explosion. Il n'est nulle part à proximité.

Ali fixe l'ombre, prolongée d'un côté par un fusil d'assaut, qui s'approche d'un pas conquérant. De chaque côté d'elle, des silhouettes, par dizaines, percent les ténèbres. La mâchoire du voleur tremblote.

Un seul mot, aussi improbable soit-il, traverse sa conscience ainsi qu'un éclair.

– La présence... Celle qu'ils craignaient... C'est vous.

Cette présence dont a parlé le livreur, celle à laquelle faisaient mention ces avertissements sous chaque photo... Était-elle donc vraie ?

Toutes les barrières encloisonnant le réel se fissurent – Ali chute dans un abîme insondable.

Or malgré sa détresse, il sait pertinemment qu'il est inutile d'espérer la pitié d'un être qui a tué près de quarante personnes en moins d'une heure. C'est pourquoi il reste étendu à plat ventre, à bout de souffle, à fixer celui qui s'approche irréductiblement. N'est-ce qu'un hasard si Ali est le dernier à être abattu ? Non, ce ne peut l'être.

La présence n'est désormais plus qu'à un mètre de l'ivrogne.

– Je suis désolé ! beugle-t-il, affolé et ignorant toujours ce qu'on lui veut. Je... J'ai de l'argent, si vous... S'il vous plaît...

Un rire gras l'interrompt froidement.

Et ce rire fait aussitôt regretter à Ali que la menace soit bien humaine.

– Tu as de l’argent, hein? C’est bizarre, mais j’ai comme le *feeling* que cet argent-là, il est pas à toi.

Le brasier qui consume la carcasse ferrailleuse de l’autobus éclaire nettement à présent l’individu qui se trouve devant lui, flanqué de tous les autres. Bien que les deux tiers de son visage demeurent camouflés par du tissu, cet homme n’est pour Ali qu’un inconnu parfaitement dérangé.

Du moins, jusqu’à ce qu’il remarque le bout d’un tatouage au haut de sa joue, reconnaissable entre mille.

Une étoile à six branches.

– Une présence..., le nargue-t-on. Pis t’as cru à ça, toé, le cave?

– Keven..., gémit Ali. Co... Comment?

Voilà tout ce qu’il réussit à articuler avant de tousser à s’en écorcher les bronches. L’individu retire son foulard. Ali ne s’est pas trompé : il s’agit bien du trafiquant dont il a découvert le repaire, dans les bois. Ce même trafiquant auquel il a tout volé – auquel il a donné toutes les raisons de tuer les membres de son groupe, un par un.

Tandis que ses sbires observent la scène en silence, Keven lève sa main libre, puis forme de son pouce et de son index un chiffre, un dernier.

Zéro.

– Et moi, je compte pas? toussote Ali.

À moins, évidemment, qu’on le considère déjà comme étant mort. Keven lève son fusil d’assaut, mais plutôt que d’en pointer le canon vers l’ivrogne, il en utilise la crosse pour le frapper au front. Ali sent un craquement parcourir son crâne tel un courant

électrique. Il aurait voulu perdre connaissance, fermer les paupières pour ne plus jamais les rouvrir, mais le voici qui résiste. Il lève piteusement une main, sans égard à l'irréductibilité du meurtrier. Mais sans surprise, Ali ne reçoit aucune pitié ; à l'inverse, il encaisse un deuxième coup, sur le côté du visage.

La tête de l'ivrogne retombe durement sur le sol.

Et enfin...

Enfin, ses paupières se ferment.

TROISIÈME PARTIE

1

Cassim baissa la tête, puis couvrit sa femme blessée de sa plus triste étreinte.

Ces secondes étaient les dernières de sa vie.

S'il fermait les yeux, c'était qu'il ne voulait pas apporter dans l'au-delà l'image de T-Roy braquant un pistolet vers lui. Tout ce qu'il désirait, c'était de sentir encore un peu la chaleur de Suzanne, son parfum. Il se contenta de bercer doucement sa bien-aimée, des larmes coincées derrière ses paupières.

Lorsqu'il entendit un déclic provenant de l'arme à feu, Cassim ne put s'empêcher de crier. Son hurlement fut immédiatement enterré par deux coups de feu.

Comment était-il encore en vie?

Ses tympan, parcourus d'acouphène, n'entendirent qu'à peine les semelles de T-Roy qui gravissait les marches de béton.

Avait-il choisi de les épargner?

Cet homme sans scrupules avait-il donc, tout au fond de lui, une once de pitié dans l'océan de sa cruauté?

Deux trous perforaient la chaise renversée à leur droite; le bois avait éclaté par endroits. Oui, T-Roy avait choisi de ne pas les

tuer, et avait plutôt visé cette chaise, probablement pour qu'on ne lui pose aucune question. Sans doute croyait-il inutile de leur ficher une balle dans le front et de s'encombrer la conscience de pareils meurtres ; le trafiquant, à son retour, se chargerait bien lui-même de cette sombre besogne.

N'est pas forcément meurtrier qui est voleur, violeur même.

Dès que la trappe se referma avec fracas, Cassim serra sa femme avec plus de vigueur – plus de douleur. Il laissa jaillir les larmes ; toutes celles qu'il avait retenues coulèrent de ses yeux jusqu'à se perdre dans les cheveux ébouriffés de Suzanne.

– Je suis tellement désolé, larmoya-t-il en la berçant faiblement.

Or Suzanne ne réagit pas ; elle demeurait étendue, à moitié nue, dans la même position qu'on l'avait forcée à adopter lorsque les hommes, les uns après les autres, s'étaient défoulés sur son corps. Ce fut Cassim lui-même qui s'évertua à remonter les sous-vêtements de sa femme depuis ses chevilles jusqu'à sa taille. Ce faisant, il se mit à pleurer de plus belle, constatant le nombre d'hématomes qui couvraient les chevilles, les cuisses et le ventre de sa bien-aimée, constatant les marques de dents et d'ongles qui lacéraient sa peau de toutes parts. Que des humains puissent infliger un tel supplice à une inconnue le dépassait ; il en avait alors la preuve sous les yeux : la cruauté est programmée dans l'ADN humain aussi bien que le besoin de respirer.

Cassim aurait voulu que Suzanne pleurât de même, qu'elle se secouât, la prît dans ses bras – n'importe quoi pour qu'elle bouge. Ainsi immobile, elle avait déjà l'air morte. Le désir de vivre avait délaissé son âme, éteignant toute lueur au fond de ses pupilles. Suzanne fixait le vide comme si elle y sombrait, avalée dans un précipice de douleur sans fond.

– Suzanne..., dit piteusement Cassim.

En tout autre instant, il lui aurait répété sans discontinuer que tout était fini. Il lui aurait promis que plus rien ne lui arriverait jamais, que le temps était venu de panser lentement ces profondes blessures, qu'il la protégerait corps et âme... Mais Cassim savait que rien de tout cela n'était vrai. Son immonde frère avait changé le mot de passe de la trappe, le condamnant à moisir dans ce bunker jusqu'à ce que son propriétaire revînt. Ce dernier constaterait qu'on avait tout volé de son trésor, et ensuite ?

Cassim préférait ne pas y penser.

On lui avait pris son téléphone cellulaire. Tout ce dont il disposait, c'était d'un peu de temps. Cassim ignorait tout du propriétaire de ce bunker, hormis ce qu'il en avait déduit des discussions échangées entre les voleurs au cours des dernières heures. Pouvait-il espérer le surprendre à son entrée dans le repaire, l'assommer avec un objet quelconque, puis fuir dans les bois ? Non, c'était impensable ; en constatant que son mot de passe avait été changé, le trafiquant prendrait toutes les précautions nécessaires. Il était d'ailleurs évident qu'il aurait une arme à feu à sa disposition.

Cassim caressa une dernière fois les cheveux de sa femme avant de se redresser. Les voleurs, qu'avaient-ils laissé derrière eux ? Un bref examen du bunker lui confirma que la totalité de l'argent et des armes avait disparu, hormis quelques fusils de lourd calibre dépourvus de chargeurs ; ne restait ici que des œuvres d'art inutiles.

Cassim ne pouvait qu'attendre.

• • •

Il fallut quelques heures au trafiquant pour revenir au bunker. Cassim sursauta lorsqu'il entendit un coup donné contre la

trappe métallique. Suzanne, elle, se blottit dans les bras de son mari. Ce dernier la sentait calme ; elle ne tremblait pas, comme si elle avait déjà accepté ce qui suivrait. Assis au centre du bunker, enlacés, tous deux attendirent en silence, les yeux verrouillés sur la trappe.

Cassim comprit rapidement que son frère n'avait pas menti : le mot de passe avait été changé. Pour cette raison, le trafiquant lui-même ne parvenait pas à ouvrir la trappe. Le couple entendait le propriétaire du bunker frapper, gratter la surface métallique.

Tout bruit s'évanouit alors.

Cassim et Suzanne échangèrent un regard : il fallait que le trafiquant pénètre dans le bunker, autrement ils en resteraient prisonniers jusqu'à mourir de soif.

Le silence ne dura cependant qu'une minute : le sifflement aigu d'une scie se rendit à leurs tympans. En haut de l'escalier, de la poussière de béton forma un nuage qui s'épaississait. À défaut d'ouvrir la porte, on comptait détruire les murs du bunker même. Le tapage dura plusieurs minutes ; des coups de massue relayèrent le sciage des lames, jusqu'à ce que des blocs de béton armé entiers tombent dans les escaliers. Un faible rai de lumière pénétra le bunker, immédiatement suivi d'une ombre.

Le trafiquant, armé d'un fusil d'assaut, descendit lentement les marches.

Cassim retint son souffle. Un tatouage couvrait la moitié du visage de cet homme aux lèvres crispées en un rictus colérique. Ses yeux se plissèrent en balayant le bunker des yeux. Presque tout avait été volé, tel qu'il le craignait, visiblement.

Le cœur de Cassim rata un battement lorsque le fusil se retrouva braqué sur lui.

Le trafiquant avança, posément. Derrière lui, ses hommes de main descendirent à leur tour, encerclant le couple ainsi qu'une meute de loups autour d'un cervidé blessé.

Keven s'éclaircit la gorge, peinant à masquer sa fureur.

– Je pense qu'on a une petite discussion à avoir, vous deux pis moé, lança-t-il.

Il se mit à faire les cent pas, alors que Cassim et Suzanne demeuraient pétrifiés. Le trafiquant délaissa alors subitement le garde-main de son arme afin de saisir Cassim par la nuque. Il tira sèchement, afin que leurs deux visages ne soient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Premièrement, siffla-t-il entre ses dents, on trouve l'endroit précis de mon bunker. Deuxièmement, on trouve le mot de passe. Troisièmement, on vole tout en dedans. Pis pour finir, on abandonne icitte un petit couple, sans leur donner d'arme. Tu peux m'expliquer ça, toé?

Cassim déglutit. Les idées et les mots tournoyaient dans son cerveau, et il ne put qu'en saisir une au passage.

– Ils nous ont laissés ici en étant certains que vous nous tueriez au premier coup d'œil, débita-t-il.

– *Ils? Qui ça, ils?*

Le trafiquant chercha avant tout un indice auprès de ses sbires, mais ne vit chez eux que des haussements d'épaules. Mieux que quiconque, il savait qu'aucun de ceux-là n'aurait pu prononcer le mot de passe.

– Ceux... Ceux qui logeaient à l'École, expliqua Cassim.

Sa voix tremblotait tant qu'elle donnait l'impression qu'il inventait cette histoire à mesure; Cassim fit de son mieux pour se contrôler – de ces explications découlerait sa survie.

– Des voleurs, enchaîna-t-il précipitamment. Ils sont une quarantaine...

Outre Ali, pouvait-il en nommer? Cassim avait bien sûr entendu des hommes s'appeler par leur prénom tandis qu'il avait été attaché... Keven continuait de le fixer, insatisfait de ce qu'il percevait comme des élucubrations.

– Ali, Sébastien... Un autre, je crois, se fait appeler T-Roy...

À ce dernier nom, les yeux du trafiquant s'exorbitèrent.

– Le p'tit crisse...

Keven se redressa en inspirant, délaissant la nuque de Cassim. Il se massa nerveusement le cuir chevelu, perdu dans ses réflexions.

– Comment est-ce qu'ils ont trouvé le mot de passe? reprit-il.

Cassim ne pouvait détacher ses yeux du fusil d'assaut que le trafiquant tenait en bandoulière. Entre ses bras, Suzanne n'osait dire un mot.

– Un d'entre eux vous a suivis jusqu'ici, dans la forêt. Il s'est perché dans un arbre et vous a entendu dire le mot de passe.

– Et vous deux? Pourquoi vous êtes ici? On vous a tabasés, je le devine. Vous avez pas l'air de voleurs, non plus.

Cassim baissa la tête.

– Un des gars qui vous a volé est mon frère, avoua-t-il. Et il a enfin réussi à se venger d'avoir été renié par la famille.

Keven renifla, peu intéressé par cette affaire.

– Où est-ce qu'ils sont, ces hosties de voleurs là? Je vais les tuer, hostie, je vais tous les tuer!

Le trafiquant fut empli d'une rage soudaine telle que Cassim n'en avait jamais vu. La voix de Cassim n'était plus la seule à trembler, désormais, aussi prit-il soin de bien choisir ses mots :

– Je ne sais pas, mais à mon avis, ils ne sont pas allés bien loin...

Contre toute attente, Suzanne prit la parole :

– Ils sont trente-neuf exactement, souffle-t-elle. Trente-huit hommes, et une femme.

Cassim baissa piteusement la tête.

Bien sûr que Suzanne les avait comptés. Comment aurait-elle pu oublier ?

– Ils sont embarqués dans un autobus rempli d’armes, d’argent et de drogue... Ils n’ont pas pu aller n’importe où sans attirer l’attention. Je crois qu’ils sont retournés à l’École, le temps de réfléchir à un plan, expliqua Cassim, qui avait malgré lui entendu maintes discussions entre les hommes qui avaient attendu leur tour.

– Dans ce cas, je vais leur rendre visite, décida Keven en pivotant sur ses talons.

– Attendez...

Le trafiquant s’immobilisa, regardant Cassim par-dessus son épaule.

– Si vous foncez droit vers l’École, vous devrez vous battre contre quatre fois plus d’hommes que vous en avez. Et toutes vos armes... Elles sont en leur possession, maintenant.

Keven consentit à retourner vers Cassim, près duquel il s’accroupit avec autant d’intérêt que d’impatience.

– Si t’as une idée, dis-la tout de suite, le pressa-t-il.

Cassim réfléchissait à toute vitesse.

– Connaissez-vous un endroit où l’on pourrait conduire la quarantaine de personnes qui vous ont volé ? Quelque chose comme un chalet, une maison éloignée...

– J’ai une grosse baraque, dans le coin de St-Côme. À quoi tu penses ?

– Il suffirait de les attirer là-bas et de les attendre. De transformer votre résidence en un immense piège. De les tuer, un par un, sans même risquer la vie d'un seul de vos hommes.

L'intérêt de Keven se voila de suspicion.

– Pourquoi est-ce que tu m'aiderais, au juste ?

Cassim inspira douloureusement.

– Parce que mon frère, Ali, a obligé tous les autres à violer ma femme, chacun leur tour. Parce que moi aussi, je dois me venger.

Un sourire illumina le visage du trafiquant. Moins attendri par cette terrible histoire qu'excité par l'idée d'une revanche entre frères, Keven fit signe à Cassim de se relever. Suzanne et lui obéirent.

– Je veux juste une chose, osa préciser Cassim. Je veux que mon frère reste en vie. Je veux qu'il soit le dernier à mourir, je veux qu'il souffre ici, ajouta-t-il en se pointant la tempe, dans sa tête. Je veux le tourmenter.

Il leva le menton, l'esprit voguant au loin sur une mer de représailles.

– Et je veux qu'on le ramène ici, dans votre bunker. Qu'on répare le mur de ciment que vous avez dû briser, et qu'on le laisse pourrir ici.

2

Jamais Cassim n'aurait un jour pensé s'asseoir à la même table qu'un criminel notoire. C'était que Keven et lui avaient un objectif en commun : retrouver les quarante voleurs qui s'étaient emparés du trésor. À ce titre, Cassim avait apporté une précision : les voleurs n'étaient pas exactement quarante. Ali était en effet accompagné de 40 voleurs, or il en avait lui-même éliminé un, tandis qu'un deuxième avait pris la fuite. Les deux hommes avaient donc précisément 39 individus dans leur mire.

Cassim, qu'on avait mené jusqu'à sa voiture, avait conduit sa conjointe chez son amie avant de s'attabler avec Keven. Il importait avant toute chose que Suzanne pût recevoir des soins, se laver, même si l'horreur de la nuit précédente risquait de lui coller à la peau jusqu'à la fin de ses jours. Cassim n'aurait osé abandonner Suzanne dans un moment pareil, mais celle-ci avait insisté pour qu'il retrouvât Ali.

– Et je veux être là quand vous l'aurez piégé, avait-elle ajouté d'une voix glaciale.

De retour au repaire de Keven, Cassim élaborait les premières étapes du plan. Celui-ci était grandement complexifié par le fait

que ces 39 voleurs étaient désormais armés jusqu'aux dents. Du reste, ni Keven ni Cassim ne souhaitaient qu'un seul d'entre eux leur échappât – il était clair que tous devaient être tués, et le trafiquant promit à son associé d'un jour qu'il garderait précisément le compte de ses victimes imminentes. Car si Cassim se chargeait de la planification, Keven et ses sbires, quant à eux, s'occuperaient de l'exécution.

Le plus important, à cet instant, était de leurrer le groupe, de les diriger tous dans un endroit isolé, dans une prison aux allures de palace, afin de ne pas attiser de suspicion.

Pour ce faire, Cassim eut une idée.

S'inspirant du modèle qu'il avait lui-même utilisé par le passé pour faire la promotion de son bar, il confectionna un faux dépliant pour afficher la résidence du trafiquant comme étant à louer. Au bas de l'annonce, il laissa le numéro d'une amie de l'université.

Sans perdre de temps, Cassim se rendit secrètement devant l'École, qu'il observa de loin. Tel qu'il l'avait imaginé, l'autobus grâce auquel les quarante voleurs se déplaçaient était stationné dans la cour arrière du bâtiment scolaire désaffecté. Maintenant, comment s'assurer que ce faux dépliant se retrouvât entre les mains de son frère? Cassim était d'avis qu'Ali, après avoir lui-même mené le groupe jusqu'au bunker, serait vu comme un leader par les autres membres de son groupe. Il fallait donc que ce soit lui qui reçoive l'annonce.

Caché derrière une haie de cèdres, Cassim vit une jeune fille quitter l'École alors que le soleil était à peine levé. Elle tenait une bougie dans ses mains. À en juger par ses vêtements rapiécés, il ne s'agissait pas simplement d'une enfant du quartier – elle vivait à l'École. Après avoir jeté quelques coups d'œil aux fenêtres

fissurées du bâtiment, Cassim quitta sa cachette et se dirigea vers la jeune fille.

Habitué à côtoyer des inconnus, celle-ci ne broncha pas en voyant l'homme approcher. Ce dernier s'accroupit devant la jeune adolescente afin d'être à sa hauteur.

– Salut, lui dit-il doucement. Comment tu t'appelles ?

– Estelle.

– Estelle, j'aurais besoin que tu me rendes un petit service...

Cassim leva une fois de plus les yeux vers les fenêtres du deuxième étage. Impossible de savoir si on l'observait à l'instant même.

– Est-ce que tu connais quelqu'un qui s'appelle Ali ?

Estelle hocha la tête.

– Parfait. J'aimerais que tu lui donnes ceci, expliqua-t-il en lui tendant le dépliant. Dis-lui simplement que tu as trouvé ça par terre, il va comprendre.

Ainsi la jeune fille regagna l'intérieur de l'établissement. Ne restait plus qu'à espérer que l'on composât le numéro laissé au bas de ce bout de papier. À ce titre, Cassim était confiant ; il n'avait pas oublié que T-Roy, après avoir mis le bordel dans son bar, l'avait pris en photo avec son téléphone cellulaire.

• • •

Il était évident que Cassim ne pouvait pas lui-même répondre à l'appel ; on reconnaîtrait sa voix trop aisément. C'est pourquoi il rendit visite à Valérie, cette amie de l'université, à laquelle appartenait le numéro de cellulaire inscrit au bas du dépliant. Celle-ci ne posa pas trop de questions, voyant l'état agité dans lequel se trouvait Cassim. Ce dernier lui avait donné des consignes claires.

Tous deux sirotaient un café dans un petit appartement lorsque le téléphone, posé au centre de la table, se mit à vibrer.

— Vas-y, réponds ! le pressa Cassim. Oublie pas que tout est écrit ici.

Valérie se permit quelques secondes pour relire en diagonale le texte griffonné à la hâte sur un papier, comme un acteur avant de monter sur scène.

« Bonjour, j'appelle au sujet du chalet annoncé dans votre dépliant... »

Cassim put entendre chacun de ces mots, bien que son amie eût l'appareil collé à son oreille.

« Oui, bien sûr », dit-elle d'une voix à travers laquelle perçait une discrète hésitation.

— C'est lui ! murmura Cassim. Continue, continue !

« C'est pour quelle date ? »

« Ce serait pour aujourd'hui. Est-ce que c'est disponible ? Et c'est combien ? »

« Oui. Trois-mille-cinq-cents. »

Tout se déroulait comme prévu. Son frère était bien trop stupide pour soupçonner quoi que ce soit.

— S'il demande comment payer, dis-lui qu'on réglera ça à la fin du séjour, que tu passeras les voir à la fin de leur séjour ! chuchota-t-il.

« Est-ce qu'on peut payer *cash* ? » demanda Ali au bout du fil.

— Oui, il peut ! ajouta Cassim. Dis-lui qu'il ne peut pas arriver avant 17 h, aujourd'hui, par contre !

« Oui, pas de problèmes. Nous passerons à la fin de votre séjour pour le paiement. Simplement noter que la résidence ne sera pas disponible avant 17 h aujourd'hui. »

«D'accord. Et est-ce qu'il y a d'autres réservations, dans les prochaines semaines? On aimerait ça rester là un bon bout de temps.»

Cette fois, les notes qu'elle avait sous les yeux lui suffirent :

«Non, aucune autre réservation. Vous avez juste à me rappeler quand vous pensez partir! Avez-vous d'autres questions?»

«Non, c'est parfait, merci.»

Et l'appel se termina. Cassim en fut satisfait, même si son amie avait parfois hésité. Or, si Ali n'avait pas eu la présence d'esprit de remettre l'annonce en doute, il ne l'aurait pas non plus pour en faire autant de cet appel.

Valérie resta momentanément muette, l'œil fixé sur son téléphone cellulaire. Son air repentant laissait clairement paraître son impression d'avoir commis une erreur.

– Pourquoi tu lui fais faire tout ça? osa-t-elle demander. Je sais qu'il est croche, mais c'est ton frère, Cassim. Et tu en as juste un.

– C'est un de trop, répondit-il laconiquement avant de prendre une gorgée de café.

Elle fit bifurquer son regard de son appareil aux yeux de son ami.

– C'est lui qui t'a cassé le nez?

Cassim secoua la tête, sans pour autant concéder davantage de précisions. Ali avait commis pire que de lui casser le nez. Bien pire. Mais Valérie ne démordait pas :

– Je t'ai obéi au doigt et à l'œil depuis que tu es débarqué ici sans avertissement. Tu me dois au moins ça, Cass.

Le fond de la tasse de café, au-dessus duquel Cassim se pencha comme devant le puits obscur de ses souvenirs, refléta son visage tuméfié.

– Il a violé ma femme, laissa-t-il tomber.

Valérie parut tétanisée. Ses lèvres s'ouvrirent, puis se refermèrent. Hors de question de mettre en doute la parole de son ami, ou d'exiger de lui des explications supplémentaires. Elle posa sa main sur celle, crispée et froide, de Cassim.

– Qu'est-ce que tu vas faire une fois qu'il sera là-bas ?

Lentement, Cassim leva la tête, l'esprit au loin.

– Je veux le rendre fou. Je veux qu'il en vienne à croire que mon esprit est venu le hanter.

Il inspira, avec cette rage discrète qu'ont les âmes qui savourent le début d'une longue vengeance. Du sac à dos qui reposait à ses pieds, il sortit une dizaine de photos, représentant son frère à différents moments de sa vie. Derrière chacune d'elles se trouvaient de courts écrits, énigmatiques.

– J'en ai une pour chaque situation.

– Cassim, à quoi tu joues ? s'inquiéta Valérie. Il faut que tu arrêtes ça et que tu ailles voir la police. Ce n'est pas à toi de...

– Je veux qu'il en vienne à me supplier, à regretter tout ce qu'il est devenu, la coupa-t-il, une lueur malsaine tremblant dans ses pupilles. Et quand il comprendra, quand il se mettra à genoux, à pleurer, à gémir que notre père avait raison, *qu'il ne mérite pas de vivre...*

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire apaisé.

– Alors à ce moment, je vais le tuer. Mieux encore, je vais le laisser s'en charger lui-même.

La main de Valérie délaissa celle de son ami, qui se leva de table.

– Merci encore pour ton aide.

Valérie semblait sous le choc, autant en raison de la nouvelle terrible que lui avait apprise Cassim que de son implication dans

le meurtre prémédité d'un homme — qu'il fût lui-même un voleur n'avait pas d'importance à cet égard.

Cassim prit la porte de l'appartement sans un mot de plus.
C'était désormais au tour de Keven d'entrer en scène.

3

Dès qu'il apprit la nouvelle, Keven se dirigea vers sa résidence de St-Côme. Il avait stationné son pick-up bien loin, sur un chemin de l'autre côté des bois qu'il dut traverser à pied. Pas question de laisser une seule trace. Il avait donné l'ordre à ses hommes de main d'attendre dans la forêt, au cas où les choses tourneraient mal. Seuls Fred et Mart s'étaient approchés de la résidence à ses côtés.

— Les *boys*, vous allez vous cacher dans les pièces qui vont rester barrées, comme convenu ; vous savez lesquelles. Je vous répète ce que vous avez à faire : quand je vais vous appeler, vous allez remettre les cadres à leur place, avec les bonnes photos dedans. Arrangez-vous pour qu'Ali les remarque. C'est grâce à Cassim que je peux retrouver ceux qui m'ont volé aussi rapidement ; on lui doit bien ça. Il veut faire peur à son *loser* de frère. Faque foutez-lui la chienne. Oubliez pas : on le garde vivant.

Keven se chargerait seul du reste.

Si la vengeance est un plat qui se mange froid, pour le redoutable trafiquant, c'en était également un qui se savoure seul.

Pas question de partager ce savoureux dessert avant d'être soi-même repu.

Il disposait uniquement d'une poignée d'heures pour se préparer à la venue des 39 voleurs. Puisqu'il ne pouvait risquer de s'en prendre directement à autant d'individus armés, il lui faudrait les surprendre, un petit groupe à la fois. Le trafiquant n'en était pas à ses premiers meurtres prémédités ; en fait, pour gravir les échelons et s'emparer de territoires de distribution aussi vastes que les siens, il avait dû tuer des hommes par centaines. Ce défi ne l'effrayait guère ; en fait, il l'amusait.

Dès son arrivée, Keven s'assura de dérober à la vue tout objet risquant de trahir son identité : les photographies furent retirées des murs puis rangées dans un placard, de même que tout stupéfiant, oublié ici et là dans les tiroirs. Il identifia alors certains endroits : le spa, la salle de bain et le dortoir. Il serait plus simple de surprendre ses victimes en ces endroits. Obéissant au plan de Cassim, il rangea les photos qu'on lui avait fournies dans une pièce verrouillée.

Pour le spa, Keven saisit un contenant de vinaigre et un second de javel sous l'évier d'une salle de bain de l'étage. Il avait eu recours une fois, par le passé, à ce poison pour intoxiquer des membres du gang rival qui s'étaient réfugiés dans un bâtiment. En combinant l'eau de javel à un liquide acide, on produit du dichlore, un gaz dont les molécules se lient aux muqueuses des poumons pour en attaquer les tissus. Cependant, seule une exposition prolongée est mortelle. C'est pourquoi Keven devait trouver un moyen de coincer les futurs baigneurs sous le couvert du bassin. Il installa donc un réseau de chaînes sous le spa ; le moment venu, il n'aurait qu'à rabattre le couvert et fixer les maillons au système mis en place.

Le temps pressait.

Keven se rendit dans le coin du dortoir et retira les draps du lit tout au fond. Avec ceux-ci, il se confectionna une corde de fortune, qu'il imbiba d'huile à l'extérieur.

S'il planifiait quelques méthodes d'exécution, le trafiquant savait qu'il était inutile de tout prévoir; à coup sûr, tout ne se déroulerait pas comme prévu. Dans cette équation mortelle, nombreuses étaient les variables inconnues — le moment où seraient découverts les premiers corps, la réaction des autres, leur état physique à ce moment, pour ne nommer que celles-là. Ce fut pourquoi Keven se contenta de ces quelques pièges. Choses faites, il patienta à l'extérieur, sous le couvert de la forêt.

Son propre pistolet logé au bas de son dos, sous sa ceinture, Keven savoura le calme avant la tempête.

Une heure plus tard, le vrombissement d'un moteur gagna en intensité depuis le chemin montagneux.

• • •

Il faisait déjà noir.

L'autobus, dont les phares découpaient les ténèbres, s'avança bruyamment sur le chemin de terre. Keven se redressa. L'intérieur du véhicule, faiblement éclairé vers l'arrière, lui permit d'apercevoir des dizaines d'individus.

L'un d'entre eux semblait d'ailleurs l'observer à travers la fenêtre.

Le trafiquant ne s'en inquiéta pas; ainsi camouflé dans l'obscurité, on ne distinguerait de lui qu'une masse ombreuse. L'autobus se stationna, puis une marée de voleurs surexcités en jaillit, inondant sa propre résidence. Bien qu'agacé par cette vision, Keven se retint d'agir immédiatement; mieux valait attendre, leur laisser le temps de se mettre à leur aise, afin de s'assurer de les prendre par surprise. D'ailleurs, il était convaincu que dans une heure, cette bande d'imbéciles serait ivre, gelée, ou, mieux encore, endormie profondément.

Il se contenta donc de les fixer de loin, à travers les baies vitrées du salon et de la cuisine.

La vengeance imminente gardait Keven au chaud tandis qu'une neige abondante tombait du ciel. La musique qui jouait depuis peu couvrait le bruit de ses pas. Le trafiquant s'apprêtait à rejoindre l'arrière du bâtiment, là où se trouvait le spa, lorsqu'un bruit le figea sur place.

Le bruit d'un moteur – d'une autre voiture.

Keven se munit de son pistolet et se camoufla derrière la haie de cèdres. Il comprit bien vite qu'il ne s'agissait pas de nouveaux invités, mais du livreur de pizza.

Une autre variable qu'il n'aurait su prévoir.

Les pizzérias n'abondant pas dans ce recoin de la municipalité, Ali et sa bande avaient commandé leur repas à ce restaurant que Keven connaissait bien. Le livreur était le même que d'habitude.

Sans aucun doute, ce livreur constaterait qu'il n'y avait rien de normal dans cette situation. Il ne fallait surtout pas que l'employé laisse un indice malgré lui quant à l'identité du véritable propriétaire des lieux.

C'est pourquoi Keven quitta sa cachette et se positionna au centre du chemin de terre enneigé. La voiture, phares pointés dans sa direction, ralentit. Keven s'avança jusqu'au jeune employé, qui baissa précautionneusement sa vitre.

– Oh! s'exclama le livreur. C'est vous! Qu'est-ce que vous faites dehors?

– Il me semble qu'on devait t'avoir appris à pas poser de question.

Cette réplique cinglante laissa le jeune homme pantois. Keven eut alors une idée.

Et si le livreur jouait le jeu?

Cassim lui avait bien précisé son idée de faire croire à Ali que son passé le rattrapait, sous la forme d'une entité quelconque, d'une *présence*...

– Quand on va t'ouvrir la porte, tu vas voir, ça sera pas ceux que tu connais en dedans. Je veux que tu fasses croire à ces gens-là que la maison est hantée, qu'y'a une présence à l'intérieur. Fais-leur croire que cette présence-là, elle a tué les habitants qui vivaient là avant.

Le pauvre homme secoua la tête, confus. Manifestement, maintes questions tournaient en boucle dans sa tête, mais il n'était pas suffisamment sot pour commettre la même erreur deux fois de suite.

– D'accord, d'accord, balbutia-t-il.

– Combien elles coûtent, tes pizzas ?

Le conducteur jeta un œil aux boîtes odorantes empilées sur le siège passer.

– Deux-cent-quarante-et-un.

Keven sortit son portefeuille et lui tendit trois billets bruns.

– Quand il s'apprêtera à payer, quitte sans prendre l'argent. Aie l'air terrifié. Compris ?

Le livreur hocha la tête, puis abaissa le bras de vitesse.

• • •

Il fallut que Keven attende encore plus d'une heure dans la forêt avant de passer à l'action. Entretemps, il avait pris soin de se rendre près de l'autobus, dont il avait forcé la trappe du réservoir à essence à l'aide de son couteau. L'extrémité du drap préalablement imbibé d'huile fut enfoncée dans le tuyau d'amenée du

carburant, puis cachée sous la haie de cèdres. Satisfait, le trafiquant était retourné à l'arrière de la résidence.

Camouflé derrière une épinette, Keven vit cinq hommes emprunter la porte patio et se rassembler autour du spa. Le trafiquant comprit alors qu'il avait commis une erreur : le couvercle du bassin était verrouillé, et la clé se trouvait à l'intérieur du cabanon, lui-même barré. En plus, aucune clé n'avait été laissée aux locataires.

– C'est barré, va donc *checker* là-bas, lança un des hommes. Un deuxième s'approcha du cabanon, sans succès.

– C'est barré icitte aussi. Attends, je vais aller demander à Ali s'il a des clés.

Contrairement à ce qu'il aurait cru, les quatre autres, malgré la basse température, se contentèrent d'attendre à l'extérieur, autour du spa.

Keven devait bouger.

Il contourna le plus largement possible le patio, se glissa telle une ombre jusqu'au cabanon, sans attirer l'attention, puis déverrouilla le cadenas. Le faible cliquetis du trousseau de clé n'alarma aucun des hommes. Lorsque Keven fut retourné sous le couvert des ténèbres, un groupe composé de huit individus jaillit d'une porte donnant sur le côté de la résidence, tous munis d'habits d'hiver et de raquettes.

– C'est débarré, le cave, lança une voix.

Keven vit l'homme à qui appartenait cette voix ; celui-là même qui était présent sur les photos. Le frère de Cassim.

Sa proie ultime.

– Hein ?

Incrédule, le voleur bedonnant s'approcha et en arriva à un constat identique.

– Je la pogne pas. Je te jure, c'était barré il y a deux minutes !

Sans remuer d'un centimètre, Keven observa les deux hommes qui fouillaient le cabanon. Après un instant de confusion, ses proies se séparèrent : le premier se trempa dans le spa, tandis qu'Ali retourna à l'intérieur.

Keven comprit qu'il ne devrait pas tarder avant de mettre son plan à exécution. Il approcha de ses lèvres le micro jusqu'alors caché dans sa poche de manteau :

– Huit hommes sont partis en raquette vers l'est. Ils suivent le sentier qui mène à la clairière. Occupez-vous d'eux.

Le trafiquant jeta un œil aux fenêtres de sa luxueuse demeure. Il aperçut Ali qui grimaçait en prenant un verre de punch.

– Fred, place la première photo près des réfrigérateurs. Celle-là, c'est pour ceux qui sont dehors ; ils sont huit. Dépêche-toi, Ali descend. Mart, place la deuxième dans la salle de bain, en haut, pour les cinq que je m'en vais noyer. Assure-toi de barrer la porte des autres. Ah, et cachez toutes les armes que vous trouverez.

Comme de coutume, Keven n'attendit pas de réponse de ses sbires ; en fait, il n'avait besoin d'aucun appareil fixé à son oreille.

À quoi bon ? Il avait tranché la langue de tous ses hommes.

Par chance, on avait laissé la porte du cabanon ouverte. Alors que les baigneurs étaient absorbés par leur conversation et par le cigare qui passait d'une bouche à l'autre, Keven s'empara des chaînes entassées dans le coin.

Les mailles tintèrent bruyamment. Heureusement, la musique se chargea de camoufler ce bruit.

Il était désormais inutile de miser sur la discrétion ; la force brute devrait se charger de la prochaine étape. Keven monta son

foulard sur son nez. Sans hésiter, il charria les chaînes, qui provoquèrent un tapage en glissant sur le bois du patio.

Les cinq baigneurs se tournèrent aussitôt dans la direction du trafiquant. Le foulard lui couvrant les trois-quarts du visage les empêcha de l'identifier sur le champ.

– Hey! s'écria l'un d'eux.

Keven ne ralentit pas. À présent tout près du spa, il s'empara du couvercle et tenta de le rabattre sur la baignoire, sans un regard à ses occupants.

Deux hommes, outragés, se levèrent d'un même mouvement. La réaction de Keven fut immédiate : saisissant l'extrémité de la chaîne, il en envoya les lourds mailles droit au visage du premier tel un fléau. Le second, saisi de frayeur, leva les mains lorsque le canon d'un pistolet vint se poser contre son front.

– Un mouvement, pis je tire.

Cet avertissement était manifestement adressé au deuxième homme aussi bien qu'à ceux qui l'accompagnaient.

– Assis-toi, ordonna Keven, l'arme toujours brandie. Voilà, c'est bien.

– Qu'est-ce que tu nous veux? T'es qui? osa demander un des hommes.

– Si tu la fermes, tu le sauras assez vite.

Une fois les cinq hommes assis et silencieux, exception faite de celui atteint au visage par les mailles, et qui ne pouvait s'empêcher de gémir, Keven s'approcha du couvert du spa.

– Toi, aide-moi à tirer le couvert, ordonna-t-il à l'homme qui semblait le plus terrifié.

– Pourquoi? On va se noyer en dessous!

– Vous allez avoir juste assez d'air pour respirer, le temps que ce soit fini.

Le niveau de l'eau permettait en effet de préserver une mince couche d'air.

– Que ce soit fini? Mais de quoi tu parles? intervint un autre.

– Vous voulez rester en vie, oui ou non? s'impatienta Keven.

Les hommes se consultèrent, jetant des coups d'œil au pistolet de cet inconnu. Le plus peureux opta pour le moindre mal et aida l'importun à tirer le couvert du spa.

Sous son foulard, Keven secoua la tête, un sourire narquois aux lèvres, puis il fixa les chaînes à leurs attaches. Ne restait plus qu'à les verrouiller à l'aide de trois cadenas.

On cria, donna des coups contre le couvert.

Mais la pitié de Keven était inaccessible.

Il revint rapidement du cabanon, un contenant de plastique dans chaque main.

À l'aide de son genou, il souleva le couvert juste assez pour y verser le contenu du récipient de javel.

Les chaînes tintaient à chaque coup de poing des prisonniers.

Vint le tour de la bouteille de vinaigre, qui fut entièrement déversée.

Les effets du dichlore se manifestèrent aussitôt : les hommes se mirent à tousser, à cracher, à frapper avec plus d'insistance le couvert. Les cris et les appels à l'aide furent noyés dans les quintes de toux.

Sachant que le reste se ferait de lui-même, Keven lança les contenants vides dans le cabanon, et il s'empara d'une hache.

L'heure des voleurs partis en raquette était venue.

4

Cette neige était une bénédiction.

Elle permit à Keven de suivre sans peine les traces des raquetteurs. Il les trouva une centaine de mètres plus loin. Debout dans une clairière, ils avaient la tête levée vers le ciel nuageux, discutant de sujets philosophiques sans intérêt.

Mieux valait ne pas traîner : Keven entendait depuis quelques minutes des bruits métalliques qui tendaient à confirmer qu'on essayait de rompre la chaîne qui maintenait les baigneurs prisonniers. On se mettrait vraisemblablement bientôt à sa poursuite.

Keven était visiblement le seul à savoir qu'autour de cette clairière, une dizaine d'hommes armés attendaient son signal, tapis derrière le voile d'obscurité.

— Maintenant, dit-il près de son micro.

Le trafiquant fit glisser un index sur la tête métallique de sa hache.

Il assista alors à un spectacle terriblement divertissant.

Tous ses hommes jaillirent de la forêt à l'unisson. Leurs armes blanches fauchèrent les corps les uns après les autres. Keven ne put retenir un éclat de rire en voyant une des proies, accourée de

ses raquettes, tenter de fuir puis trébucher sur le premier obstacle, un mètre plus loin.

Décidé, il se leva, son sourire masqué par son écharpe.

L'homme étendu à plat ventre reçut la hache à l'arrière du crâne. La lourde lame pulvérisa la tête et s'enfonça si profondément que Keven eut du mal à l'extirper de la masse nerveuse.

– Ça t'apprendra à mettre ta main sale dans mes affaires, ricana-t-il.

Un second coup de hache disloqua complètement la tête du tronc. Keven la saisit par les cheveux et l'apporta au centre de la clairière, où ses hommes avaient déjà terminé leur travail.

Le châtiment des sept autres avait été identique : huit têtes roulèrent au pied du trafiquant.

Au loin, Keven entendit une voix hurler – voix qu'il reconnut comme étant celle de nul autre qu'Ali.

– C'est les huit premiers, dit le trafiquant. Ils sont trente-neuf, et comme notre cher Ali ne compte pas... Coupez-moi ces membres-là, et faites-moi un beau trente.

Les coups de hache, le bruit des os et des chairs sectionnés, meublèrent le silence. Ces membres ensanglantés servirent à illustrer le décompte des survivants à abattre.

Ainsi les chiffres trois et zéro furent formés de membres sanguinolents.

Le premier à se présenter sur la scène du massacre en aurait la preuve évidente : ils mourraient tous.

• • •

Keven trouva la stupidité des voleurs fascinante. Comment pouvaient-ils continuer de danser alors que treize hommes avaient

été assassinés à quelques mètres d'eux? Apparemment, un seul homme avait une tête sur les épaules – pour l'instant, du moins. Celui-ci martelait les chaînes sans relâche – geste désespéré s'il en était un; les baigneurs avaient depuis longtemps sans doute cessé de remuer à force d'inhaler ces vapeurs toxiques.

Lorsqu'il vint à bout de la dernière chaîne, l'homme retira le couvert du spa et se laissa tomber à genoux.

Keven ne le reconnut qu'à ce moment.

T-Roy.

– *FUCK!* hurla ce dernier, à bout de souffle.

Ainsi qu'un vautour attiré par la faiblesse, Keven gravit les marches du patio et s'approcha de T-Roy. Ce dernier tourna la tête lorsqu'une planche craqua derrière lui. Il ne remarqua même pas qu'on s'était emparé de sa hache.

L'imposante lame fut la dernière image imprimée dans sa conscience.

Un bref regard sur l'eau putride confirma au trafiquant que le poison avait bel et bien fait son œuvre.

– Ça aurait été plus simple de me rembourser, tu penses pas? s'amusa Keven en s'accroupissant près de sa victime.

Il longea de l'index le tranchant de la hache plantée dans le plexus de T-Roy, l'imprégnant de sang. Tel un prêtre satanique donnant un baptême, il traça un symbole sur le front du cadavre.

24.

Ali, celui qui le traquait dans la forêt et qu'il gardait pour la toute fin, comprendrait.

Par la vitre de la porte patio, le trafiquant fit un rapide examen des lieux. La plupart des lumières étaient closes, et la musique jouant à tue-tête ne semblait pas sur le point de s'éteindre. Il choisit d'entrer, traversa la cuisine puis le salon sans attirer l'attention.

Ces danseurs étaient drogués à en perdre la notion du temps et de l'espace.

Et ils n'étaient pas les seuls.

Dans le dortoir, de nombreux voleurs étaient étendus, égarés dans les limbes des stupéfiants qu'on lui avait volés dans son propre bunker. Keven approcha son micro de ses lèvres :

– Douze hommes, par injection létale. Le cadre en haut des marches. J'aurai besoin d'un autre cadre, à poser sur le corps de celui qui sera mort dans la salle de bain. Je vais tuer les derniers avec mon propre couteau.

Consigne donnée, Keven se tourna vers les voleurs endormis.

Ces assassinats furent un jeu d'enfant.

Keven s'empara d'une seringue et du flacon de fentanyl qu'il avait pris soin de fourrer dans ses poches de manteau. Il passa alors d'un homme à l'autre, plongeant l'aiguille dans une veine saillante du cou. Aucun cri, aucun geste.

Qu'un sommeil paisible, et surtout, éternel.

Ces hommes ne méritaient peut-être pas une morte si douce.

– Hey! s'exclama une voix au rez-de-chaussée, suffisamment forte pour être entendue malgré la musique.

Se retournant, Keven remarqua que Mart se tenait de l'autre côté du dortoir. Avait-il été aperçu?

– T'es l'ami de qui, toi? Viens danser avec nous!

La seule femme du groupe venait d'interpeler Mart, qui montait les escaliers. Par chance, elle n'ajouta rien, sans doute entraînée sur la piste de danse par quelqu'un d'autre. Le trafiquant fit signe à son complice de se dépêcher d'installer le cadre au mur.

Un bruit sec fit se retourner Keven : le voleur qui se trouvait dans la salle de bain venait d'en ouvrir la porte! Le trafiquant plaqua son dos contre le mur et attendit la venue de sa proie.

C'était là tout le luxe d'avoir misé sur la discrétion depuis le tout début : ignorant la menace, personne ne réagissait à temps.

Avant même que le voleur pût remarquer qui que ce soit, il reçut la seringue en plein visage. Laiguille perça son globe oculaire, le faisant hurler de douleur. Keven l'acheva d'un rapide coup de couteau dans la poitrine.

Cueillant le sang dont la lame était souillée, tel un peintre sur sa palette, Keven traça à même le miroir le nombre 12.

– Fred, tu peux couper le courant, ordonna-t-il enfin.

Son moment préféré du plan commençait à l'instant.

• • •

La faible clarté de l'extérieur ne permettait que de distinguer vaguement des contours. Keven, en revanche, connaissait l'endroit comme le fond de sa poche. En bas des escaliers, les danseurs intoxiqués échangeaient des paroles confuses, des exclamations de surprise, actionnant inutilement les interrupteurs ici et là dans le salon.

Keven n'attendit pas : il dégaina son énorme couteau.

Et il fondit telle une ombre sur la piste de danse.

Son premier coup sectionna une moelle épinière au niveau des lombes. Le second trancha une jugulaire.

Aux cris terrorisés se joignirent les bruits mâts de corps s'écroulant sur le plancher.

La seule femme du groupe, cherchant à fuir par la porte arrière, eut la tête transpercée d'un bout à l'autre.

C'est à travers cette même vitre que Keven vit, quelques secondes plus tard, Ali franchir le stationnement au pas de course.

Le trafiquant abattit le dernier survivant dans le salon, s'empara du fusil d'assaut que lui tendit Fred, tout juste de retour de

la salle mécanique, puis courut dehors. Il retrouva sans peine le tissu imbibé d'huile sous la haie des cèdres. À l'instant même où rugissait le moteur de l'autobus, Keven enflamma le bout du drap fixé au réservoir d'essence.

Les flammes se propagèrent à grande vitesse, imitant la mèche embrasée d'une bombe. Le trafiquant attendit, bras croisés, que le feu se rendît à destination. Le véhicule ne réussit à rouler que sur une vingtaine de mètres avant qu'une terrible explosion retentisse.

Un fracas assourdissant fut accompagné d'une marée de flammes montant vers le ciel gris. Keven sentit la chaleur accablante fouetter ses yeux tandis qu'il s'approchait d'un pas victorieux. De chaque côté de lui, ses hommes de main, jusqu'alors cachés dans la forêt, le rejoignirent.

Toussant toujours, assailli par la fumée noire, Ali était parvenu à ouvrir la portière puis à se glisser hors de l'habitacle.

Une fois tout près du voleur, Keven s'immobilisa, puis forma de ses doigts le chiffre zéro.

À ce stade, Ali devait comprendre que ce n'était pas un simple hasard s'il était encore en vie ; évidemment, on était venu le chercher, lui, précisément.

— Et moi, je compte pas ? toussota Ali.

Ah ! En fait Ali comptait bien plus que tous les autres.

Keven sourit.

Il fit tourner son fusil dans ses mains, puis en abattit la crosse sur la tête d'Ali. Il fallut un deuxième assaut pour lui faire perdre connaissance.

Le trafiquant se tourna une dernière fois vers sa résidence, à présent silencieuse.

Il avait obtenu sa vengeance.

Cassim et Suzanne pourraient obtenir la leur.

QUATRIÈME PARTIE

1

— Et maintenant ?

La voix de Keven extirpe Ali du sommeil troublé dans lequel il était plongé. La douleur qui élance à sa tempe gauche lui rappelle bien vite le coup de crosse qu'il a reçu à cet endroit avant de perdre connaissance. Sa vision est floue lorsqu'il ouvre les yeux, étendu sur un plancher de ciment.

Il est dans le bunker de Keven.

Nu, frigorifié.

Devant Ali, ce qui n'est que masses sombres et informes gagne progressivement en netteté : là se tiennent debout Keven, Cassim et Suzanne. Derrière le trio, une poignée d'hommes de main du trafiquant demeurent immobiles comme des soldats.

Cassim ? Suzanne ?

Ali se souvient avoir pourtant ordonné à T-Roy de les achever dans le bunker...

Dans toute sa confusion, Ali tente de se redresser, sans succès : ses mains sont liées dans son dos, et il ne réussit qu'à perdre pied. La quinte de toux qui le secoue rallume les braises du feu qui gruge sa trachée et ses poumons. Il parvient néanmoins à se mettre à genoux, expectorant un crachat teinté de sang.

– Maintenant, enchaîne Cassim, j’imagine qu’on passe à l’étape suivante.

– Comment..., articule Ali avec difficulté. Comment...

– Comment on est encore en vie? le coupe son frère. C’est un revirement de situation intéressant, hein?

Livrogne lève la tête. Ni le regard furieux de Cassim ni celui, amusé, du trafiquant, ne le frappent autant que les yeux de Suzanne. Ceux-ci le contemplent fixement, avec une froideur qui lui glace l’échine. C’est la première fois qu’il croise son regard depuis qu’il l’a violée, et tout au fond de son être, Ali comprend qu’il n’y a plus aucune issue.

Il existe certains crimes pour lesquels l’excuse n’est qu’une injure de plus.

– C’est bon, je vous laisse une heure, acquiesce Keven.

Il donne un ordre silencieux à ses sbires, qui le suivent à l’extérieur.

Cassim murmure quelques mots à l’oreille de Suzanne. Il hoche ensuite la tête.

– Adieu, Ali, lui dit-il ensuite soudainement sans le regarder. Tu comprendras peut-être qu’il y a des trésors dans ce monde qu’il est préférable de garder cachés.

Cassim quitte à son tour le bunker. Le bruit de la trappe, probablement réparée, qui se ferme est pour Ali celui d’un cercueil dont on rabat le couvercle.

Ainsi Ali et Suzanne se retrouvent-ils seuls. Le silence devient immédiatement insoutenable. Livrogne ouvre la bouche, mais Suzanne le devance :

– Ne t’excuse pas, Ali. Ça ne servirait à rien. Tu vois... La vie m’a appris qu’il y a deux manières de passer à travers un traumatisme.

Elle contourne Ali puis atteint une table tout au fond du bunker. Les cliquetis métalliques indiquent que Suzanne remue des chaînes.

– La première, c'est de pardonner celui qui nous a blessé, après un long et pénible processus de guérison, poursuit Suzanne.

Ali sursaute lorsque les mailles d'acier tombent durement contre le ciment. Il observe, sans bouger, la femme qui fixe les mailles à un crochet, tout au fond de la pièce.

– La deuxième, c'est de succomber à notre rage, à notre dégoût. Arrêter de fuir, sortir de notre cachette, pour retrouver le responsable de notre douleur.

Suzanne s'accroupit tout près d'Ali. Les hématomes sur son visage ont pris des couleurs tirant sur le jaune et le violet ; sa lèvre fendue saigne encore. Incapable de soutenir son regard, Ali baisse la tête. C'est alors qu'il remarque un collier de métal dans les mains de Suzanne. D'un geste ferme, cette dernière l'attache au cou de l'ivrogne, provoquant un dé clic.

Plus que le manque de force, c'est un manque de volonté qui empêche Ali de se défendre.

De toute manière, quel que soit le supplice qui l'attend, il sait pertinemment qu'il n'y a aucune façon d'y obvier. Il n'offre aucune résistance lorsque Suzanne le pousse, le faisant tomber sur le dos.

– Et quand on le retrouve enfin, poursuit Suzanne, on désaltère notre soif de vengeance, on boit à la source de la violence, à se gaver, à en vomir.

Avec des gestes de plus en plus secs, Suzanne, fixe un bracelet à chaque jambe de l'ivrogne, puis elle s'approche d'un des murs du bunker où une poulie a été fixée. Les premiers coups de manivelle produisent de multiples grincements : les chaînes accrochées aux jambes d'Ali se tendent, le faisant glisser sur le

ciment. Suzanne ne cesse de tourner que lorsque le collier de métal tire la tête d'Ali vers l'arrière, son corps à présent maintenu en parfaite extension.

Lorsqu'apparaît Suzanne au-dessus de lui, Ali ne la reconnaît plus.

— Mille-six-cent-quarante-et-un lance-t-elle. Le nombre de coups de bassin que j'ai encaissés. Je les ai comptés comme des moutons quand on cherche à s'endormir, sauf que moi, je comptais pour tenir bon.

Ali ne peut remuer ; dès qu'il tente un mouvement, ses ligaments se tendent douloureusement. Les lumières des néons, captant le contour de la tête de Suzanne ainsi qu'une auréole, assombrissent son visage sur lequel paraît un sourire carnassier.

— J'espère que tu sais bien compter, Ali, parce que c'est à ton tour.

L'ivrogne ne le remarque qu'à cet instant : Suzanne porte un harnais de cuir, auquel elle fixe un godemichet d'une dimension épouvantable. Ali tire sur les chaînes qui lui maintiennent les jambes écartées. Il ouvre de nouveau la bouche, sur le point d'implorer la pitié.

Mais il se tait.

La pitié, il ne la mérite pas.

Ses fesses nues frottent inconfortablement contre le ciment glacé du bunker. Suzanne s'agenouille entre ses jambes.

Elle empoigne un tube de lubrifiant fixé sur le côté du harnais, puis l'enfonce sèchement dans l'anus de l'ivrogne.

Le gémissement qu'il pousse n'est que le premier d'une interminable suite.

D'une ferme pression, Suzanne vide l'entière du tube dans le côlon de l'homme étendu devant elle. Le pénis de plastique est alors appuyé sur son orifice contracté.

— Prêt à compter? lance-t-elle d'une voix aussi neutre que terrifiante.

Ali sent la douleur affluer de partout. Son cou, arqué vers l'arrière, est parcouru d'élancements; les bracelets de fer éraflent ses chevilles; et son propre poids écrase ses mains liées sous son dos.

Ce n'est en revanche rien face à l'insoutenable sensation de déchirure qui lui brûle ensuite l'entrejambe. Le godemichet dilate brutalement l'anus de l'ivrogne, qui ne peut retenir un hurlement.

— Et de un! s'exclame Suzanne avec une joie frivole. Comment t'aimes ça, hein?

Nouveau coup de bassin, nouveau gémissement.

— Et de deux! Lâche pas mon grand, il en reste juste mille-six-cent-trente-neuf.

Ali se noie dans un marais visqueux de honte et de douleur. Les premières pénétrations, lentes, savourées par la vengeresse, se font plus rapides, plus sèches et plus brutales. D'abord crispés à force de tirer sur les chaînes, les muscles d'Ali ramollissent sous la résignation. Chaque coup lui coupe le souffle. Son halètement se mêle à celui de Suzanne, qui rougit sous l'effort.

— Deux...cent-vingt-et-un, soupire-t-elle.

En reculant, elle retire le godemichet enfoncé jusqu'au bout. Avec un bruit de succion, une coulée de lubrifiant et de sang ruisselle de l'anus fissuré d'Ali.

— T'inquiète pas mon beau, je m'en vais pas bien loin...

Suzanne retire son harnais, renfile ses pantalons, puis monte les marches du bunker. Elle n'a qu'à frapper trois coups à la trappe pour qu'on la lui ouvre.

– J’ai tout donné, c’est votre tour. Il en reste... Mille-quatre-cent-vingt.

Ainsi enchaîné, Ali ne parvient pas à voir ce qui se déroule au haut de l’escalier. Ses oreilles ne tardent cependant pas à lui fournir un indice : des hommes, en grand nombre, descendent à l’instant les marches.

Il comprend le cauchemar dans lequel il est coincé lorsqu’un des hommes de Keven, un costaud couvert de tatouages, enfille le harnais à son tour. Cet homme s’agenouille exactement là où s’est positionnée Suzanne précédemment, puis pénètre sans détour Ali avec l’engin de plastique.

Autour de l’ivrogne, une dizaine d’hommes observent le spectacle en riant.

Ali donnerait tout l’or du monde pour ne pas vivre une seconde de plus.

2

Le dernier homme s'écarte enfin.

Le nombre fatidique a été prononcé par Suzanne elle-même, qui n'a pas raté une seconde du supplice. L'âme d'Ali souffre autant que son corps. Quelques larmes sèches ont laissé sur ses joues une traînée cristalline. Si on lui présentait un miroir, il n'oserait pas regarder son entrejambe ; la douleur qui pulse à cet endroit lui fournit une impression suffisante de l'horreur qu'il y découvrirait.

Silencieux comme toujours, les hommes de main du trafiquant quittent le bunker. Ne reste que Suzanne, Cassim et Keven auprès d'Ali.

– On fait quoi de lui, maintenant ? demande Cassim.

– On peut le laisser moisir ici, répond le trafiquant. J'ai peut-être réparé la trappe, mais je me rends compte que je peux pas utiliser ce bunker plus longtemps. Impossible de savoir combien de personnes connaissent le secret, à ce stade.

Suzanne se tourne vers son conjoint.

– C'était quoi, déjà, que votre père lui a dit ? La chose qui l'a le plus marqué...

Cassim sait très bien à quoi Suzanne fait référence ; il s'agit de ces mots, que leur père a lancés à Ali la seule fois qu'il lui a rendu visite à la prison.

– *Tu mérites pas de vivre*, répond-il.

Suzanne se tourne alors vers Keven.

– Tu pourrais changer le mot de passe pour *Tu mérites pas de vivre*? Et t'organiser, disons... pour qu'il ne réussisse jamais tout à fait à le prononcer correctement?

Le trafiquant sourit de toutes ses dents.

– C'est ma spécialité.

Keven actionne les manivelles puis libère Ali de ses chaînes. L'ivrogne, dès que ses jambes se rejoignent, pousse un énième cri de douleur, puis se recroqueville. Keven lui empoigne le menton et le force à lever la tête, faisant tinter le collier qu'il a encore au cou.

– Ouvre la bouche, ordonne-t-il calmement.

Ali n'a plus de forces – ni celle d'obtempérer ni celle de désobéir. Il est assez lucide cependant pour comprendre ce qu'il l'attend quand Keven approche le couteau de ses lèvres.

– Ouvre la bouche, répète-t-il avec une impatience palpable.

Rien ne sert de résister.

Résigné, larmoyant, Ali obéit, décollant ses lèvres d'une grimace affligée. Comme il l'a fait des dizaines de fois, le trafiquant enfonce sa main dans la bouche d'Ali, saisit la langue, puis la tranche avec son couteau. Il faut plusieurs va-et-vient, terribles, avant que le morceau se détache complètement. Un flot de sang se déverse de la bouche de l'ivrogne, dont la mâchoire soubresaute.

– C'est fait, se réjouit Keven en s'écartant. Allez-y, je m'occupe de changer le mot de passe.

Cassim jette un œil en direction de son frère. Il hésite, comme s'il cherchait des mots d'adieu, puis secoue la tête avant de disparaître. Suzanne, quant à elle, le fustige d'une dernière invective :

– Tu mérites pas de vivre, Ali. Et tu vas te le répéter jusqu'à tant que ça rentre dans ta petite tête de voleur, de violeur, de meurtrier...

Ali se met à tousser, crachant une ombelle de sang. Keven pianote sur le clavier à l'arrière de la trappe, puis la ferme aussitôt.

– *Je mérite pas de vivre*, dit-il lentement.

Déclic, puis ouverture de la trappe.

– Tu vois? se réjouit le trafiquant en agitant la langue tranchée comme un appât pour chien. Ça marche. T'auras juste à dire la même affaire, pis tu seras libre! Bonne chance, fils de pute.

Sur ces entrefaites, Keven referme la lourde porte métallique du bunker.

Ali se retrouve seul. Souillé, ensanglanté, nu, endolori, il peine à se traîner jusqu'à l'escalier de ciment, dont il gravit les marches en rampant, en gémissant. Des filets de sang et de salive coulent sur son menton, dégouttent sur le béton. Ses pensées sont constamment voilées d'une masse noire – Ali ne pense à rien, sinon qu'à s'enfuir d'ici.

Il ne conçoit pas encore que rien ne l'attend au-delà de cette porte.

Des millions dans lesquels il nageait...

De ces caisses d'alcools fins...

De ces vêtements luxueux...

De ces armes innombrables...

De ces autres voleurs qu'il croyait ses amis...

Il ne lui reste rien.

L'unique chose qui le suit, terriblement fidèle, est sa honte d'exister.

Ali n'a jamais su vivre avec sa propre personne.

Et celui qui ne peut s'aimer ne peut que détester tout ce qu'il effleure.

La main tremblante de l'ivrogne touche enfin le métal glacé de la trappe. Sa lèvre fendue aborde le discret grillage du mécanisme de verrouillage.

– Ye...

Ali tousse, éclaboussant de sang l'écran noir et les touches du clavier. Le moignon de langue qui lui reste dans la bouche l'empêche de parler convenablement.

– Ye hérique has... Ye hérique pas he vivre...

Aucun bruit de déverrouillage; qu'un petit point rouge qui apparaît dans le coin supérieur droit de l'écran, témoignant d'un mauvais mot de passe. L'ivrogne redouble d'efforts pour prononcer chaque mot comme il se doit.

– Ye hérique pas he vivre! Ye hérique pas he vivre!

«Plus que deux tentatives avant le verrouillage définitif.»

La voix robotisée résonne tel un coup de glas. Ali frappe l'écran de son poing ensanglanté, épuisant le peu de forces qui lui reste en gestes inutiles, risibles.

– YE HÉRIQUE PAS HE VIVRE!

«Plus qu'une tentative avant le verrouillage définitif.»

Une larme grotesque coule sur la joue sale de l'ivrogne, écroulé en haut des marches de béton.

– Ye hérique pas he vivre..., murmure-t-il cette fois, dans une résignation totale.

« Verrouillage définitif enclenché. »

Subitement, les néons se ferment.

Les ténèbres enveloppent Ali tel un linceul.

À tâtons, il descend les marches, gémissant de douleur, tremblant de froid. Restait-il quelque chose sur ces tables, tout au fond ? Ali fauche les chaînes qui étaient enroulées à ses poignets et chevilles un instant plus tôt, puis un objet métallique, que son genou propulse un peu plus loin.

Serait-ce bien ce qu'il croit ?

La main d'Ali palpe le ciment, puis s'enroule autour du canon d'un revolver.

Cette arme à feu, sous cette table, a simplement dû être oubliée là.

Non, c'est trop simple ; cette arme n'est pas le résultat d'un oubli.

Un sourire triste se dessine sur les lèvres fangeuses de l'ivrogne.

Voilà, il sait comment son histoire se termine.

Exactement comme celle de son père.

Ali enfonce le canon dans sa bouche, jusqu'à sa langue tranchée.

Et c'est là, seul, dans ce même froid qui l'aura suivi toute sa vie...

Qu'il presse la détente.

Tic.

Tic. Tic.

Tic. Tic. Tic. Tic.

Ali beugle en appuyant frénétiquement sur la pièce de l'arme à feu. Du sang s'écoule en abondance de sa bouche entrouverte.

Vide. Le chargeur est vide.

Ali tourne sur lui-même, encore à genoux. L'obscurité l'enferme, les murs semblent se refermer sur lui. Soudain, le bunker est devenu aussi étroit qu'un cercueil.

L'ivrogne n'a pas la force de se lever. Encore moins l'envie.

Un ruisseau chaud et poisseux, longeant son cou et sa poitrine, s'égoutte sur le plancher. Cette rigole de sang ne sera bientôt qu'un nouvel affluent du Léthé.

Car Ali se sent mourir.

Lentement, dans un ouragan de douleurs.

Il avait peut-être cru revoir, au seuil du trépas, des images heureuses du passé. Entendre à nouveau le chant des oiseaux, les rires de ses vieux camarades de classe...

Mais Ali ne voit rien. Mais Ali n'entend rien.

Que le noir et le silence comme dernier cortège.

*Je me ris de l'argent, de l'orgueil, du renom ;
Je méprise l'excuse autant que le pardon
Et n'établis aucun écart entre pulsion,
Malencontre, aléa et préméditation.*

*Je connais de chaque être une faille infinie,
Où puise avec horreur toute nuit d'insomnie,
Et ainsi que le ver se repaît de nécrose,
Je dévore en vos cœurs mille pensées moroses.*

*On m'appelle Remords – ennemi des mémoires,
Qui charrie le passé jusqu'en tous les futurs
Pour faire vaciller les plus sublimes gloires.*

*Ne cherchez à me fuir ; celui qui erre tombe
– J'irai où vous irez, d'autel à sépulture,
Jusqu'à me coucher là, au creux de votre tombe.*

Le remords² – marques à la craie sur un tableau de classe fissuré

2. Poème tiré du recueil à ce jour inexistant *Tout ce que je ne t'aurai pas dit*, de Sire Pacius Roild.

À propos de l'auteur

L.P. Sicard a publié 29 livres à ce jour. D'abord intéressé par la poésie, il a remporté de nombreux prix, incluant le premier prix du concours international de poésie en langue française *Poésie en liberté* (2014 et 2016), sous l'égide de l'Ambassade du Canada en France. Son premier roman, *Felix Vortan et les Orphelins du roi*, s'est mérité le *Grand prix jeunesse des univers parallèles* (2016). C'est néanmoins sa participation au collectif des *Contes Interdits* qui est la plus connue, collectif pour lequel il a écrit *Blanche Neige* (2017), *Raiponce* (2018), *La Belle au bois dormant* (2019), *Scrooge* (2020) et *Ali Baba et les 40 voleurs* (2022).

L.P. Sicard travaille comme directeur éditorial pour le groupe ADA depuis 2017 et multiplie les conférences dans les écoles et les salons du livre de la province.

Pour suivre l'auteur, n'hésitez pas à le joindre sur sa page Facebook : *L.P. Sicard, auteur*

Bibliographie de L.P. Sicard

Roman unique

– *Au Nom de l'Horreur*, 2018.

Série *Les Contes Interdits*

– *Blanche Neige*, 2017.

– *Raiponce*, 2018.

– *La belle au bois dormant*, 2019.

– *Scrooge*, 2020.

– *Ali Baba et les 40 voleurs*, 2022.

Série *Les Romans dont vous êtes la victime*

– *Hymne à la vengeance*, 2020.

– *L'Océan a le goût du sang*, 2021.

Série *Felix Vortan*

– *Felix Vortan et les Orphelins du roi*, 2015.

– *Felix Vortan et la Forteresse rouge*, 2015.

– *Felix Vortan et l'Énigme du coffre noir*, 2016.

– *Felix Vortan et le Secret des ténèbres*, 2017.

- *Felix Vortan et la fin du Temps*, 2018.
- Réédition : *Les orphelins du roi – Intégrale I*, 2020.
- Réédition : *Les orphelins du roi – Intégrale II*, 2020.
- Réédition : *Les orphelins du roi – Intégrale III*, 2020.

Série *Malragon*

- *L'Exploration du continent maudit*, 2017.
- *Cataclysmes*, 2017.
- *Conquêtes*, 2018.

Série *Loup-Garousse*

- *Au Collège des malédictions*, 2017.
- *Au Manoir de la sorcière*, 2017.

Série *DreamCraft*

- *Monde 1-1*, 2019.
- *Monde 1-2*, 2020.
- *Monde 1-3*, 2021.

Série *Héros Fusion*

- *Melon Kid*, 2020.
- *Le laboratoire du Docteur Poison*, 2022.

Série *DEAD*

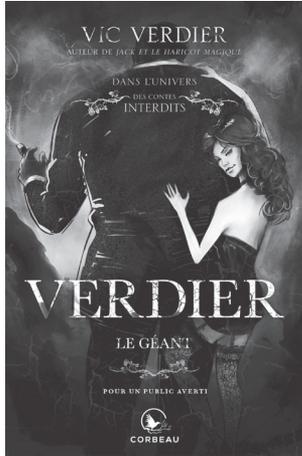
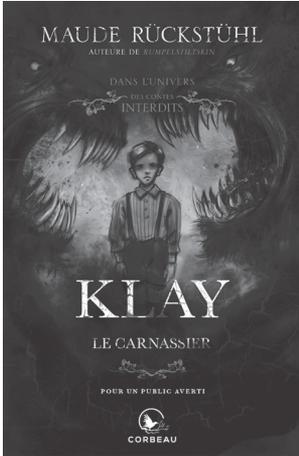
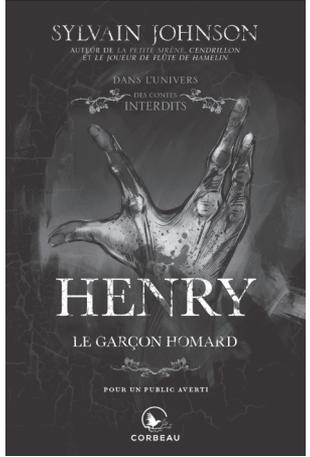
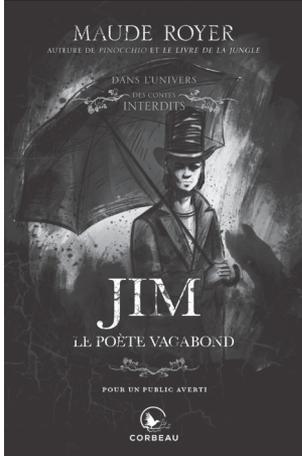
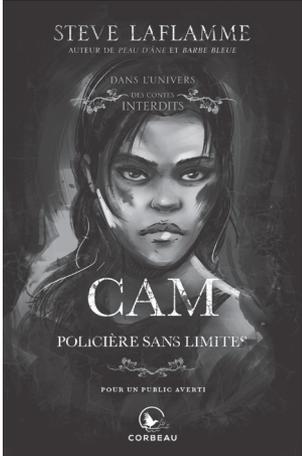
- *Le plus Nul des magiciens*, 2020.
- *Le plus Nul des explorateurs*, 2022.

Recueil de nouvelles

- *Nulle part où se cacher (collectif)*, 2022.

Recueil de poésie

- *Les amants de l'Abîme*, 2012.





www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

www.facebook.com/EditionsAdA • www.twitter.com/EditionsAdA

Une trappe, camouflée dans la forêt,
qui n'aurait jamais dû être découverte.



Une promesse trop difficile à tenir.



Un trésor, qui n'est qu'une malédiction
recouverte d'or.



Et une vague vengeresse,
sur le point de déferler.



Souvent associé aux **Contes des mille et une nuits**,
Ali Baba et les quarante voleurs raconte l'histoire d'un homme
qui découvre un trésor grâce au célèbre mot de passe «Sésame,
ouvre-toi». Cette réécriture violente vous fera comprendre que
les trésors ne brillent pas tous du même éclat, et qu'ouvrir
certaines portes revient parfois à sceller son propre cercueil.

LES CONTES
INTERDITS



18+